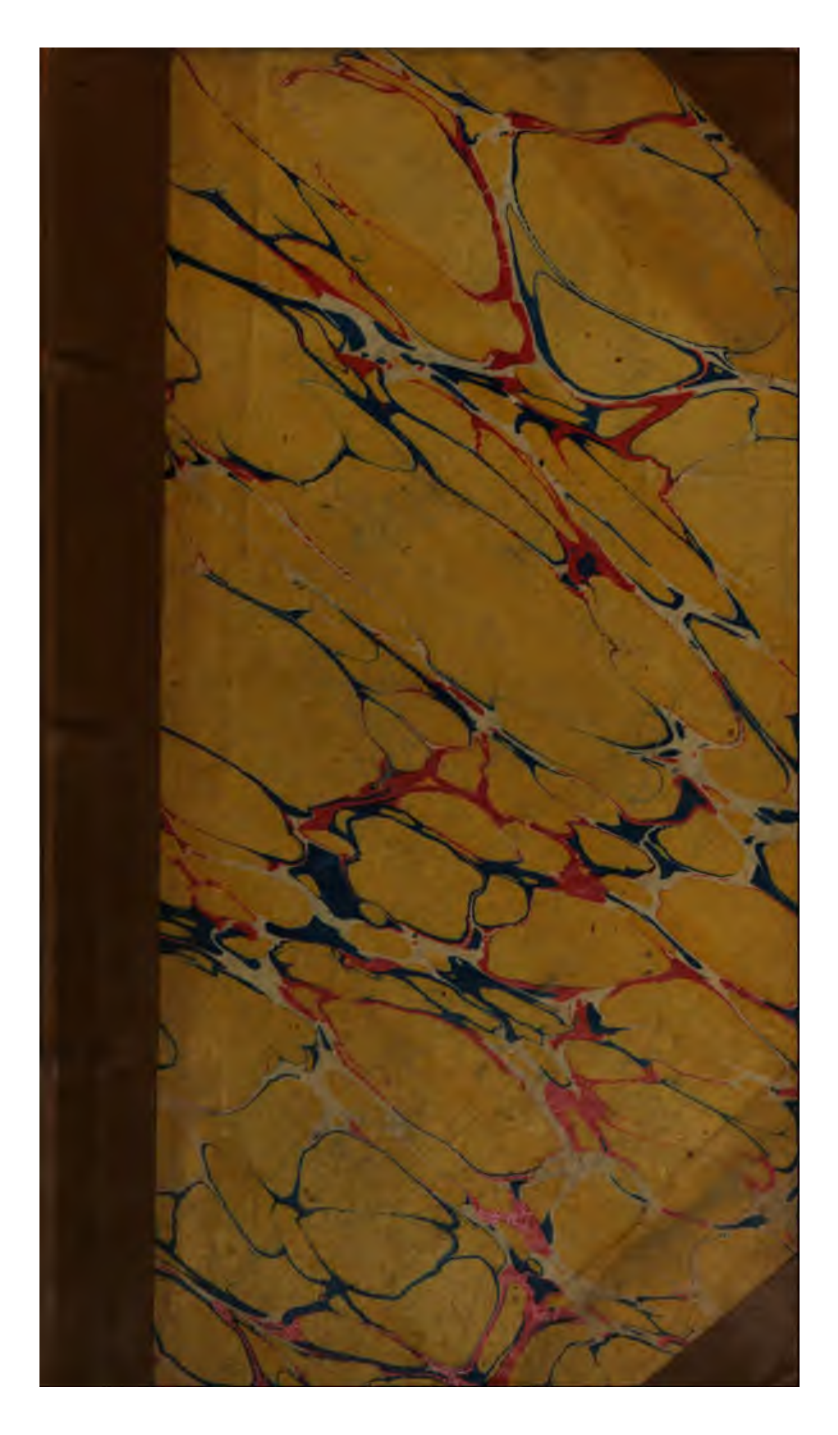
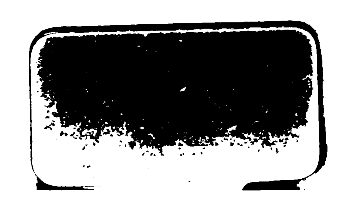



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



# LE GILBLAS

DE

# LA RÉVOLUTION,

OU LES CONFESSIONS

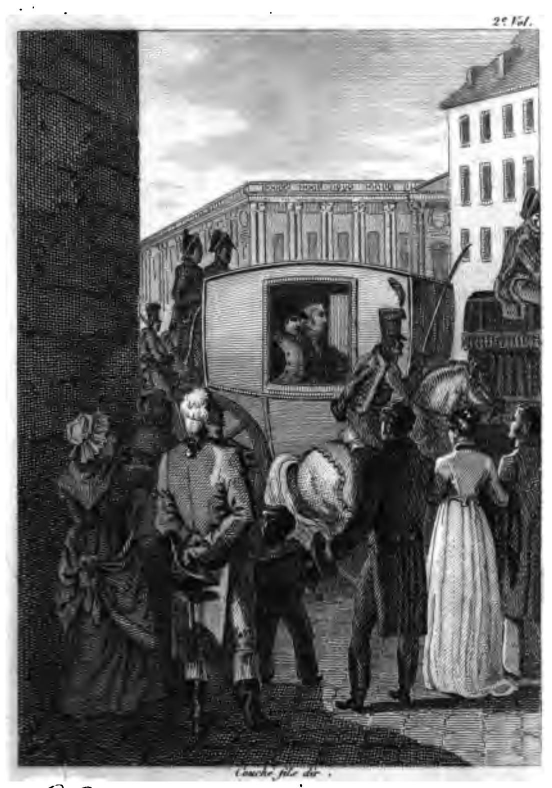
# DE LAURENT GIFFARD.

II.

## CET OUVRAGE SE TROUVE :

| | |
|---|---|
| *Leipsig.* ....... | BOSSANGE frères, Reichs-Strasse. |
| | ZIRGÈS. |
| *Manheim.* ....... | ARTARIA et FONTAINE. |
| *Francfort.* ....... | JUGEL. |
| *Berlin.* ......... | SCHLESINGER. |
| *Bruxelles.* ....... | CARLIER. |
| *Genève.* ........ | PASCHOUD. |

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4,
PLACE DE L'ODÉON.



Couché fils dir.

Giffard voyant passer le premier consul, allant prendre possession des Tuileries.

# LE GILBLAS

DE

# LA RÉVOLUTION,

OU LES CONFESSIONS

# DE LAURENT GIFFARD.

PAR L.-B. PICARD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME SECOND.

PARIS.

BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES,

*RUE DE VAUGIRARD*, N°. 36.

1824.



# LE GILBLAS

# DE LA RÉVOLUTION,

OU LES CONFESSIONS

# DE LAURENT GIFFARD.

Ire. PARTIE.—SUITE DU IIe. LIVRE.

## CHAPITRE VII.

GIFFARD RETROUVE A PARIS PLUSIEURS PERSONNES DE SA CONNAISSANCE.—IL SUIT LE TORRENT.

Près de deux ans s'étaient écoulés depuis que j'avais quitté Paris. Que d'événemens s'étaient passés! Nous étions arrivés à cette effroyable et bizarre époque

de la terreur, où, après avoir emprisonné, proscrit tous les nobles, tous les riches, et presque tous les honnêtes gens de l'ancien tiers état, les dominateurs s'attaquaient, se dénonçaient, et, sans donner de relâche à leurs persécutions contre les hommes qui n'avaient pas été de leur parti, se disputaient à qui enverrait ses complices à la mort.

A peine me trouvai-je dans la capitale que je me repentis de m'y être laissé conduire. J'avais sur mon compte tant de méfaits aristocratiques! Veuille le ciel qu'ils ne viennent pas à la connaissance des méchans! Surtout évitons bien de nous faire des ennemis; jamais il ne fut si dangereux d'en avoir. Oh! qu'il s'en fallait que je fusse encore envieux des nobles et des riches! les pauvres gens! j'en avais compassion. C'était à mon état obscur et précaire que je devais le peu de sécurité qui me restait. Quelques jours après mon retour, je me promenais aux Champs-Elysées;

je m'arrêtai devant le beau jardin de l'hôtel ou j'allais autrefois coiffer le marquis de Rinville, et qui m'avait paru alors une propriété si belle et si désirable. Je l'admirai de nouveau; cependant le jardin était négligé et en friche. Pour mieux considérer ce magnifique hôtel, je gagnai la rue du faubourg Honoré; arrivé devant la grande porte, je lus sur les murs, ces mots écrits en lettres rouges : *Propriété nationale à vendre.* « Giffard, mon ami, » me dis-je, où en seriez-vous si cette belle » maison que vous convoitiez eût été à » vous? »

Durosay me tint sa parole; je fus engagé comme premier chanteur dans un petit théâtre qui cherchait à se rendre agréable au parti du jour en multipliant les vaudevilles et les drames révolutionnaires.

La première fois que j'arrivai au théâtre... c'était pendant une répétition; quelle fut ma surprise! Je reconnus parmi les

actrices, sous le nom de la citoyenne Coralie, mademoiselle Thérèse Beaumont, la cadette des pupilles de Lefèvre, sa belle-sœur, cette jeune innocente séduite par le marquis de Rinville. Sa surprise fut égale à la mienne; nous éprouvâmes une grande joie à nous revoir. Mais je n'en pouvais revenir; Thérèse, la petite couturière Thérèse que j'avais vue si honteuse, si malheureuse de sa faute, comédienne! elle avait bien pris toutes les habitudes, toute l'aisance de son nouvel état: elle n'était plus timide et confuse à chaque parole qu'on lui adressait. Je m'empressai de lui demander des nouvelles de sa sœur et du bon Lefèvre. Au nom de sa sœur, au nom de son tuteur, je vis Thérèse se troubler; une larme roula dans ses yeux; mais bientôt, reprenant son air léger, badin, elle me dit que, grâce au ciel, sa sœur et son tuteur se portaient à merveille; mais qu'elle les voyait peu. Elle allait continuer: on vint l'avertir que c'é-

tait à elle à entrer en scène. Fort gracieusement, elle me pria de venir dîner chez elle, et me promit que là, elle m'apprendrait tout ce qui lui était arrivé depuis mon départ. Elle me quitta, et je me mis à causer avec mes nouveaux camarades.

Presque tous étaient de forcenés démagogues; presque tous s'étaient donné les noms des anciens héros de la liberté, des chefs des plus respectables écoles de la philosophie. Nous avions Platon, Caton, Solon, Aristide et Publicola. Tous ces honnêtes gens étaient fort assidus aux séances des sociétés populaires; plusieurs étaient membres des comités de leurs sections; plusieurs s'étaient avisés de se faire auteurs. C'étaient eux qui composaient ces vaudevilles et ces drames où l'emphase patriotique était entremêlée de petites scènes d'amour bien niaises et bien doucereuses. On juge qu'il fallait que le citoyen Durosay eût fait un grand éloge de mon civisme pour obtenir mon admission

dans une troupe d'artistes aussi républicainement composée; mais le citoyen Durosay était attaché à un grand théâtre; il venait de remplir une mission; on s'était empressé de voler au-devant de ses désirs.

En me rendant chez mademoiselle Coralie, je fus saisi d'une grande crainte. « Eh! mon Dieu, me disais-je ; si cette » jeune étourdie, au milieu de ses cama» rades si horriblement patriotes, allait » révéler que j'ai émigré! car elle ne peut » l'ignorer..... » Je pris confiance en pensant à la bonté de son cœur.

Mademoiselle Thérèse, ou plutôt mademoiselle Coralie, avait un appartement fort joliment meublé dans un entresol à l'entrée du faubourg du Temple. Se trouvant tête à tête avec un ami de sa première jeunesse, avec un homme qu'elle savait instruit de sa faute, elle éprouva beaucoup d'embarras; elle rougissait : toute la timidité de la petite couturière était revenue. Elle se remit de son trouble; elle répondit

à mes témoignages d'amitié par des témoignages d'une véritable affection. Avec quelle tendresse elle me parla de sa sœur et de Lefèvre! Comme elle me vanta les soins, les précautions, la généreuse discrétion de ces dignes amis! Grâce à eux, sa faute avait été ignorée dans leur ancien et leur nouveau quartier : c'étaient Lefèvre et sa femme qui avaient été le parrain et la marraine de l'enfant. Oh! alors elle me parla de son fils avec transport; car c'était un garçon. Elle mit bien dans l'expression de son amour maternel un peu de cette affectation, de cette exagération que les actrices ne peuvent se dispenser d'employer quand elles développent leurs sentimens; mais il y avait un grand fond de sincérité. L'enfant se nommait Henri Beaumont. Elle n'avait pu le voir que deux fois; il était en nourrice à une assez grande distance de Paris. Elle se proposait de l'élever près d'elle. Grâce au ciel, son nouvel état la mettait au-dessus des préjugés, et lui

permettait de braver les mauvais propos ; elle se faisait une gloire, un bonheur d'exercer avec un soin religieux ses devoirs de mère. « Dois-je m'en plaindre? Dois-je » m'en féliciter? » me dit-elle avec une naïve franchise : « le chagrin ne peut pas con- » server long-temps un grand empire sur » moi. A peine étais-je mère que mon goût » pour la comédie devint plus fort que » jamais. J'en fis confidence à ma sœur. » Elle employa tous ses efforts pour me » détourner du théâtre : elle ne put y » réussir. Mon état de couturière m'était » insupportable. Que vous dirai-je, mon » cher Giffard? Après beaucoup d'hési- » tations de ma part, beaucoup d'objec- » tions, de remontrances de la part de ma » sœur et de mon beau-frère, je me dé- » cidai ; je débutai, je m'engageai à leur » insu, je les quittai. Ma sœur s'em- » pressa d'accourir. Elle chercha encore à » me faire quitter la comédie. Elle me » parla de l'affliction et des craintes de

» mon tuteur. Je cherchai à rassurer ma
» sœur, à lui persuader qu'on peut aussi
» bien se conduire au théâtre que dans tout
» autre état. Je lui citai de nombreux
» exemples. Ma sœur, ma bonne sœur n'a
» pas cessé d'avoir pour moi l'amitié que
» vous lui avez connue. Elle vient me voir,
» je vais la voir; mais je vous avoue que je
» choisis pour mes visites les momens où
» je crois ne pas trouver son mari. Je ne
» peux me défendre de le craindre comme
» je le craignais dans mon enfance. Quel-
» quefois il m'est arrivé de le rencontrer;
» j'ai tremblé, j'ai pâli; il a été bien bon,
» bien indulgent pour moi; mais je l'ai
» vu triste, soucieux en me considérant,
» et cela m'a fait bien du mal. »

Mademoiselle Coralie en revint à son enfant. Elle me dit que les deux fois qu'elle l'avait vu, elle lui avait trouvé une ressemblance frappante avec l'ingrat, le cruel.... Alors, en rougissant, en baissant les yeux, elle me demanda des nouvelles

de M. de Rinville. Quand je lui répondis qu'il y avait plus d'un an que je n'en avais entendu parler, elle soupira, et je vis que le perfide lui était encore cher.

Après dîner, je courus chez Lefèvre dont sa belle-sœur m'avait donné l'adresse. Sa femme et lui me firent l'accueil le plus amical : ces excellentes gens ne se souvenaient plus de tous les motifs de plainte que ma conduite avait pu leur donner précédemment. Ils continuaient de mener une vie modeste et laborieuse. Je trouvai Lefèvre bien triste. Ce n'était pas seulement la contrariété cruelle que lui causait la conduite de la sœur de sa femme qui l'affligeait ; il était désolé, consterné des horreurs qui se commettaient à Paris et dans toute la France. Madame Lefèvre était dans des transes perpétuelles. Son mari n'avait pas la lâcheté si commune alors de conformer son langage à celui des dominateurs; elle tremblait à tout moment, malgré la médiocrité de leur condition,

qu'on ne vînt l'arrêter comme suspect. Les plus pauvres n'étaient pas épargnés; et cependant, tout bas, bien bas, d'une manière obscure et détournée, elle laissait échapper quelques regrets de l'ancien ordre de choses.

Dans ma première entrevue avec mademoiselle Coralie, mon amitié pour elle avait été bien pure, bien désintéressée. Je n'avais éprouvé que l'amitié d'un frère pour une sœur; cependant, vers la fin du dîner, j'avais remarqué qu'elle était extrêmement jolie. J'avais senti renaître en moi quelques-uns des désirs qu'elle m'avait inspirés, et dont je n'avais été distrait que par ma profonde et malheureuse passion pour mademoiselle Aglaé Delbois. J'étais loin de songer à l'épouser; j'aurais eu beaucoup de répugnance à me charger de l'enfant d'un autre, quoique cet autre fût un marquis; mais elle me semblait très-agréable. Son ancienne faute, son nouvel état, son nouvel esprit, l'affection

franche et entière qu'elle me témoignait, me faisaient croire que je ne la trouverais pas cruelle. Il me fallut bientôt renoncer à mes espérances : je vis rôder autour d'elle, dans les coulisses, un grand jeune homme fort joli garçon, qui avait l'air fort content de lui-même, et qui faisait le petit-maître et le fat autant qu'il était permis de le faire à cette époque sans trop d'imprudence. J'eus occasion de voir ce même jeune homme chez elle. Aux regards un peu inquiets, un peu jaloux qu'il lança sur moi, au ton tour à tour railleur et tendre que prit avec lui Coralie, et à une petite querelle assez conjugale qui s'éleva entre eux, je jugeai que le souvenir du marquis n'avait pas empêché mademoiselle Coralie d'être sensible aux douces paroles du beau jeune homme.

Je me crus obligé de faire le patriote forcené au milieu de tous les forcenés patriotes dont j'étais entouré. Je voyais mes camarades révolutionnaires prospérer, pas-

ser leurs jours dans les plaisirs, dans de bruyantes orgies, obtenir par peur des gratifications de notre directeur, des bonnes fortunes de nos dames, des cadeaux de tous les honnêtes gens de la section qui n'étaient pas encore incarcérés, et qui tremblaient de l'être. Quel exemple pour un homme comme moi, d'une humeur facile, d'un esprit flexible, d'un caractère accommodant, fort passionné pour les plaisirs, fort avide d'argent, non pour en amasser, mais pour en dépenser! Je m'habillai en carmagnole: je me fis recevoir à la société populaire; je criai aussi haut que les autres contre les aristocrates, les ci-devant, les prêtres réfractaires, les boutiquiers, les feuillans, les modérés, les fédéralistes, et tous les agens de Pitt et de Cobourg. J'abandonnai mon prénom de Laurent, et je me fis appeler Sénèque Giffard.

Que le lecteur ne me prenne pas en haine pour les aveux que je viens de

lui faire : je ne commis aucune méchanceté, aucune cruauté ; ainsi qu'aux premiers jours de la révolution, j'étais braillard et non féroce ; je lançais des mots terribles, et c'était à moi surtout qu'ils faisaient peur.

Je vis à ma société populaire un homme dont le patriotisme exagéré fut d'abord pour moi un grand sujet d'étonnement, et que je ne pus m'expliquer qu'en le comparant au mien. C'était M. de Volnis, l'écrivain philosophe, encore une de mes anciennes pratiques ; il était de la même section que moi. Cet homme, qui avait blâmé avec beaucoup d'aigreur l'effervescence de l'assemblée constituante, ne trouvait pas trop exagéré le patriotisme de la convention. Nous nous étions mutuellement reconnus. Se souvenant de quelques paroles qui lui étaient échappées lorsque j'étais son copiste, il avait peur de moi. Me souvenant que j'avais alors abondé dans son sens avec chaleur, j'avais peur

de lui. Il faisait beau nous voir tous les deux dans notre frayeur réciproque, dont nous nous gardions de nous faire confidence, nous observer, nous considérer avec défiance, lutter parfois de patriotisme, et chercher à nous surpasser à la tribune en éloquence révolutionnaire. Autrefois, quand je le coiffais, M. de Volnis avait avec moi une familiarité dédaigneuse. A notre société populaire, le citoyen Volnis me traitait avec une amicale égalité, quelquefois même avec déférence.

## CHAPITRE VIII.

### NOUVELLE AVENTURE DE THÉRÈSE.

J'avais eu la curiosité de m'informer de la profession, des moyens d'existence du jeune Blandas : c'est ainsi que se nommait le beau jeune homme dont j'avais remarqué les assiduités auprès de ma camarade Coralie. On n'avait pu me donner aucun renseignement précis. On savait seulement qu'il fréquentait les principales maisons de jeu de la capitale. Au milieu des scènes déplorables qui nous pressaient de tous les côtés, il y avait dans Paris des maisons élégantes et de bon ton où l'on jouait; des dames éblouissantes de parure et de beauté en faisaient les honneurs avec toute la

grâce, toute l'aménité des femmes de qualité de l'ancien régime. Tout à coup, le citoyen Blandas ne reparut plus dans nos coulisses; et mademoiselle Coralie devint triste et rêveuse, comme elle l'avait été après son aventure avec M. de Rinville. Une de nos actrices, déjà sur le retour, qui jouait les duègnes et qui se faisait un plaisir de tourmenter nos jeunes femmes, demanda malignement à Coralie ce qu'était devenu le citoyen Blandas. A cette question toute simple, Coralie rougit; puis, prénant un peu de courage, elle répond d'un petit air prude, qu'elle ne croit pas avoir donné lieu de penser qu'elle puisse être instruite des démarches, du sort, de la conduite de ce jeune homme. « Il me semble lui avoir entendu dire, ajoute-t-elle, » qu'il avait un voyage à faire. Je ne sais » rien de plus sur son compte, et je prie » en grâce mes camarades de ne plus m'en » parler. » En prononçant ces derniers mots, on crut la voir prête à pleurer. L'o-

pinion de toutes nos dames fut que Coralie avait été trahie, abandonnée par le beau jeune homme, et elles se réjouissaient charitablement du chagrin que cela causait à leur chère petite camarade.

Le soir même, à la fin du spectacle, Coralie me pria timidement de venir causer avec elle un instant dans sa loge. Elle avait à me confier, disait-elle, un secret de la plus haute importance. Je m'y rendis. « Mon cher Giffard, me dit Coralie, je » sais que vous êtes bon, et je suis per- » suadée que, malgré votre patriotisme si » exalté, vous ne voudriez pas faire du » mal à quelqu'un d'une autre opinion que » la vôtre qui se confierait à vous; que » même vous chercheriez à lui rendre ser- » vice.... surtout si c'était moi qui vous » implorais.... Oui,... je suis persuadée que » pour moi...., en considération de notre » ancienne amitié..., de l'amitié de mon » beau-frère et de ma sœur, vous ne vou- » driez pas abuser..... » Je l'interrompis,

et en regardant avec soin si nous ne pouvions être entendus, je l'assurai que j'étais loin d'être aussi forcené jacobin que je le paraissais. Je lui jurai que j'étais prêt à faire pour elle tout ce qui serait en mon pouvoir. Rassurée par mes paroles, Coralie me confia qu'elle n'avait pu rester insensible à l'amour de Blandas, et qu'elle en était éperdûment éprise. De quel effroi, de quel désespoir elle avait été saisie, lorsque, huit jours auparavant, ce malheureux jeune homme était venu lui révéler qu'il y avait contre lui un mandat d'arrêt du comité de sûreté générale. « Si jamais il » est arrêté, continua-t-elle, il est perdu. » Il est noble; et on a interdit à tous les » nobles le séjour de Paris. Il est de la » première réquisition; et il n'a pas répon» du à l'appel. » — « Mais alors, quelle im» prudence de se montrer! » — « Oui sans » doute, mais le mal est fait.... Il a trouvé » un asile... Il est caché... caché dans Paris. » Je n'en tremble pas moins pour lui...... S'il

» était découvert !... Ne pourriez-vous em-
» ployer votre crédit, vos connaissances
» pour faire révoquer ce fatal mandat d'ar-
» rêt, qui est vraiment une grande injus-
» tice. Vous savez si le pauvre jeune homme
» peut être jamais un conspirateur bien
» dangereux. » Je promis à Coralie que, dès le lendemain, je chercherais tous les moyens possibles de sauver le citoyen Blandas. Avec quels transports elle me remercia! Comme elle se félicitait d'avoir eu confiance en moi!

Avant de m'endormir, je fis quelques réflexions moins généreuses. Je pensai que ma réputation de patriote allait se trouver fort compromise, si l'on me voyait intercéder pour un homme contre lequel il y avait un mandat d'arret. Tout à coup je pensai à Durosay. Il pourrait nous servir sans que je fusse obligé de paraître, et il était bien plus en mesure que moi d'être utile à l'amant de Coralie.

Depuis que Durosay m'avait si facile-

ment obtenu d'être engagé au théâtre où j'exerçais ma profession de comédien, je l'avais peu revu. Malgré ses grands principes d'égalité, Durosay n'avait pu vaincre les préjugés de son état : il y a de l'aristocratie parmi les comédiens. Ceux des grands théâtres ne fréquentent ceux des petits qu'en protecteurs. J'allai le trouver; il me reçut un peu en supérieur, mais avec bonté, et en m'assurant d'un air digne qu'il me saurait encore plus de gré de ma visite si je lui apportais l'occasion de m'être utile. Je lui racontai tout ce que m'avait dit Coralie : il prit feu pour elle. Il me proposa de faire sur-le-champ des démarches. Il ne craignait rien, lui; son patriotisme était trop en évidence, pour qu'il pût se compromettre en sollicitant en faveur d'un réquisitionnaire. « Le pis » aller, dit-il, c'est que le jeune homme » sera forcé d'aller à l'armée : est-ce un » si grand malheur? » Nous sortîmes ensemble; il me dit de l'attendre aux Tui-

lories; et il entra dans les bureaux de la convention.

Je ne l'attendis pas long-temps; il avait de mauvaises nouvelles à me donner; l'affaire était beaucoup plus grave, que je ne le croyais. On n'avait pas voulu lui dire de quel crime Blandas était accusé; mais les soupçons s'étendaient jusque sur la petite Coralie. Il avait vivement pris le parti de cette dernière; mais il n'en avait pas moins lieu de craindre qu'elle-même ne fût inquiétée, et il m'engageait à lui conseiller d'être bien prudente. « Oh! la » pauvre enfant! » m'écriai-je. Sur-le-champ je courus chez elle.

Je la trouvai bien moins effrayée que la veille; elle était presque gaie. Elle me dit que des amis avaient arrangé un plan de fuite pour Blandas, et que le lendemain, grâce à ce plan très-bien combiné, il serait hors Paris et à l'abri de tout danger. Cette circonstance empêcha qu'elle ne s'alarmât trop de l'avis que je lui apportais.

« Ah! me dit-elle, je ne demande que jus-
» qu'à demain. Que Blandas soit sauvé, et
» peu m'importe après ce que je devien-
» drai. »

Le soir même, le terrible comité révolutionnaire fit une descente chez Coralie. On ne venait pas l'arrêter; on venait procéder à une perquisition sévère dans son appartement. Heureusement, les honorables membres chargés de la visite n'étaient pas les plus méchans du comité. En voyant une jeune et jolie femme toute tremblante à leur aspect, ils mirent dans leurs cruelles fonctions une sorte de politesse à laquelle ils mêlaient parfois une grossière galanterie. Ils n'en exécutèrent pas moins très-scrupuleusement leur mission; ils cherchèrent, ils furetèrent. Ne trouvant rien, pas un seul papier qui pût paraître suspect, ils devinrent encore plus doux et plus polis. Ils interrogèrent Coralie sur ses liaisons avec Blandas. Elle répondit avec beaucoup d'adresse et de présence

d'esprit, et ils parurent persuadés qu'à peine connaissait-elle le jeune homme. Enhardie par cette espèce de succès, elle leur demanda de quel crime le citoyen Blandas était accusé. « S'il faut en croire » les rapports qui m'ont été faits au » théâtre, dit-elle, c'est un ci-devant et » un réquisitionnaire en contravention. » — « Lui! reprit le plus poli de la bande. » Tu lui fais trop d'honneur, citoyenne; » lui ci-devant! c'est le fils d'un vinaigrier » de la rue Copeau, joueur, escroc au » jeu, un de ces misérables que nous ap- » pelions jadis des chevaliers d'industrie. »

La pauvre Thérèse était restée muette, immobile de confusion; elle ne pouvait croire à ce qu'on venait de lui dire; mais à peine les membres du comité l'avaient-ils quittée, qu'elle vit arriver Durosay. « Je n'ai pas voulu perdre un moment » pour venir vous rassurer, lui dit-il; on » m'a tout révélé; il n'y a rien à craindre » pour vous; mais qu'il est heureux que

» vous n'ayez pas eu une liaison plus in-
» time avec cet infâme Blandas! Il est
» convaincu, par les déclarations de ses
» complices, d'être un fabricateur de faux
» assignats. Gardez-vous bien de paraître
» vous intéresser à lui. » Durosay sortit.

« Fabricateur de faux assignats! » se disait Thérèse. Ce jeune homme si aimable, qu'elle croyait délicat, plein d'honneur.... c'était un vil faussaire, un faux monnayeur! Quelle honte! quelle terrible leçon! A l'instant même tout son amour se change en aversion, en mépris. Le malheureux était caché chez elle, dans un petit caveau, que les membres du comité révolutionnaire n'avaient pas visité. C'était elle qui, au prix de beaucoup d'argent qu'elle s'était procuré en empruntant, en vendant quelques bijoux, lui avait préparé des moyens de sortir de Paris. Tout était prêt pour la fuite de cet homme. Elle descend seule au caveau où il est enfermé; elle l'appelle, lui dit de la suivre; elle ne

veut pas qu'il touche sa main, elle ouvre la porte de la rue, lui indique la rue voisine où une voiture l'attend, ne veut écouter ni ses remerciemens ni ses protestations, lui demande pour toute grâce que jamais elle n'entende parler de lui, et remonte chez elle pour s'y livrer aux plus amères pensées.

# CHAPITRE IX.

## CONDUITE GÉNÉREUSE DE GIFFARD.

Cette physionomie de patriote exalté qui m'attirait l'estime et la considération des jacobins de mon théâtre et de mon voisinage, était loin de me valoir les mêmes avantages auprès des honnêtes citoyens qui gémissaient de toutes ces horreurs. J'allais voir assez fréquemment Lefèvre et sa femme. Mon langage, mon costume, mes véhémentes sorties contre les fédéralistes et les modérés, effrayaient ces bonnes gens et leur donnaient une bien mauvaise opinion de moi, d'autant plus mauvaise, que, se souvenant de mon émigration, ils ne pouvaient me croire sincère dans ma nou-

velle doctrine. « Ah! Giffard, me disait » madame Lefèvre, j'aimerais encore mieux » vous savoir libertin comme autrefois. »

Un soir le hasard fit entrer Lefèvre à la société populaire de ma section ; il avait à parler à l'un des honorables membres, compositeur d'imprimerie comme lui. Il eut la curiosité de rester à la séance. Il fut épouvanté des discours qu'il entendit proférer ; mais que devint-il, lorsqu'à mon tour je pris la parole pour enchérir encore sur l'orateur qui venait de lui paraître si exagéré ! En voyant le jeune homme qui, neuf ans auparavant, lui avait été recommandé à son arrivée à Paris, lancé avec tant de violence dans le parti révolutionnaire, il gémit, et rentra chez lui désolé. Il raconta ce qu'il avait entendu à sa femme. Le lendemain j'allai chez eux. Le mari et la femme me reçurent très-froidement et même avec répugnance ; je leur en témoignai ma surprise. Alors Lefèvre, cet homme qui se mettait si rarement en colère, s'échauf-

fant par degrés, me reprocha mes méchancetés, mes odieux principes. Il professa devant moi, avec la plus grande chaleur, des principes tout-à-fait contraires. Sa femme effrayée le conjurait de se taire. Sa colère continuait. « Qu'il me dénonce! » s'écriait-il; qu'il me fasse arrêter! que » je périsse! La vie est-elle à regretter » quand on est témoin de pareilles hor» reurs? » Combien de gens paisibles et doux comme Lefèvre se sont trouvés à cette époque saisis d'une vive et imprudente indignation! Mais quelle pénible situation que celle d'un homme qui s'entend reprocher par un ami des discours qu'il a tenus et que son cœur dément! c'était la mienne. Que ceux qui par peur ont ajouté de mauvaises actions à de mauvais discours, ont dû encore plus souffrir! Leur lâcheté ne les a-t-elle pas rendus plus malheureux que leurs victimes? Toutes mes protestations ne servirent qu'à irriter encore plus Lefèvre. L'heure l'appelait à

son travail : il sortit. « Giffard, me dit sa femme en pleurant, « de grâce, n'allez » pas perdre mon mari. » Ce mot fut le plus terrible pour moi. Quelle honte! quel supplice! Mes amis me méprisaient comme un homme vil, et me craignaient comme un homme cruel.

Quelque jours après, je n'avais rien à faire à mon théâtre. Je me promenais seul sur les boulevarts, rêvant tristement au rôle que je m'étais moi-même obligé à continuer; car il n'aurait tenu qu'à moi de ne pas le prendre, mais il ne tenait plus à moi de le cesser. Je rencontrai un des membres les plus actifs de notre comité révolutionnaire, Scévola Giroux, long-temps remplaçant dans la garde nationale, et depuis l'un de ces surveillans qu'on donnait aux suspects à qui l'on faisait grâce de la prison, l'un de ces gardes que les suspects nommaient plaisamment *leurs bonnes* (1).

(1) Ces gardes étaient chargés de surveiller et

Scévola me proposa de venir dîner chez un fameux traiteur, dans une réunion de bons patriotes ; j'acceptai : il y avait du danger, même à refuser les parties de plaisir que vous proposaient ces zélés citoyens. Chemin faisant, il me dit que nous aurions à la suite du dîner une expédition, une excellente capture : ces mots me firent frémir. Je cherchai quelque prétexte pour échapper à ce funeste repas. Ceux que je trouvais n'étaient point admis par Scévola ; et il me semblait déjà qu'en essayant de ne pas aller dîner avec lui, je lui devenais suspect de compassion pour des aristocrates. Il fallut donc me résigner, et même paraître très-flatté de l'honneur que voulaient bien me faire ces grands patriotes en m'admettant à dîner avec eux. Je demandai quelles étaient les personnes qu'on devait arrêter. Scévola me

---

d'accompagner partout les suspects, comme une bonne surveille et accompagne un enfant.

dit que c'était une famille échappée au siége de Lyon, un certain Lambert, négociant, qui devait avoir un porte-feuille bien garni, sa femme encore jeune, et sa fille agée de dix-huit ans qu'on disait très-belle. Le misérable se frottait les mains de joie en me parlant du porte-feuille du père et de la beauté de la fille. « Ah ! » grand Dieu ! me disais-je, serais-je donc » forcé de les accompagner dans leur expé» dition ! ».

Nous arrivâmes chez le traiteur. Il me fallut mettre mes discours à la hauteur de ceux des autres convives; et même, suivant l'habitude des lâches qui jouent un rôle par peur, aller encore plus loin qu'eux. L'image du pauvre Lambert, que je ne connaissais pas, mais qui devait le soir même être arrêté avec sa femme et sa fille, se présentait sans cesse à mon esprit. J'étais placé entre Scévola et un autre patriote que je voyais pour la première fois. Nous étions quinze à table, et le repas

était splendide. Sans avoir encore aucune idée, aucun plan, aucun but, je cherchais à savoir de Scévola l'adresse du malheureux Lambert; mais depuis qu'il avait cru remarquer ma répugnance à venir dîner dans cette belle société, il ne voulait plus me faire aucune confidence. Quand je lui demandais si l'expédition projetée devait nous conduire dans un quartier bien éloigné : « Tu le verras, si l'on juge à » propos que tu en fasses partie, » me répondait-il laconiquement. Quand, pour mieux jouer mon rôle, je témoignais le désir d'être des leurs : « Attends que tu » sois commandé, » répliquait-il. Naturellement bavard et voulant paraître exalté, j'étais le plus intrépide causeur de l'assemblée. Je vis que mon autre voisin était en admiration de mon civisme, et que le vin le portait à une grande tendresse patriotique envers moi. J'essayai de le faire parler : il fut moins réservé que Scévola, et j'appris que la malheureuse famille qu'on

devait arrêter dès que la nuit serait arrivée, demeurait à deux pas du traiteur chez lequel nous nous trouvions. Je redoublai de bavardage et de grands mots patriotiques; je versai des rasades à tous les convives, et moi-même je feignais de boire. Bientôt tous ces honorables membres, qui s'appelaient pompeusement des magistrats du peuple, se mirent à raconter leurs prouesses passées et celles qu'ils comptaient exécuter. Oh! quelle caverne que cette réunion de magistrats du peuple! Comme c'était moi qui les avais mis en train, tous me témoignaient une amitié où il y avait à la fois de la tendresse et de la brutalité. Scévola lui-même semblait s'être réconcilié avec moi. On savait que j'étais un artiste lyrique; on me pressa de chanter. Je ne me fis pas prier : j'entonnai deux ou trois airs patriotiques, et je les jetai dans l'enchantement. « Je voudrais bien savoir, » disait mon voisin que je ne connaissais pas, « si » les chanteurs aristocrates ont des voix

» aussi belles que nos chanteurs patriotes.
» C'est impossible, parce que c'est envers
» les patriotes que la nature a été prodigue
» de tous les talens et de toutes les vertus.»
Il buvait de nouveau sans mesure. Je commençai une autre chanson : dès le premier vers, je feignis de manquer de mémoire; j'en étais désolé. C'était la plus belle, la plus énergique.... Soudain je me lève de table; je dis aux convives de ne pas s'impatienter. Je vais dans la chambre voisine écrire ma chanson, dont je me souviendrai mieux la plume à la main. En attendant, je prie mon voisin de chanter à ma place. Le garçon me fait passer dans un cabinet. J'écris à la hâte sur le premier papier qui me tombe sous la main, et en contrefaisant mon écriture : « *Fuyez tous*
» *les trois; on va venir vous arrêter. Si*
» *vous n'avez pas d'asile, allez rue de la*
» *Huchette*, n°. 18, *chez Lefèvre, compo-*
» *siteur d'imprimerie; parlez à sa femme*
» *s'il n'est pas chez lui.* » Je ne perds pas

une minute, je cours remettre ce billet cacheté au portier du négociant de Lyon, en suppliant qu'on le porte au citoyen Lambert; puis, en tâchant de ne pas paraître trop essoufflé, je viens reprendre ma place à table. Je tiens à la main ma chanson que le matin même j'avais copiée sans me douter que cette copie me servirait si bien: je la chante d'une voix forte et ferme; tous les convives en répètent le refrain avec transport. Voulant prolonger le dîner, je demande de nouveau à boire, et pour le coup ne me ménageant plus, je me grise presqu'aussi complètement que tous les honorables convives. Cependant, au milieu de mon ivresse, je tremblais, non pas qu'on devinât ce que j'avais fait, mais que les malheureux proscrits ne pussent profiter de mon charitable avis. « S'ils » gagnent la maison de Lefèvre, me di- » sais-je, ils sont sauvés. »

Le dîner ou plutôt l'orgie est terminée. On s'est gorgé de liqueurs et de café. Tous

se lèvent, tous veulent être de l'expédition. On fait venir la force armée : on s'achemine vers la maison de Lambert. La nuit nous avait surpris dès le dessert ; elle était noire. « Bon ! tant mieux ! » se disent ces vrais brigands, « c'est le temps qui » convient à nos opérations. » On juge bien que je ne paraissais pas le moins animé. Je me prononçais en furieux ; Scévola semblait enchanté de moi. On arrive, on pose deux factionnaires à la porte. On demande Lambert ; le portier répond qu'il vient de sortir avec sa femme et sa fille. Je respire pour eux ; mais je commence à trembler pour moi. Si ce portier allait dire qu'ils sont sortis après un message qui leur est arrivé ; si, au moment où je lui ai porté mon billet, mes traits l'avaient frappé... heureusement il n'en est rien. Ni sa femme ni lui ne me reconnaissent ; aucun des deux ne parle du message. Mais quelle fureur parmi tous ces hommes si avides du mal et si actifs à le faire ! Quel dépit

de ne pas trouver leur proie ! Ils accablaient le portier et sa femme de questions, de sommations, de menaces. Je n'étais pas le moins empressé à interroger cet homme, qui, épouvanté, pleurant, ne savait que répondre. Sa vieille femme jurait que son mari et elle étaient innocens, qu'ils étaient bons patriotes, et qu'elle allait au club. Malgré leurs protestations, les honorables membres tournent leur colère contre le portier, et parlent de l'arrêter lui-même ainsi que sa femme. Cette proposition me fit un mal affreux. Je tremblais que ces pauvres gens ne se trouvassent victimes à la place de Lambert. Par bonheur, ce portier était cousin d'un des magistrats du peuple qui répondit de son civisme. Par bonheur encore, ce portier leur rendit quelque espoir; il leur dit qu'il ne pouvait pas croire que le citoyen Lambert et sa famille fussent en fuite; que rien à leur sortie n'annonçait des personnes qui partaient pour ne plus revenir; que probablement ils étaient

allés en visite chez quelque ami, et qu'ils ne tarderaient pas à rentrer. Ces mots calmèrent le courroux des honorables membres. Je les appuyai de toutes mes forces. Ici Scévola, qui m'avait déjà regardé de travers quand j'avais essayé de prendre la défense du portier, me lança un coup d'œil défiant qui me força de baisser les yeux.

Aussitôt, on monte en tumulte à l'appartement du Lambert; on ne voit aucune trace de départ; on trouve une vieille servante, une femme de ménage qui tricotte tranquillement dans une antichambre. Elle répond avec calme aux questions qu'on lui fait ; elle attend le citoyen et les citoyennes qui sont allés au spectacle. On se rassure ; jaloux de se surveiller mutuellement, ils ne veulent pas attendre le retour de Lambert pour mettre les scellés partout. On décide que trois patriotes resteront dans l'appartement avec la vieille servante; je m'offre, on m'accepte ; on m'adjoint Scévola et mon autre voisin de

table; nous veillerons s'il le faut toute la nuit; les autres se retirent.

Nous fîmes venir des cartes et du vin; Lambert ne reparut pas; Scévola continuait de me regarder avec défiance; mais l'autre camarade semblait redoubler d'amitié pour moi. Combien je m'applaudissais de ma bonne action! Mais tout à coup: « Ah! malheureux! me dis-je, qu'as-tu fait? » en voulant sauver Lambert, n'as-tu pas » exposé ton ami Lefèvre et sa femme? Si on » découvre chez eux cette famille de Lyon, » ils sont perdus..... » Je formais les résolutions les plus courageuses; puis mes frayeurs redoublaient: je voulais offrir à la famille proscrite un asile dans mon propre logement; mais alors n'était-ce pas moi qui allais courir le plus grand péril? Quelquefois je pensais que peut-être Lambert ne se serait pas présenté chez Lefèvre. Qui sait d'ailleurs si Lefèvre l'aura reçu? Hélas! dans ces horribles temps, les plus honnêtes gens tremblaient de se perdre en remplis-

sant un devoir d'humanité. Je passai toute la nuit dans les plus cruelles anxiétés.

Le matin, quand nous crûmes devoir nous retirer pour aller faire notre rapport au comité, Scévola voulait y conduire la servante ; je m'y opposai ; l'autre camarade me seconda, et de notre autorité nous établîmes la vieille femme gardienne des scellés.

---

## CHAPITRE X.

### GIFFARD SUSPECT A TOUS LES PARTIS

Le généreux Lefèvre n'avait pas manqué de répondre à l'appel que je lui avais fait sans me nommer, et il se trouvait exposé à tous les dangers que je redoutais pour lui.

A la réception de mon billet, sans aucun préparatif de départ, Lambert, sa femme et sa fille avaient fui de leur maison. Arrivés rue de la Huchette, tandis que madame Lambert était montée seule chez Lefèvre, le mari et la fille étaient restés dans la rue, marchant sans affectation. Madame Lambert avait trouvé Lefèvre et sa femme. Quel embarras elle avait éprouvé en voyant

dès les premiers mots que ni l'un ni l'autre n'étaient prévenus! Encouragée par les politesses du mari et de la femme, par l'air de bonté répandu sur leurs physionomies, madame Lambert avait raconté naïvement ce qui leur était arrivé, et avait montré mon billet. Lefèvre et sa femme étaient à cent lieues de croire que ce billet fût de moi. « Citoyenne, » avait dit Lefèvre à madame Lambert, « j'ignore quelle est la » généreuse personne qui, sans m'avoir » averti, vous envoie dans ma maison; » mais je la remercie d'avoir eu bonne » opinion de moi. Je n'ai l'honneur de » connaître ni vous ni votre mari; mais » dans ces temps de malheur plus qu'en » tout autre, on doit se secourir même » sans se connaître. » Aussitôt il était descendu avec madame Lambert pour chercher lui-même le mari et la fille; et déjà madame Lefèvre s'occupait d'arranger de son mieux l'asile qu'elle allait offrir à ses hôtes. L'appartement de Lefèvre et de sa

femme était composé de deux pièces, dont une première fort petite, dans laquelle ils couchaient; l'autre était plus grande : c'était là que madame Lefévre travaillait. Elle avait installé la famille Lambert dans cette seconde chambre; il s'y trouvait une vaste armoire garnie de porte-manteaux auxquels étaient accrochées des robes de femme. Dès que quelqu'un venait voir Lefèvre ou sa femme, on fermait la porte qui séparait les deux chambres, et les trois proscrits se cachaient dans l'armoire derrière les robes.

Depuis la colère de Lefèvre contre moi, je n'avais pas osé me présenter chez lui. Après cette nuit passée au milieu d'une si grande agitation dans l'appartement de Lambert, je m'enhardis, et j'allai chez mon sévère ami.

A ma vue, madame Lefèvre se trouble, pâlit, semble près de se trouver mal. La porte de leur seconde chambre restait habituellement entr'ouverte; je remarquai

qu'elle était fermée. Au moment où j'entrai, Lefèvre était sur le point de sortir. « Que voulez-vous? que demandez-vous? » me dit-il. Fort interdit de cette brusque apostrophe, jè balbutiai; je lui répondis que je venais uniquement pour avoir le plaisir de le voir. « Il suffit, » reprit-il, en lançant sur moi un regard où il y avait encore plus de mépris que de courroux. « Je n'aime pas les visites des gens qui » viennent uniquement pour avoir le plai» sir de me voir: qui sait si ce n'est pas » pour avoir le plaisir de voir ce qui se » passe chez moi? Jadis, au moins, l'asile » d'un obscur ouvrier ne semblait pas mé» riter l'œil exercé d'un habile observa» teur. » Ces mots étaient bien cruels: ils me glacèrent. Je ne savais que répondre. « Votre mari me traite bien durement, » dis-je à madame Lefèvre; « le ciel m'est » témoin que jamais je ne l'ai moins mé» rité. » — « Que le ciel vous juge! » répliqua madame Lefèvre, toujours palpi-

tante d'effroi. « Je sortis avec Lefèvre, et je le quittai au détour de la première rue, pour me rendre à une répétition. Il me semblait évident, d'après ce que j'avais vu, que Lambert était chez eux; mais n'était-il pas affreux pour moi, qui, de mon propre mouvement, sans les avoir prévenus, leur avais adressé les malheureux proscrits, de me voir craint et soupçonné! Je venais pour me vanter de ma bonne action, pour les aider à conjurer les dangers qui les menaçaient; il leur semblait que je venais pour les épier.

La répétition allait finir lorsque je vis arriver au théâtre le citoyen Héron, ce camarade à côté de qui je m'étais trouvé dans l'orgie de la veille, et avec qui j'avais passé la nuit. « Citoyen Sénèque, me dit-il, en me prenant à part, « je ne te
» connais que d'hier; mais je me suis pris
» sur-le-champ d'inclination pour toi. Je
» viens te prévenir que Scévola Giroux se
» prépare à te dénoncer ce soir publique-

» ment à la société populaire. Il prétend
» que c'est toi qui as facilité les moyens de
» fuir à cet aristocrate de Lyon, sur la
» prise duquel nous comptions : tâche de
» te justifier, j'en serai bien aise. Mais ne
» compte pas sur moi si tu es un traître,
» car, j'en juré par la sainte république, je
» serais le premier à voter ton arrestation.»
Je remerciai Héron de son avis ; mais dans
quelle extrémité je me trouvais! « Je suis
» parvenu, me disais-je, à sauver une
» victime et sa famille ; Lefèvre me mé-
» prise et se défie de moi. J'ai crié plus
» haut que tous les autres, *vive la répu-*
» *blique!* et Scévola me dénonce. » Quel
était le motif qui pouvait animer cet
homme contre moi? L'envie de faire pa-
rade de son patriotisme, l'envie de mal
faire.

Me voilà donc suspect à tout le monde.
Ah! du moins, que Lefèvre et sa femme
me rendent justice ; et d'ailleurs n'est-ce
pas un devoir pour moi de les avertir de la

dénonciation méditée par ce misérable Scévola? A la nuit tombante, en me cachant, en observant bien si je n'étais pas suivi, je me glissai chez Lefèvre. Je le suppliai de m'entendre, je lui racontai ce que j'avais fait; je n'eus pas besoin de lui demander si Lambert, sa femme et sa fille étaient cachés dans son logement. Avant la fin de mon récit, Agathe, la bonne Agathe, qui avait depuis si long-temps des motifs de m'en vouloir, m'avait rendu son amitié; Lefèvre m'avait tendu la main en signe de réconciliation, et tous deux, en prenant bien leurs précautions pour que nous ne pussions être aperçus des voisins, m'avaient conduit dans leur seconde chambre où je trouvai la malheureuse famille. Oh! combien le retour de mes amis, les bénédictions de Lambert, de sa femme et de sa fille, me payèrent de toutes les peines que j'avais souffertes!

J'avais recouvré le cœur de mes amis; c'était un grand bonheur; mais la mau-

vaise opinion qu'ils avaient prise de moi et qui m'avait été si pénible, n'aurait pu me faire courir aucun danger. La haine de Scévola m'était fort honorable sans doute ; mais à combien de périls elle m'exposait! « Dois-je aller à la société populaire?
» Si on s'avise d'ordonner sur-le-champ
» mon arrestation, c'est me livrer moi-
» même ; mais, d'un autre côté, si je ne
» m'y présente pas, me voilà bien évidem-
» ment suspect; puis, il n'y a rien de pis
» que d'ignorer son sort! »

La séance était ouverte lorsque j'arrivai; il y avait beaucoup de monde, et Scévola était à la tribune. Je me tiens prudemment confondu dans la foule le plus près de la porte qu'il m'est possible; j'écoute. Scévola était en train de faire sa dénonciation. « Oui, citoyens, disait-il, c'est le
» fédéraliste Giffard dit Sénèque qui a fa-
» vorisé la fuite de cet aristocrate de Lyon. »
— « Mais les preuves? » lui disait-on.
— « Les preuves ?... Je n'en ai pas; mais j'ai

» un pressentiment, un instinct patriotique » qui m'avertit des crimes dudit Sénèque. » Eh ! citoyens, si Sénèque était innocent, » ne serait-il pas présent à la séance ?.... » L'imminence du danger me donnant du courage, je m'écrie : « Me voilà ! » Aussitôt la foule s'ouvre devant moi, et me laisse le passage libre jusqu'à la tribune. Mon courage ne fut pas de longue durée. Je me sentis encore plus troublé pour me défendre que Scévola n'avait été embarrassé pour m'accuser. Heureusement le citoyen Héron et les autres convives du dîner de la veille vinrent à mon secours. On se contenta d'arrêter que, sous trois jours, il serait fait un rapport sur ma conduite et mes opinions.

Quelles furent mes transes pendant ces trois jours ! Cet envieux Scévola semblait un espion attaché à mes pas. Je n'osais pas retourner chez Lefèvre. Que devins-je lorsque le second jour, à midi, je vis madame Lefèvre se présenter chez moi. « Que

» venez-vous faire ici? » lui criai-je tout effrayé, « vous me perdez! vous vous perdez! » Je suis suspect; on vous aura vue entrer, » et l'on va nous arrêter tous. » Madame Lefèvre venait m'apprendre que, par l'entremise de Durosay, son mari avait trouvé le moyen d'obtenir des passe-ports pour Lambert et sa famille. Ces malheureux proscrits avaient déjà quitté Paris. Lambert, ruiné par le siége de Lyon, regrettait de ne pouvoir m'offrir pour témoignage de sa reconnaissance qu'un modeste bijou qu'il avait remis à madame Lefèvre, et qu'elle m'apportait. A cette nouvelle, je respirai; plus de danger pour mes amis; et je me flattais que, Scévola ne pouvant appuyer sa dénonciation d'aucune preuve, moi-même j'étais sauvé!... Vain espoir! Le matin du troisième jour, j'appris que je devais être arrêté.

J'étais au théâtre; je m'échappai par une petite porte. Je me gardai de suivre les boulevarts. J'arrivai par des rues dé-

tournées jusqu'à la rue de l'Échelle. Je voulais aller à la maison de campagne de mon ami Durosay à Meudon. Comme j'entrais au Carrousel, j'entendis un homme qui causait à voix haute avec un de ses amis. « Oui, mon cher, lui disait-il, l'o- » dieux régime de la terreur est terminé ; » nous sommes délivrés de nos tyrans ; le » dictateur est arrêté. » A ces mots, son ami pâle, tremblant, le supplie de parler bas. « Et pourquoi donc? reprend l'autre. » Je dis ce que je viens de voir et d'en- » tendre; je sors des tribunes de la con- » vention, et je cours bien vite donner » cette bonne nouvelle à ma femme. » — « Serait-il vrai, citoyen ? » dit celui des deux interlocuteurs qui était resté, en s'adressant à moi. « Moi ! citoyen, lui répon- » dis-je. Je ne sais... Je n'ose croire... Je ne » puis croire... » Et je double le pas rapidement. La terreur était telle qu'on se regardait comme compromis, rien que pour avoir entendu un pareil discours. Grâce à Dieu,

il n'annonçait que la vérité : c'était le neuf thermidor.

De quel poids je me sentis soulagé lorsque la nouvelle se trouva confirmée! Je n'allai point à Meudon; cependant, pour plus de sûreté, je n'osai pas coucher chez moi. Je passai la nuit à ma section, où cette fois plusieurs honnêtes gens se rendirent, et où je commençai à me montrer tout différent de ce que j'avais été jusqu'alors. J'étais plein de courage ; et j'excitais le courage des autres. Cette nuit même, je fus bien tenté de dénoncer à mon tour Scévola Giroux.

Mais, malgré mon zèle et mon courage dans la nuit du neuf thermidor; on se souvint bientôt du rôle que j'avais joué dans ma section et à mon théâtre. J'avais beau me défendre, dire que moi-même j'avais été sur le point d'être arrêté; tout mon voisinage me signalait comme un jacobin, et déjà c'était un titre de proscription. J'eus bientôt pris mon parti; j'avais

quelques fonds devant moi ; je m'arrangeai facilement avec mon directeur ; je quittai le théâtre, je quittai mon logement. J'allai m'établir dans un quartier fort éloigné du faubourg du Temple. Là, je m'annonçai comme une victime de la terreur, et je m'enrôlai dans les rangs de cette jeunesse élégante et tumultueuse qui, à cette époque, parcourait les spectacles et les cafés pour y faire la guerre aux terroristes.

FIN DU SECOND LIVRE.

Ier. PARTIE. — IIIe. LIVRE.

## CHAPITRE PREMIER.

### GIFFARD MUSCADIN, JOURNALISTE ET NÉGOCIANT.

Mon premier soin, après mon brusque déménagement, avait été de me vêtir comme les jeunes gens dans les rangs desquels je m'étais mis. Nous avions une espèce d'uniforme, habit gris, collet de velours noir ou vert, les cheveux retroussés en cadenettes et bien chargés de poudre. Je m'attachais à me montrer aussi élégant, aussi recherché dans ma parure, que j'avais été sale et négligé sous la terreur.

Quelquefois, je trouvais que mon perruquier me coiffait mal. Quoique ayant la vue excellente, je n'allais nulle part sans lunettes.

L'oppression avait été violente, épouvantable; il y eut une vive réaction. Hélas! dans plusieurs villes du midi, cette réaction fut atroce..... Elle fut moins forte à Paris : les jeunes gens auxquels je m'étais associé y jouèrent un rôle.

C'est au café de Chartres que nous allions concerter nos parties de plaisirs et nos courses philanthropiques de la journée. Nous nous intitulions tous victimes des méchans, amis de l'humanité. Il n'y en avait pas un d'entre nous, à nous en croire, dont les parens n'eussent été au moins emprisonnés, et nous faisions les despotes, et nous nous érigions en tyrans dans tous les lieux publics.

Nous partions en troupes du Palais-Royal, nommé encore palais Égalité, pour aller fermer de notre autorité, l'antre des

jacobins, culbuter dans les théâtres le buste de l'odieux Marat, siffler telle pièce trop républicaine, applaudir telle autre en l'honneur des bons principes, ou faire un mauvais parti à tel acteur soupçonné, accusé d'avoir été Jacobin.

Un matin, je sortais de mon nouveau logement pour me rendre bien vite au café de Chartres; j'aperçus près du perron du Palais-Royal, Jérôme Grindat, le chanteur des rues, toujours fidèle à son costume, à son violon, à sa poche en velours d'Utrecht. Lorsque j'avais émigré, je m'étais indigné de l'entendre chanter : *Çà ira;* quinze jours avant le 9 thermidor, je l'avais rencontré chantant l'*Hymne à l'Être suprême;* il chantait alors le *Réveil du Peuple.* « Bravo! bravo! » lui criai-je en passant. Et je me mis à chanter presque aussi haut que lui.

Moi! m'intituler victime de la terreur! moi! me joindre à ceux qui faisaient un mauvais parti aux acteurs accusés d'avoir

été révolutionnaires! Oui; je me conduisais ainsi. Bon Dieu! que toute ma vie j'ai été vain, léger, inconséquent et oublieux aujourd'hui de ce que j'avais fait hier! Quelquefois cependant, j'avais de la mémoire, et, en me repliant sur moi-même, je me félicitais d'avoir brusquement quitté le théâtre. J'aurais pourtant été exposé aux affronts que, de concert avec ces jeunes gens, je faisais subir à ces pauvres acteurs. Je me félicitais d'avoir joué dans un petit spectacle bien obscur du boulevart du Temple, et d'y avoir vécu bien ignoré, bien inconnu à tous les autres quartiers de Paris. Mes nouveaux camarades ne se doutaient pas que j'avais été le camarade de ceux qu'ils étaient ardens à poursuivre.

Durosay, si bon, si obligeant pour moi, était fort suspect aux yeux de quelques-uns des nôtres; cette qualité de suspect avait changé de place: c'étaient alors ceux auxquels on l'avait appliquée qui l'appli-

quaient à ceux qui l'avaient inventée. Heureusement Durosay avait beaucoup d'amis; tout en faisant le révolutionnaire, il avait rendu de nombreux services. Je me dois la justice de déclarer que je ne me montrai pas le moins zélé à prendre sa défense; il fut épargné.

Avant le 9 thermidor, on ne voyait sur nos théâtres que des pièces patriotiques: depuis la chute du terrorisme, on ne vit également que des pièces patriotiques, mais dans un autre sens. Et cependant, quelle ressemblance pour le fond et pour la marche! Dans l'un et l'autre système, il y avait des opprimés, des oppresseurs, des libérateurs. Sous la terreur, les opprimés étaient des gens du peuple, les oppresseurs des nobles ou des prêtres, les libérateurs des députés patriotes. Après la terreur, les opprimés étaient des ci-devant, les oppresseurs des jacobins, les libérateurs des députés philanthropes; le dénoûment, toujours le même: le tocsin, la générale, la

chute de la tyrannie, le représentant ou la municipalité venant briser les portes des prisons, d'abord féodales, ensuite populaires. Tel acteur qui avait joué le député montagnard et libérateur peu de mois auparavant, jouait aujourd'hui le député modéré qui venait délivrer les aristocrates emprisonnés par les sans-culottes. Quelle belle ressource pour nos auteurs dramatiques, que la fin d'une oppression! aussi, comme ils se saisissent de l'à-propos! Mais l'oppression qui succède! celle qui est en vigueur! Oh! celle-là on la respecte, on la vante même. Faut-il donc attendre que nos ennemis soient à terre pour les frapper?

Les jeunes gens du café de Chartres ne furent pas toujours triomphans. Les jacobins cherchaient à ressaisir le pouvoir; les ouvriers des faubourgs, qui étaient pour eux, firent plus d'une descente dans la ville. Plusieurs jeunes gens à collet vert furent baignés dans le bassin des Tuile-

ries. Au premier signal d'insurrection, je me hâtais de reprendre mon costume de jacobin.

Au moment où j'avais quitté le théâtre, je m'étais trouvé possesseur d'une somme de soixante mille francs..... oui, soixante mille francs!.... en assignats. Grâce à mes dépenses et à mes parties de plaisir, cette somme avait bientôt disparu; je m'étais fait bientôt une autre somme considérable, avec trois louis d'or que j'avais gardés précieusement depuis mon voyage dans la Vendée. Ce nouveau trésor disparut presque aussitôt que le premier, et je me trouvai sans un sou. Je cherchais par quelle espèce d'industrie je pourrais continuer mon train de vie. Un soir, je vis entrer au café de Chartres, M. de Volnis, l'écrivain philosophe. Il n'était plus en bonnet rouge; il n'avait plus de carmagnole; son costume, élégant comme le nôtre, lui donnait l'air d'un vieux fat. Ni lui ni moi ne fûmes surpris de nous revoir au café de Chartres,

après nous être vus à la société populaire. Il me témoigna beaucoup d'intérêt : il était un des principaux rédacteurs d'un journal où le royalisme perçait sous une couleur républicaine. Il me proposa de m'y donner une petite place, non pas d'écrivain, mais d'agent, de saute-ruisseau littéraire, pour ainsi dire. Il s'agissait de me mettre au courant des faits, des anecdotes, des bruits, des scandales, des causes célèbres, des divorces remarquables, en un mot, de tous les événemens, de tous les accidens qui arrivaient dans Paris, et d'en faire mon rapport au bureau de rédaction. Cette sorte de place existe encore, dit-on, dans nos journaux les plus accrédités, et les nouvelles s'y payent selon leur plus ou moins d'importance. C'était une bien médiocre ressource, mais elle satisfaisait ma vanité. Je me regardais comme un homme de lettres, et je ne me gênais pas pour en prendre le titre. Toujours plein de suffisance et fier des

nombreuses nouvelles dont j'enrichissais la feuille de M. de Volmis, je crus bientôt que j'étais nécessaire à l'entreprise, et qu'elle ne pourrait marcher sans moi.

Il y avait long-temps que je n'avais vu Lefèvre. Je pensai que je pouvais lui être utile, qu'il lui serait avantageux d'avoir un travail quotidien bien assuré. Je ne doutai pas qu'à ma recommandation, les propriétaires et les rédacteurs ne lui confiassent toute la direction typographique de notre journal. Je mettais de l'orgueil à l'obliger : j'allai le trouver.

Ce jour-là était un de ceux où les faubourgs étaient en insurrection contre les muscadins. Par précaution, suivant mon usage, j'avais endossé mon habit de jacobin. Je fis ma petite proposition à mon ami Lefèvre. Après avoir souri d'un air assez moqueur en apprenant que j'étais homme de lettres, tout à coup son front s'obscurcit. En considérant mon costume et pensant à l'agitation qui régnait dans Paris, il

me crut encore un jacobin déterminé, et il me dit nettement qu'il ne voulait être pour rien dans la composition d'une feuille démagogique. Je m'empressai de lui apprendre que j'avais changé de principes, ou plutôt que je faisais éclater à présent les principes de sagesse, de raison et d'humanité qui avaient toujours été au fond de mon cœur : la sérénité reparut sur le front de Lefèvre. Mais voilà qu'en voulant étaler à ses yeux ces beaux principes dans toute leur pureté, je lui tiens le langage que nous tenions dans nos réunions du café de Chartres : le front de Lefèvre commença de nouveau à s'obscurcir. Emporté par la richesse du sujet, je m'exprimais avec autant de fureur contre les jacobins que, peu de mois auparavant, j'avais mis de fureur à parler contre les modérés. « Oubliez-vous que vous les » avez appelés vos frères? » me dit vivement Lefèvre. Il réfléchit quelques momens; puis : « Giffard, ajouta-t-il, je ne

» connais rien de plus affreux que les re-
» présailles ; les crimes ne se lavent point
» par d'autres crimes ; les attentats de la
» terreur n'excusent pas plus les excès de
» la réaction que les massacres de la Saint-
» Barthélemi n'excusent ceux de septem-
» bre. En 1789, je n'ai pas voulu travailler
» pour des journaux de parti ; aujourd'hui
» je ne veux pas travailler pour le vôtre. »
J'insistai ; il s'obstina dans son refus.

Au moment où je me retirais, plus fâché du refus pour Lefèvre que pour moi, je vis entrer un enfant qui venait de jouer chez une voisine. Sa physionomie me rappelait des traits qui ne m'étaient pas inconnus. Madame Lefèvre lui dit de m'embrasser comme un ami de sa mère et de sa tante ; c'était Henri Beaumont, le fils de Thérèse et du marquis de Rinville. Thérèse avait retiré son fils de nourrice : elle l'avait d'abord gardé chez elle. Tantôt, se livrant à un excès de sollicitude maternelle, elle l'avait accablé de tendresses, de bonbons, de

joujoux; tantôt, emportée par le goût des plaisirs et de la dissipation, elle l'avait négligé, presque abandonné. Alors la bonne madame Lefèvre, qui regrettait beaucoup de ne pas être mère, avait prié sa sœur de lui confier son fils; Thérèse y avait consenti. Cet acte d'insouciance de sa part avait été, sans qu'elle s'en doutât, un acte de prudence; l'enfant était aussi bien élevé par sa tante qu'il l'aurait été mal par sa mère. Depuis quinze jours, Thérèse avait quitté Paris pour aller jouer la comédie en province. Le petit Henri était aimable, vif, gai, surtout aimant et affectueux.

Sans abandonner ma petite place du journal, j'entrai bientôt dans une nouvelle carrière. A cette époque, la difficulté de trouver un état, les assignats, la disette de presque toutes les denrées résultat du maximum et de la guerre, portèrent une foule de jeunes gens et même de vieux bourgeois à négocier, brocanter, agioter, à faire le commerce ou plutôt le courtage.

Des femmes, beaucoup de femmes s'en mêlèrent. Elles vous poursuivaient de leurs échantillons dans les promenades, les bals, les concerts, les spectacles. On ne s'abordait plus qu'en se proposant des affaires. Celui qui venait de m'acheter du sucre m'offrait de la chandelle ou de la toile. Quelle bénédiction! avant d'arriver au consommateur, la marchandise avait payé sept à huit fois le droit de commission. Bon métier pour moi! j'y étais habile du temps même où j'étais garçon perruquier. Par suite d'habitude, et grâce à mon activité, je l'emportais sur presque tous mes concurrens. J'achetais tout, j'entreprenais tout, on me voyait partout. Je n'avais point de cabriolet à moi; mais je fatiguais tous les jours deux ou trois cabriolets de louage.

Commerçant, homme de lettres, me piquant d'être connaisseur dans tous les arts, grand philanthrope et prêchant la vengeance; plein d'insolence, d'arrogance, et vantant l'urbanité, la douceur et l'aménité

des anciennes mœurs, j'allais dîner chez les restaurateurs les plus en vogue; j'allais briller aux balcons des principaux spectacles, et je ne manquais pas un seul des fameux concerts du théâtre de la rue Feydeau.

---

## CHAPITRE II.

IL ÉPROUVE DE NOUVELLES TRAVERSES POUR SES OPINIONS.

Mes liaisons avec les jeunes habitués du café de Chartres, l'esprit anti-républicain du journal dont j'étais le furet, son allure ironique contre la convention, son succès parmi les hommes qui, exclusivement et sans façon, s'intitulaient les honnêtes gens, me dictaient la conduite que je devais tenir dans les fameuses séances des sections qui précédèrent le treize vendémiaire. Je fus un des motionneurs les plus mutins et les plus braillards. Je raisonnais, je pérorais, je déclamais, j'enflammais les hommes froids, j'encourageais les timides. Je faisais

partie des députations qu'on envoyait dans les autres sections, Je voulais bien accepter la constitution ; mais j'étais un diable déchaîné contre les décrets de fructidor.

Dans la nuit du 12 au 13, échauffé d'un beau zèle, je proposai de faire battre la générale. Ma proposition fut reçue avec les plus vifs applaudissemens. Un autre membre, en appuyant fortement ma demande, proposa que chacun signât l'ordre individuellement. Je l'appuyai à mon tour de toutes mes forces, « Oui, oui, oui, » s'écrièrent tous les membres. Nous étions plus de quatre cents ; tandis que douze ou quinze citoyens courageux ou plutôt téméraires se précipitaient au bureau pour donner leurs signatures, je criais q'il fallait signer, et voyant que beaucoup s'esquivaient, je restais en place. « Les temps sont » arrivés, disais-je. Levons-nous ! levons- » nous ! » Je ne fus pas un des derniers à m'aller coucher.

Le lendemain, assez inquiet, quoique

la convention me parût abandonnée par toutes les sections, et que nous nous crussions très-forts dans nos assemblées, j'allai de bonne heure rôder aux Tuileries et dans les environs. Je vis des officiers généraux à leurs postes, des troupes déjà rangées en bataille sur la terrasse du château; je vis les sections armées des faubourgs qui, conduites par des représentans à cheval, arrivaient le long des quais au secours de la convention. Je reconnus plusieurs jacobins de mon ancien quartier, je causai avec eux; ils me crurent de leur bord, et je ne les détrompai pas. Un moment même, frappé de leur nombre et de leur contenance résolue, je fus tenté de changer de parti; mais bientôt je rougis de honte de ce premier mouvement et je restai fidèle à mes jeunes amis. Toutefois ces préparatifs ne me paraissaient pas d'un bon augure : je crus devoir m'acheminer promptement vers ma section. En traversant le Palais-Royal, je rencontrai plusieurs

jeunes gens ; ils se frottaient les mains, ils s'embrassaient, ils paraissaient sûrs du succès. « La convention est perdue, disaient-ils. » Je leur racontai ce que je venais de voir ; mon récit tempéra la joie de quelques-uns. Ils s'effrayèrent et je m'effrayais avec eux ; mais les autres persistèrent dans leur confiance, et je repris mon courage et mon énergie.

Lorsque la victoire fut décidée en faveur de la convention, les propriétaires et les rédacteurs de mon journal se cachèrent : je me crus obligé de me cacher comme eux. N'étais-je pas un personnage assez important ? N'avais-je pas joué un rôle assez remarquable pour me croire en péril d'être arrêté ? J'allai chez Lefèvre ; je le trouvai avec sa femme encore épouvantée, navrée de ces affreux coups de canon qu'elle avait comptés avec terreur pendant toute la soirée, espérant toujours que le coup qu'elle entendait était le dernier. Je passai plusieurs jours à l'imprimerie où

travaillait Lefèvre, déguisé en ouvrier imprimeur.

Je frémis quand Lefèvre m'apprit qu'on avait institué des tribunaux militaires pour juger les conspirateurs; que déjà plusieurs arrêts de mort avaient été rendus. Combien je me félicitais de n'avoir pas signé cet ordre de battre la générale que j'avais provoqué! Mais, le croirait-on? lorsque je vis que les arrêts de mort n'étaient pas exécutés, j'eus la vanité de regretter que mon nom n'eût été prononcé dans aucune procédure: je ne sais si je n'aurais point été flatté d'être condamné à mort par contumace.

Voyant que je ne courais aucun danger, je me montrai de nouveau dans Paris. Toutes mes affaires étaient dérangées: plus de commerce, plus de courtage; les négocians commençaient à ne plus employer des aventuriers pour intermédiaires. Adieu, mon journal! tous les rédacteurs étaient dispersés. M. de Volnis resta long-temps

caché. Que faire? Je tentai encore quelques opérations de commerce; mais que les occasions étaient rares, et que les profits étaient modiques!

Un jour, pour une affaire dont j'espérais un bon produit, on me donna rendez-vous le soir dans une loge du théâtre Montansier. J'arrive, et je trouve dans la loge indiquée, une femme encore fort jeune et très-jolie; je la regarde; je croyais me souvenir de l'avoir vue quelque part. Elle riait presque aux éclats de mon incertitude : c'était la citoyenne Aglaé Delbois, cette fille de modes qui m'avait pris pour un marquis. Comment aurais-je pu la reconnaître? Elle était brune le jour où j'avais manqué d'être berné pour ses beaux yeux; je la retrouvais blonde. Elle avait une de ces perruques tirant sur le roux sous lesquelles toutes nos femmes se déguisèrent pendant plusieurs mois. Mademoiselle Aglaé avait long-temps encore travaillé dans les modes : puis elle s'était lancée dans le monde.

Toujours aristocrate, malgré la petite cocarde tricolore qu'elle portait à son chapeau, elle avait eu le malheur de placer toujours ses affections sur des patriotes. Maintenant elle était fort aimée d'un homme intéressé dans les jeux. J'eus occasion de la revoir; et par sa protection je fus placé d'abord comme bout-de-table, ensuite comme tailleur dans une maison de trente-un.

Je repris mon habitude de déjeuner au café de Chartres. J'allais faire mes séances de deux heures dans les salons où l'on jouait, l'une le matin, l'autre le soir. Dans les intervalles, je me promenais sous les allées ou sous les galeries du jardin avec quelques joueurs, quelques amis, parlant politique, nouvelles, sans imprudence, ne faisant ni le patriote ni l'aristocrate. Métier bien facile que celui de rester deux heures assis à une table occupé à mêler des cartes, à les étaler, à proclamer le jeu, à ramasser et à compter l'argent! Mais qu'il

est ennuyeux et monotone ! Ce qu'il y a de pis, c'est qu'il dessèche le cœur. Je voyais d'un œil également impassible la joie et l'insolence des gagnans, les fureurs et les douleurs des perdans.

Quelques jours après que le directoire exécutif, précédé d'un régiment de cavalerie, eut été s'installer au Luxembourg, je vis entrer dans nos salons le comédien Durosay. Il venait y exercer une espèce d'inspection. Ce fut alors qu'on commença cette mesure long-temps occulte d'affermer toutes les maisons de jeu. Sur le prix du premier bail, on donna, comme gratifications à des comédiens de divers théâtres, des emplois d'honorable surveillance. L'heureux Durosay était du nombre de ceux qu'on gratifia. Cet honnête homme tenait à peu près la même conduite que moi. Dès qu'il y avait un changement de système, il y conformait comme moi son opinion; mais il y mettait apparemment plus d'habileté. Je me trouvais toujours en

disgrâce, il se trouvait toujours en faveur. Était-ce du bonheur, ou du bien joué ? Dans la lutte des sections de Paris et de la convention, il était resté neutre; maintenant il chantait la victoire de la convention. Rendons-lui justice : je l'avais vu profondément affligé de la terreur, et employant son crédit à rendre service ; depuis que la révolution avait pris une couleur moins noire, toujours obligeant, il avait recouvré son habitude de se moquer de tout le monde. Ce jour-là même, il allait dîner chez un des membres du directoire, où il devait mystifier je ne sais quel honnête provincial. Les mystifications commençaient à devenir le passe-temps à la mode. Il me quitta en promettant de revenir me voir.

Il revint dès le jour suivant. Il s'était trouvé au directoire assis à côté d'un gros munitionnaire des armées, et il m'offrait une petite place de garde-magasin dans les administrations militaires de l'armée d'Italie que l'on venait d'organiser à la

hâte. L'offre me sourit ; c'était l'occasion de rentrer dans la carrière que je m'étais proposé de parcourir en revenant d'émigration. Mon état de tailleur de trente-un m'ennuyait. Je savais qu'on faisait déjà de grandes affaires à l'armée, et avec moins de danger que sous la terreur. « Puis, » dis-je à Durosay, « il n'y a peut-être » pas de mal que je quitte Paris où je dois » être signalé pour le rôle que j'ai joué » dans les troubles de vendémiaire. » — « Mon cher ami, me répondit-il, ne » vous désabuserez-vous donc jamais de » l'idée que tout le monde a les yeux fixés » sur vous ? Vous et moi, moi et vous, » nous sommes de ces gens obscurs dont » on ne s'occupe que lorsqu'on a besoin » d'eux. Ne cherchons à faire ombrage à » personne, et coulons tout doucement » notre vie. »

Bientôt n'ayant plus dans mon portefeuille que la somme strictement nécessaire pour mon voyage, mais le cœur bien rem-

pli d'espérance, je montai dans la diligence de Lyon, et j'arrivai à l'armée d'Italie quarante-huit heures après la première victoire du général Bonaparte.

---

## CHAPITRE III.

### GIFFARD EN ITALIE.

A LA suite de la glorieuse armée d'Italie qui étonna la France et l'Europe par une rapide série de victoires éclatantes, marchait une autre armée de fournisseurs, sous-fournisseurs, administrateurs, directeurs, inspecteurs des vivres, des fourrages, de l'habillement, garde-magasins, gros et petits commis qui du haut des Alpes avaient jeté des regards de convoitise sur les riches et brillantes contrées dont nos soldats allaient faire la conquête; j'étais du nombre.

Grâce aux succès de nos guerriers, le quartier-général des fournisseurs fut trans-

féré à Milan. J'étais déjà monté en grade, et je me sentais plein de courage. Quelle joyeuse vie que celle d'un employé aux armées qui entend son métier! Il jouit de tous les plaisirs, de tous les délices de l'état militaire sans en éprouver les fatigues, sans en courir les dangers... et il fait fortune! Que nous étions bien en Italie! tous les habitans nous regardaient comme des libérateurs plutôt que comme des conquérans. Nous venions les appeler à la liberté, à l'indépendance : on nous craignait, on nous admirait; on avait pour nous amitié, déférence et respect.

On m'annonça l'arrivée à Milan d'un de nos chefs de service, M. de Saint-Estève. Je m'empressai d'aller lui faire ma révérence. Ce chef de service n'était pas fier, mais il était brusque. En recevant comme une chose qui lui était due mes obséquieux hommages, il me regardait; de mon côté je l'examinais avec attention; je cherchais où je l'avais vu.... C'était mon ancien cama-

rade de l'armée du Nord que j'avais dénoncé pour sa friponnerie, et qui m'avait dénoncé pour mes opinions. A l'armée du Nord, c'était Brutus Niquet ; à l'armée d'Italie, c'était Niquet de Saint-Estève. Il n'avait pas tenu à moi qu'il n'eût perdu sa place ; il n'avait pas tenu à lui que je ne fusse traduit à un tribunal révolutionnaire : nous nous fîmes tous les deux beaucoup d'amitiés. Niquet avait comme tant d'autres quitté le bonnet rouge ; ses vêtemens offraient un mélange de luxe et de négligence ; il portait une riche épingle à diamans sur une chemise sale ; il passait pour être fort riche, et il dépensait mal son argent. Grand amateur de la bonne chère, souvent ivre, croyant plaire à ses maîtresses parce qu'il les payait, il était brutal, grossier, et il se disait bon et franc. Il se vantait d'être obligeant, parce qu'il prêtait à gros intérêts ; il se croyait gai, parce que dans une orgie il aimait le bruit et le tapage. C'était mon chef ; je lui fis la cour.

Il eut la bonté de m'admettre à ses parties de plaisir, et nous ne nous dénonçâmes ni l'un ni l'autre. On en conclura peut-être que j'étais devenu moins honnête, et Niquet moins patriote : s'il faut être vrai, Niquet était bien revenu de l'idée que l'on doit porter le civisme jusqu'à contrôler le civisme des autres ; et il me semblait qu'on ne pouvait exiger d'un commis aux vivres cette fleur de délicatesse que prescrivent les moralistes et les prédicateurs.

Niquet avait amené de Turin une jeune cantatrice, la signora Florestine, d'une charmante figure, d'un médiocre talent. Elle était passionnément éprise du citoyen Saint-Estève, et lui-même était encore dans toute la première ardeur de sa passion pour Florestine, lorsqu'il me la fit connaître. A l'aspect de la belle qu'il aimait et dont il était aimé, tous mes anciens griefs contre lui revinrent à mon esprit ; je pensai qu'il serait piquant de me venger du tour affreux qu'il avait voulu me jouer

quand nous étions camarades à l'armée du Nord, en lui enlevant sa maîtresse à l'armée d'Italie. Mais je n'étais qu'un pauvre et chétif employé; à peine la signora daigna-t-elle remarquer mes hommages et mes tendres regards.

Un de mes chefs mourut; un autre fut obligé de rentrer en France pour cause de santé: un troisième fut révoqué; je laissai en arrière Niquet, qui n'était pas aussi fort que moi sur l'orthographe. Je montai rapidement de grade en grade; bientôt je quittai les places; j'eus un intérêt dans les fournitures, et je fis des affaires immenses. Les circonstances m'avaient servi; et j'attribuais mon bonheur à mon mérite.

Je ne songeais plus du tout à la signora Florestine; ce fut elle qui alors s'avisa de songer à moi. Je me piquais encore d'avoir une jolie voix de haute-contre ou plutôt de ténore; la signora s'offrit avec beaucoup de complaisance à me donner des leçons de

chant et d'italien. Que je fis de progrès avec elle ! Bientôt mes politesses furent interprétées comme des galanteries ; mes manières étaient plus élégantes que celles de Niquet, et je promettais d'être pour le moins aussi généreux que lui.

Mon ami Niquet, qui avait déjà beaucoup d'humeur de ce que je lui avais passé sur le corps, en prit bien davantage quand il crut remarquer que Florestine se plaisait à chanter avec moi de tendres duos ; qu'elle y mettait encore plus de passion que moi qui ne comprenais pas trop bien ce que je chantais, et qu'elle me lançait quelques-unes de ces œillades significatives, si habituelles aux coquettes du Midi. Il voulut faire le méchant ; je fis le brave. Mon ancien chef était devenu mon subordonné ; je lui intimai l'ordre de respecter les inclinations de la signora. Le pacifique Niquet s'apaisa, se consola, et finit par prendre la chose en Français spirituel et philosophe. Il ne voyait plus dans Florestine qu'une

bégueule sentimentale, et nous restâmes bons amis.

Je devins éperduement amoureux de Florestine. Je l'adorais, elle m'idolâtrait. J'eus occasion de parcourir pour les intérêts de ma compagnie presque toutes les villes de la Lombardie et de la Toscane. J'emmenais quelquefois Florestine dans mes courses; c'était un délice pour moi d'admirer avec elle les beaux sites de l'Ausonie. Quelquefois il me fallut la laisser à Milan. Quel désespoir pour elle et pour moi d'être obligés de nous quitter! C'étaient des transports d'amour et de joie quand nous nous retrouvions.

Au retour d'un de ces derniers voyages, j'accourais plein d'empressement près de ma belle et fidèle Italienne; oh! oui, fidèle! ne nous étions-nous pas fait des sermens d'une fidélité à toute épreuve? A la dernière poste avant Milan, je pressais mes postillons de rélayer bien vite; je vis arriver mon ami Niquet de Saint-Estève qui, selon son ex-

pression, allait faire une reconnaissance de fournisseur à la suite de l'avant-garde de l'armée. « Ah! vous voilà! » me dit-il, accompagnant ses paroles d'un gros rire de nouvel enrichi; « je suis enchanté de » vous voir. J'ai une nouvelle assez » plaisante à vous donner; vous m'avez » enlevé cette petite sotte de Florestine... » apprenez qu'elle vous est enlevée par » un jeune et galant militaire qui demeure » dans son hôtel. Mon pauvre ami, » ajouta-t-il en affectant de s'attendrir, « je » vous plains de tout mon cœur. » Et tout à coup reprenant sa gaieté : « Croyez-» moi, montrez-vous philosophe à votre » tour. » Il partit. — « Oh ! la perfide ! » m'écriai-je. « Un militaire ! .... Mais je » ne crains pas les militaires, moi; et je » leur prouverai que je ne suis pas un » homme complaisant et pacifique comme » Niquet. »

En arrivant, j'appris que le militaire dont les assiduités près de Florestine avaient

été remarquées, était un général de brigade. « Diable ! un général ! » Voilà ma colère un peu refroidie. Cependant je cours chez Florestine. A ma vue, elle pousse un cri de joie ; elle me reçoit avec toutes les démonstrations de l'amour le plus tendre. « Allons, allons, me dis-je, Niquet a voulu » s'amuser à mes dépens. » Et je réponds par les plus vives protestations aux transports d'amour de Florestine.

Il y avait à peine dix minutes que j'étais chez elle, lorsque sa femme de chambre annonce M. le général. A ce nom de général, tous mes soupçons reviennent; mais Florestine sans se déconcerter : « Oui, mon » tendre et fidèle ami, c'est un des braves » de l'armée française qui est mon voisin » et qui veut bien m'honorer de ses visites. » Permettez que je vous présente M. le » général Dérigny. » — « Dérigny ! » m'écriai-je. C'était en effet le ci-devant abbé Dérigny que j'avais laissé en Flandre colonel de hussards, et que je trouvais à Mi-

lan général de brigade. « Eh quoi ! me di-
» sais-je, ce serait ce petit abbé, mon an-
» cienne pratique, qui me jouerait le tour
» que j'ai joué à Niquet! » Cependant j'é-
tais plutôt interdit qu'irrité. Florestine n'a-
vait point du tout l'air embarrassé. Quant
au général, il regardait Florestine et moi
d'un air qui me semblait un peu railleur.
Une mission le retenait pour quelques
jours à Milan. Il s'était déjà félicité, me
dit-il, d'y avoir trouvé une voisine aussi
aimable que la signora; il s'en félicitait
encore bien plus, puisqu'il avait le bon-
heur de rencontrer chez elle un ancien ami.
Il apprit avec plaisir que j'étais en train
de faire une grande fortune. Il avait un ton
plutôt poli que galant avec Florestine;
avec moi il avait le ton d'un affectueux
protecteur. « Allons, allons, Niquet a voulu
» m'effrayer; ou il s'est trompé. »

Pendant tout le séjour que le général
Dérigny fit à Milan, je fus en proie à de
grandes perplexités. La signora me trom-

pait-elle pour mon ancienne pratique? Je le croyais, j'en doutais; je m'inquiétais, je me rassurais. Je fus tenté plusieurs fois de m'en expliquer poliment avec le général, qui me témoignait beaucoup d'amitié, non certes pour lui rompre en visière : « Oh Dieu! moi, lui chercher » querelle après les services importans qu'il » m'a rendus! ce serait manquer à la recon» naissance. » Je voulais seulement m'éclairer, savoir à quoi m'en tenir; mais le général, toujours fort aimable avec moi, aimait tant à parler d'autre chose! puis, comment toucher un sujet si délicat? Je conservai mes inquiétudes sans les faire paraître.

Dans les fréquentes conversations que j'eus avec le général, il me sembla que son patriotisme était un peu diminué, que son amour de la gloire était considérablement augmenté, et qu'il était fortifié par un grand amour des hauts grades militaires. Quand je lui parlais des victoires de l'armée, il me répondait avec enthousiasme; quand

je lui parlais des affaires publiques, il répondait avec un amer dédain. Il traitait nos gouvernans de mesquins ambitieux ou de factieux imbéciles, et les gouvernés de niais et d'égoïstes. Il n'accordait son estime qu'aux braves rangés sous les drapeaux. L'objet de son admiration ou plutôt de son culte était son général en chef; il n'hésitait pas à le proclamer un héros. Il s'extasiait devant les projets que son héros méditait pour le salut et la régénération de la belle Italie. « Pourvu, disait-il, que le » général ne soit pas contrarié par ce directoire de France et ces assemblées délibérantes où s'agitent tant de misérables » passions! C'est aux grands hommes, et » non à des assemblées de rhéteurs, de » rêveurs, qu'il appartient de fonder la gloi- » re et le bonheur des nations. » L'enthousiasme pour un homme avait déjà remplacé dans l'âme du citoyen Dérigny son enthousiasme pour la patrie. Plein d'ardeur, de bravoure, d'ambition, il affectait de l'élé-

gance dans ses vêtemens, et du bon ton dans ses manières. Il avait presque déjà l'insolence et les grands airs d'un homme de qualité.

A peine nous eut-il quittés, que Florestine sembla encore redoubler d'amour pour moi. Sa passion devint un délire. Elle m'étourdissait, elle m'enivrait ; toutes mes inquiétudes s'évanouirent. Niquet revint de sa tournée ; je lui soutins que Florestine n'avait pas cessé de m'aimer.

Je restai en Italie jusqu'aux préliminaires de Léoben. A cette époque, je fus chargé par la Compagnie d'aller poursuivre un suite de liquidations auprès du Directoire. Florestine, au désespoir de mon départ, se désolait, fondait en larmes, et voulait me suivre en France. J'étais plus raisonnable ; je trouvai des motifs pour la décider à rester en Italie. Je parvins à la calmer en lui faisant entrevoir l'espérance d'un prompt retour. Le jour du départ, nos adieux furent déchirans. Deux ou trois

fois elle fut sur le point de s'évanouir ; elle ne pouvait s'arracher de mes bras. Penché à la portière de ma voiture, je la vis long-tems porter ses regards désolés sur cette voiture qui fuyait. Combien j'étais attendri ! Combien j'étais fier d'avoir inspiré tant d'amour ! N'y avait-il pas de la cruauté à moi de me séparer ainsi d'un être qui m'adorait !.... Au premier relais, j'oubliai mon chagrin pour ne songer qu'à l'état prospère de mes finances.

J'avais dépensé beaucoup d'argent ; mais j'en avais encore plus gagné. Je voyageais en calèche de poste : j'avais un valet qui courait devant moi, comme au temps où l'on me prit pour un député en mission. J'emportais des albâtres, des camées, des gravures, deux ou trois petits tableaux originaux, des échantillons de toutes les productions de l'Italie. J'avais brillé à Milan ; je revenais briller à Paris : quel plaisir !

## CHAPITRE IV.

### RETOUR EN FRANCE.

Pour un homme qui a de la vanité, quel bonheur de revenir riche dans un pays où il a vécu pauvre! voilà ce qui m'arrivait. Je n'avais jamais joui à Paris d'une véritable opulence; je trouvai que pour un homme riche, Paris vaut encore mieux que toutes les grandes villes d'Italie. Depuis 1789, notre capitale n'avait jamais été si brillante. Les victoires de nos armées, les préliminaires d'une paix glorieuse, avaient ramené l'abondance et le luxe, ce luxe si cher aux Parisiens, qui leur est comme nécessaire, et dont ils sa-

vent si bien user. Une foule de jeunes militaires avaient obtenu des congés, et venaient les passer dans les plaisirs. Déjà nos musées s'enrichissaient de précieuses conquêtes; tous les spectacles donnaient des pièces en l'honneur de nos faits d'armes. On vit enfin arriver le grand général. Ce fut une suite de fêtes et de triomphes. Le gouvernement, jusque-là tourmenté entre les partis contraires, sembla respirer un instant à l'ombre de la gloire du vainqueur de l'Italie. Un profond égoïsme avait succédé à l'amour de la liberté, qui avait enflammé tous les cœurs dès l'aurore de la révolution : cet égoïsme sembla tout à coup interrompu par nos victoires et par l'espoir de la paix. Ce n'était pas le patriotisme qui était ressuscité; mais les conquêtes de nos armées inspiraient à tous les Français une vanité qu'ils appelaient de la fierté nationale. Tout ce qui venait des armées était recherché, accueilli, fêté avec transport, et moi intéressé dans les four-

nitures, je prenais ma part des triomphes militaires : j'étais aussi fier que si j'avais combattu au lieu de fournir.

Les opérations que j'étais chargé de suivre à Paris, et l'argent que j'apportais avec moi, me donnaient beaucoup de relations nouvelles, des relations qui m'avaient été inconnues jusque-là. Je fis plusieurs visites d'étiquette et d'affaires. Mais qu'il me tardait d'aller éblouir de ma fortune mon ami Lefèvre et sa femme! Malgré tous nos anciens sujets de dissentiment, malgré la différence de nos goûts et de nos caractères, ils eurent un grand plaisir à me voir : il y avait déjà si long-temps que nous nous connaissions! des amis d'enfance ou de première jeunesse peuvent-ils jamais se retrouver avec indifférence! Ils me firent de sincères complimens sur la brillante situation de mes affaires, que j'eus grand soin de leur annoncer, et que constataient d'ailleurs ma parure fort recherchée, un riche camée au jabot, une mosaïque au

petit doigt, la boîte d'or que je tirais fréquemment de ma poche, le cabriolet élégant qui m'avait conduit à leur porte, et le jockei presque en livrée qui gardait mon cheval. Mais j'eus beau faire étalage de mes bijoux, j'eus beau y joindre avec ostentation le récit de mes hauts faits dans les fournitures de l'armée d'Italie, l'exposé de la grande fortune que j'avais acquise, et des jouissances de tout genre dont j'étais entouré, la perspective encore plus brillante que j'avais devant moi, et les grandes affaires que je méditais d'entreprendre, je ne pus me procurer la satisfaction de faire naître en eux un seul petit mouvement d'envie.

Ces bonnes gens étaient si heureux, si contens ! Ils étaient restés dans le même état; c'est-à-dire, madame Lefèvre était encore couturière ; mais Lefèvre était monté en grade, il n'était plus compositeur, il était prote dans une de nos premières imprimeries. Ils venaient enfin de

voir leurs vœux comblés : madame Lefèvre était mère; elle avait une petite fille charmante qu'elle nourrissait. Les soins qu'elle donnait à son enfant ne l'avaient pas obligée d'interrompre les travaux de son état; des ouvrières, surveillées par elle, faisaient son ouvrage; son mari, avant de partir pour son imprimerie, l'aidait à faire le ménage: elle était même aidée déjà par son petit neveu, Henri Beaumont, le fils de Thérèse et du marquis, âgé de cinq ans, qui adorait sa petite cousine Rose. Lefèvre était dans un perpétuel enthousiasme, dans une extase, dans un délire de bonheur, en contemplant sa femme et sa fille : ce fut moi qui lui portai envie.

Une seule chose chagrinait madame Lefèvre; c'était l'éloignement de sa sœur. Thérèse continuait de jouer la comédie en province : madame Lefèvre lui écrivait souvent, Thérèse ne répondait pas exactement et le plus souvent elle ne répondait

que peu de lignes. Mais combien ce peu de lignes faisait plaisir à madame Lefèvre! Elle croyait remarquer que Thérèse, au milieu de son étourderie habituelle et des distractions que lui causait son état, conservait les tendres sentimens qu'elle avait toujours eus pour sa sœur. Une chose que j'admirai dans l'éducation que déjà madame Lefèvre commençait à donner à son neveu, c'était le soin attentif qu'elle avait d'inspirer à ce jeune enfant une vive affection pour sa mère. Elle lui en parlait sans cesse; elle lui parlait même quelquefois de son père. En se mettant à la portée de son âge, elle lui disait que son père était bien loin, bien loin... mais que peut-être Dieu permettrait qu'il eût un jour le bonheur de le voir.

Non content d'avoir été chez ces bonnes gens pour leur faire admirer mon opulence, je voulus les avoir chez moi; ils acceptèrent mon invitation pour le premier décadi: c'est ainsi qu'on nommait le jour de repos des ouvriers qui avait remplacé le

dimanche. Je me faisais une idée à la fois vaine et sentimentale de recevoir chez moi mes anciens amis. Je n'avais pas manqué de recommander à madame Lefèvre d'amener avec elle les deux enfans.

La veille de ce dîner où je me promettais tant de plaisir, j'avais l'honneur d'être invité chez un des membres du Directoire. C'était une politesse qu'il avait cru devoir me faire à la suite de plusieurs conférences que j'avais eues avec lui, pour les comptes de notre compagnie. « Moi! Laurent Giffard de Quissac »; car, en Italie, à l'exemple de Niquet de Saint-Estève, j'avais cru devoir de nouveau me faire nommer Giffard de Quissac, et même je me faisais appeler de préférence, le citoyen de Quissac. « Moi, dis-je, Laurent de Quissac, aller dîner chez un des chefs de l'état! Suis-je » assez heureux? Voilà pourtant où m'ont » mené ma bonne conduite, mon activité, » mon patriotisme, et les services que j'ai » rendus à la république! »

Comme je montais en voiture pour me rendre au Luxembourg, je reçus un petit billet de madame Lefèvre, qui me demandait si elle pourrait amener à notre réunion du décadi une personne de plus. C'était sa sœur, mademoiselle Coralie-Thérèse Beaumont, qui venait d'arriver à Paris pour y chercher un nouvel engagement de comédie. Je m'empressai de répondre que j'étais enchanté de la circonstance, que j'irais moi-même à l'instant inviter Thérèse, si je n'étais forcé d'aller dîner au Directoire. Je n'étais pas fâché d'apprendre par occasion à madame Lefèvre que j'étais reçu et bien reçu chez nos directeurs, mais surtout j'étais ravi que la petite Coralie fût arrivée tout exprès, pour être du dîner du lendemain. « Ma camarade du petit théâtre des boulevarts, » encore aujourd'hui comédienne de province! et moi déjà l'un des plus gros » munitionnaires de nos armées!.... C'est » elle qui va vraiment être éblouie de

» mon sort, et du moins j'aurai quelqu'un » qui me portera envie. »

J'arrivai au Directoire; j'étais un peu embarrassé de ma contenance; je ne m'étais jamais trouvé en si haute société. Cependant je ne fus pas autrement étonné du luxe que je vis chez ces nouveaux grands, quoique plusieurs frondeurs se permissent de critiquer avec ironie leurs grands dîners, leurs fêtes, leurs maîtresses, leurs trois chevaux de front, quand ils allaient à leurs maisons de campagne, et la garde déjà fort brillante dont ils faisaient précéder et suivre leurs équipages. N'avais-je pas un luxe à peu près égal chez moi? Les convives étaient nombreux; parmi eux je distinguai mon ami Durosay, que je n'avais pas vu depuis mon retour: il paraît qu'il avait son couvert mis au Directoire.

Dans mon étourdissement, dans mon oubli de moi-même, ne m'avisai-je pas de trouver étonnant que nos chefs de l'état reçussent à leur table un comédien! Un

fournisseur, à la bonne heure! Plein d'impertinence, je commençai par traiter du haut de ma grandeur, en protecteur, cet homme à qui j'avais tant d'obligations. Durosay me remit bien vite à ma place. Un des convives me faisait compliment sur mes talens administratifs. « Ce qui me » plaît le plus en M. Giffard de Quissac, » dit Durosay, c'est que la prospérité ne » lui fait pas méconnaître ses amis. C'est » ici, dans ce salon même, que j'ai obtenu » pour lui un petit emploi de garde-ma- » gasin d'où il s'est élancé à de plus hautes » destinées. Voyez avec quelle bonté il me » traite! » Cette réflexion de Durosay me fit rentrer en moi-même; je lui témoignai beaucoup d'amitié, et l'honnête comédien se montra sans rancune. Nous nous plaçâmes à table à côté l'un de l'autre.

Dans ces dîners d'étiquette, chez des grands, des ministres, des princes ou des directeurs, il ne peut y avoir de conversation générale, et l'on est trop heureux de

se trouver à côté d'un ami avec qui l'on puisse causer. Durosay était toujours le même, goguenard et railleur sous un air de bonhomie, toujours républicain, républicain comme moi, s'accommodant volontiers et sans effort aux changemens de systèmes et de gouvernemens. Il avait été bien avec les membres des anciens comités; il était bien avec les directeurs. Appelé pour des proverbes, des mystifications ou de petites fêtes, il avait deviné plus d'un secret de cabinet. Il m'initia dans les causes cachées de changemens que je n'avais appris que par les journaux; et mêlant le persiflage aux choses sérieuses, il me disait à l'occasion du directeur chez lequel nous dînions, successeur d'un autre qu'on avait destitué : « Quand il y a de ces petits » changemens, je ne manque jamais la » visite de condoléance à celui qui s'en va, » la visite de félicitation à celui qui arrive. » Là, je m'informe si le cuisinier est chan» gé, et comme d'ordinaire il reste ainsi

» qu'un meuble de l'hôtel, je me console.
» Si au milieu de ces bouleversemens on
» me demande mon opinion, je réponds
» comme le renard de la fable; je dis que
» je suis enrhumé. » S'apercevant qu'il
poussait un peu loin la franchise : « Que
» m'importent au fait, continua-t-il, ces
» mesquines révolutions de palais, pourvu
» que la république se maintienne glorieuse
» et triomphante ? » Il commença une
haute profession de foi républicaine; j'y
répondis par un grand enthousiasme pour
nos armées, et une profession de foi encore
plus républicaine que la sienne. Comme il
arrive dans beaucoup de conversations
confidentielles, il y avait dans la nôtre
des choses franches, d'autres exagérées,
d'autres tout-à-fait hypocrites.

Après dîner on alla dans un de ces jolis
jardins qu'on avait pris sur la promenade
publique du Luxembourg, pour l'agrément
de nos directeurs. Il survint une foule de
visites. Les convives semblaient jeter un

coup d'œil de dédain sur les visiteurs qui n'arrivaient qu'après dîner. Tandis que quelques-uns se promenaient divisés en petits groupes, la plupart formaient un principal groupe autour du directeur qui nous avait traités. On l'écoutait, on souriait à ses bons mots; on semblait heureux qu'il vous adressât une parole. Il y avait beaucoup de députés qui venaient s'informer comment il fallait voter sur une loi en discussion, des journalistes qui venaient prendre le mot d'ordre pour la direction de leurs feuilles, des colonels qui aspiraient à devenir généraux, des généraux qui demandaient à être mis en activité, des jolies femmes qui sollicitaient des radiations, des femmes de lettres qui se mêlaient de régir l'état, une vieille actrice de l'Opéra qui sollicitait une représentation à son bénéfice.

Durosay connaissait et estimait Lefèvre et sa femme. Il connaissait encore plus mademoiselle Coralie; j'avais pensé qu'il

serait un convive agréable pour mon dîner du lendemain, et je l'avais invité. J'avais cru ne pouvoir mieux réussir à plaire à mes amis dans cette journée du lendemain qu'en déployant une grande magnificence.

A l'heure du dîner, je vis arriver Lefèvre, sa femme, leur neveu Henri Beaumont, et la petite Rose Lefèvre que sa mère portait dans ses bras; et bientôt après Thérèse avec Durosay : elle l'avait rencontré chez un correspondant des théâtres de département, auquel elle avait été demander un nouvel engagement.

Mon luxe et mes soins à bien recevoir mes convives firent plaisir à Lefèvre et à sa femme, mais sans trop les émerveiller; il n'en fut pas de même de Thérèse. Je ne suis plus un pauvre comédien d'un petit théâtre; je suis un riche fournisseur, j'ai des valets, et je donne à dîner : jamais elle ne m'avait témoigné tant d'estime et de considération. Elle promenait avec complaisance ses regards sur mes glaces, mes

tapis, mes bronzes, et elle me félicitait sur le goût, l'élégance et la richesse de mon ameublement.

A table, j'étais entre les deux sœurs. Thérèse n'avait pas encore vingt-trois ans. Jamais elle ne m'avait paru plus jolie ; jamais je ne lui avais trouvé tant d'esprit. Il n'y eut presque à parler que pour elle. Fidèle à son caractère léger, étourdi, mademoiselle Thérèse semblait avoir oublié ses aventures. Vive, gaie, babillarde, elle contrastait avec sa sœur, qui, contente de se sentir heureuse, était timide, réservée, et parlait peu. Il y avait dans Thérèse un mélange de naturel et d'affectation; elle s'attendrissait, elle persiflait, elle riait, elle pleurait, elle grondait son fils, elle le caressait, elle admirait la grâce enfantine de sa petite nièce ; elle cherchait à faire parade de son esprit et de son âme. Madame Lefèvre souriait; Durosay riait aux éclats tout en mangeant de bon appétit, et en fournissant à Thérèse les occasions

de briller ; le bon Lefèvre, qui d'abord avait semblé peu goûter les saillies de mademoiselle Thérèse, à mesure que le dîner s'avançait, se montrait plus indulgent pour sa belle-sœur. Quant à moi, cette variété de ton et d'humeur me mettait en extase.

Tout à coup, vers la fin du dîner, mademoiselle Thérèse parut plongée dans une profonde rêverie. Elle ne tenait plus la parole ; elle répondait à peine quand on l'interrogeait. Je crus m'apercevoir que parfois ses regards se portaient sur moi avec une douce mélancolie. On passa au salon ; mademoiselle Thérèse s'assit nonchalamment sur une ottomane : je pris place à côté d'elle. Pendant ce temps, Lefèvre et Dufosay causaient de politique ou de littérature ; madame Lefèvre aidait son neveu à faire jouer sa petite fille. Je demandai avec intérêt à Thérèse si elle comptait rester long-temps à Paris. « Hélas! » me répondit-elle en soupirant, je ne sais :

» je puis choisir entre plusieurs engage-
» mens qui me paraissent fort avantageux;
» mais, faut-il vous l'avouer? mon état que
» j'ai tant aimé commence à me deve-
» nir désagréable. Ah! mon cher de Quis-
» sac..... » Ce n'était pas la première fois que je croyais m'apercevoir qu'elle me donnait ce nom de Quissac de préférence à celui de Giffard, et je lui en savais gré. « Mon cher de Quissac, me dit-elle, que
» n'ai-je écouté les conseils de ma sœur!
» que n'ai-je suivi son exemple! » Il me sembla que ces mots étaient accompagnés d'un nouveau soupir et de nouveaux regards pleins de bienveillance pour moi. Soudain changeant de ton et avec un air de dépit: « C'est vous, méchant homme, qui
» m'avez perdue en me faisant jouer la
» comédie dans notre petite société bour-
» geoise. » Ici, elle se mit à rire, elle se leva, elle alla s'asseoir près de sa sœur et parut s'occuper beaucoup des enfans. Lefèvre et Durosay se rapprochèrent; la con-

versation devint générale, et pendant toute la soirée mademoiselle Thérèse fut d'une gaieté folle.

Deux fois j'avais été tenté d'aimer Thérèse et j'en avais été distrait par d'autres soins; cette fois je n'avais à Paris aucun attachement de cœur; il me sembla dans ma vanité que déjà je ne lui étais pas indifférent, et me voilà de nouveau éperdument amoureux.

## CHAPITRE V.

### NÉGOCIATIONS D'AMOUR.

Le lendemain, je rêvais dans ma tête aux moyens de déclarer mon amour à ma chère Thérèse, lorsque je vis entrer chez moi l'ami Durosay. La veille il avait reconduit Thérèse jusqu'à sa porte. « Je viens » vous faire mon compliment, » me dit-il en riant; « oh! vous êtes réellement né » pour les conquêtes; rien ne vous résiste » à vous autres militaires: vous ne pouvez » vous figurer à quel point la petite Coralie vous estime depuis qu'elle vous » sait riche. » — « En vérité! » — « Hier, » tandis que je la reconduisais, elle n'a » cessé de me parler de vous, de vos no-

» bles et belles qualités ; elle ne tarissait
» point sur vos louanges. » — « Parbleu ! »
répondis-je en riant à mon tour, « elle n'a
» pas affaire à un ingrat. » Je saisis cette occasion de faire confidence à Durosay de mes sentimens. « Eh bien ! » me dit-il,
« les choses peuvent s'arranger facilement ;
» car s'il faut être franc avec vous, je suis
» à peu près chargé par la petite de vous
» dire qu'il ne tient qu'à vous de l'épouser. »
— « L'épouser ! » repris-je épouvanté ;
« un moment, mon ami ! ce n'est pas
» comme cela que je l'entends ; je l'aime
» de toute mon âme, mais je ne songe pas
» à l'épouser. » J'exposai à Durosay toutes mes objections contre ce mariage ; j'étais encore trop jeune pour m'enchaîner ; dans l'état d'opulence où je me trouvais, il pouvait m'arriver un bien meilleur parti que cette jeune fille, qui n'avait rien ; et puis ses précédentes aventures !... et cet enfant, ce petit Henri qui était fort gentil et fort aimable, sans doute ; mais..... « En

» conscience, mon cher Durosay, me con-
» seilleriez-vous de m'en charger? » —
« Moi, mon cher, je ne vous conseille
» rien; mais du moment que vous ne vou-
» lez pas entendre parler de mariage, vous
» trouverez bon que je ne me mêle point
» de cette affaire; car, en vérité, ce serait
» pousser un peu trop loin la complaisance.
» Si quelquefois vous vous ravisiez, je suis
» à vous; comptez sur moi pour porter à
» la petite des propositions honorables....
» vous m'entendez: des propositions ho-
» norables. » J'approuvai beaucoup les
scrupules de Durosay.

« Ah! elle veut qu'on l'épouse! » me di-
sais-je lorsqu'il m'eut quitté: « Vraiment,
» elle n'est pas si mal avisée, la petite
» coquette! oh! ma foi, à ce prix je n'y
» pense plus.... Mais elle est si jolie! elle
» me trouve aimable, elle l'a dit à Duro-
» say; pourquoi désespérer? Je vais lui
» faire entendre raison; je vais lui peindre
» avec tant de feu toute la force, toute la

» tendresse de mon amour, qu'elle sera
» forcée d'y répondre par un égal amour;
» mais surtout pas de mariage. »

J'allai chez mademoiselle Beaumont. La chambre garnie qu'elle occupait était loin d'être magnifique, et un air de désordre annonçait trop bien la détresse d'une comédienne de campagne; mais elle embellissait tout ce qui était autour d'elle. Je crus qu'aux termes où nous en étions, et d'après les confidences que m'avait faites Durosay, je pouvais brusquement hasarder ma déclaration. Je ne saurais dire qu'elle fut mal reçue; au contraire, on y parut sensible, on en parut flattée. Mais j'avais affaire à une jeune personne qui s'était considérablement formée depuis que je ne l'avais vue. Elle semblait attendre que je parlasse de mariage : voyant que je n'y arrivais pas, elle devint froide et sérieuse. Bientôt on se piqua, on eut du dépit, on alla même jusqu'à mettre en avant des principes de vertu. Cela me donna du dé-

pit à mon tour; je la quittai ; mais le dépit ne fait qu'augmenter l'amour ; je revins.

Je fus très-assidu près de mademoiselle Beaumont. Je lui racontais mon amoureux martyre ; elle semblait en prendre compassion ; je lui fis avec délicatesse des cadeaux considérables; et elle les recevait avec reconnaissance. Je lui proposai des parties de spectacles, de campagne, qu'elle accepta, et où elle se montra tantôt si aimable, tantôt si frivole, tantôt si maligne, toujours si capricieuse, que mon amour pour elle devenait une folie, un délire ; mais je n'avançais pas : elle m'arrêtait dès que je me permettais quelques mots trop significatifs; si je persistais, elle prenait des airs imposants qui me rendaient timide et interdit. Le grand art de Thérèse était d'exciter mes désirs, de paraître prête à me céder, et de m'échapper au moment où je croyais la tenir, ce qui me rendait encore plus épris. Autrefois, j'avais montré quelque esprit, quelque finesse ; je crois,

en vérité, que j'étais devenu sot depuis que j'étais riche. Est-ce que la fortune amène à sa suite la niaiserie ? C'est possible. Quand on est pauvre, il faut déployer son industrie pour tirer parti des autres ; êtes-vous riche, ce sont les autres qui déploient leur industrie pour tirer parti de vous.

Quand la petite me vit tout à la fois bien enflammé et désespérant de la faire arriver à mes fins, elle changea brusquement de ton pour me faire arriver aux siennes ; elle se fâcha, et me dit que je pouvais me dispenser de revenir la voir. « Ce » n'est pas une grande douceur dont je » vous prive, ajouta-t-elle ; vous m'avez » trop prouvé que vous n'aviez pas pour moi » ni l'estime que j'avais droit d'attendre, » ni les tendres sentimens que vous feignez » d'éprouver ; puis, dans quarante-huit heu» res je ne serai plus à Paris. Je suis déci» dée à retourner jouer la comédie en pro» vince : demain, je signe mon engagement

» pour Bordeaux. » Ce mot fut un coup de foudre. Malgré sa défense, le lendemain je me présentai chez elle; elle y était, j'en étais sûr, elle ne pouvait encore être sortie; on refusa de me recevoir. J'y retournai plusieurs fois dans la journée : il me fut impossible d'arriver jusqu'à elle. J'étais dans un véritable désespoir; mon cœur était brisé; ma tête était perdue.

J'oubliai que j'étais riche et qu'elle n'avait rien; que j'aurais voulu ne pas me marier sitôt; que j'aurais pu trouver un bien meilleur parti; j'oubliai ses premières aventures, je fermai les yeux sur cet enfant qui était une preuve vivante de la fragilité de la mère; j'allai trouver Durosay. Je lui dis que le moment était arrivé où il pouvait sans scrupule et honorablement, se mêler de mes amours pour Thérèse; que j'étais décidé à l'épouser; que je le priais de vouloir bien sur-le-champ porter les premières paroles. « Oui, sur-le-champ, » lui dis-je. » Je tremblais qu'elle n'eût déjà

signé ce fatal engagement dont elle m'avait menacé. Durosay sourit de cet air de bonhomie railleuse qui lui était naturel; puis tout à coup prenant un air grave : « Puisqu'il s'agit d'épouser, » me dit-il, « je suis à vous. » Et fort obligeamment il s'empressa de se rendre chez mademoiselle Beaumont. « Eh bien! » me disais-je, en attendant avec impatience le résultat de la visite, « je me figurerai que j'ai épousé » une veuve. »

Durosay revint avec les meilleures nouvelles. Il avait été plus heureux que moi; la porte n'avait pas été fermée pour lui. Il avait vu Thérèse; elle agréait ma recherche, et fort heureusement l'engagement de Bordeaux n'était pas signé.

A dater de ce moment, la petite intrigante changea encore de manége : elle pressa les choses avec une rapidité étourdissante; elle y mit une si grande habileté que c'était moi qui avais l'air de la presser et qu'elle semblait céder à mes instances.

Cependant elle continuait à m'enivrer d'amour; elle-même paraissait tellement éprise que dans mon ivresse je n'eus le temps ni de réfléchir, ni de me repentir.

« Oh! que la nouvelle de ce mariage, » me disais-je, va combler d'aise Lefèvre » et sa femme! » Lefèvre, reçut ma confidence sans enthousiasme, je dirai presque avec mécontentement. Il y avait de la gêne et de l'embarras dans les complimens qu'il m'adressa. Quand Thérèse dit à sa sœur qu'elle allait se marier, et que c'était moi qu'elle épousait, madame Lefèvre, loin d'être enchantée, fut d'abord presque effrayée. Il est vrai que bientôt, craignant d'affliger sa sœur et ne voulant pas dire de mal de moi, elle félicita Thérèse; mais il était aisé de voir que notre mariage lui inspirait de vives inquiétudes.

Thérèse et moi nous étions tout étonnés de la froideur avec laquelle Lefèvre et sa femme avaient reçu la nouvelle de notre prochain bonheur; nous les traitions de

cœurs secs, d'esprits pusillanimes. Lefèvre nous paraissait un peu pédant; Thérèse trouvait sa sœur non pas envieuse certainement, mais déjà prude à l'excès.

On fixa le jour du contrat, celui du mariage. Je sus bon gré à Thérèse d'un procédé délicat qu'elle eut peut-être autant pour elle que pour moi. Elle sentait que la présence de son fils devait m'être importune; que j'avais besoin de m'y accoutumer peu à peu; surtout que ce jeune enfant serait déplacé parmi nous, le jour de la cérémonie. Il était temps de songer à son instruction : il allait avoir six ans. On choisit pour lui une bonne maison d'éducation, car la mère se reposa du choix sur Lefèvre; et Henri Beaumont entra en pension quelques jours avant le mariage de sa mère, sans se douter qu'elle allait lui donner un beau-père.

Thérèse était fort embarrassée pour sa parure de noce; madame Lefèvre insista vivement, mais avec beaucoup de ména-

gement pour qu'elle renonçât au bouquet de fleurs d'orange; elle lui disait que Dieu avait sans doute agréé son repentir, mais qu'il ne lui pardonnerait pas de chercher à tromper les hommes. Cette omission dans la parure de la mariée fut d'autant plus désagréable que les mariages à cette époque se faisaient le décadi avec une espèce de solennité, et qu'il y eut beaucoup de monde à la cérémonie.

## CHAPITRE VI.

### SUITES DU MARIAGE DE GIFFARD.

Me voilà donc marié..... marié presque involontairement, pour ainsi dire sans m'en douter. Je restai long-temps dans l'étourdissement, dans l'ivresse. Ma femme redoublait d'amour et de prévenances : elle m'adorait.

Nous avions pressé madame Lefèvre et son mari de venir demeurer avec nous. Je voulais que Lefèvre quittât son état de prote d'imprimerie ; je me faisais fort par mes protections de lui obtenir quelque bonne place. Ma femme invitait sa sœur à ne plus s'occuper que de ses soins pour sa fille : l'un et l'autre, fort sensibles à nos

offres amicales, nous déclarèrent qu'ils ne voulaient pas renoncer à leurs métiers.

Ce fut peu de jours après mon mariage que la fameuse expédition d'Égypte sortit du port de Toulon. J'eus quelques regrets de n'en pas faire partie; il devait se trouver là, quand on serait débarqué, de grandes affaires qui auraient grossi ma fortune; mais j'étais tout à mon amour pour ma femme; comment aurais-je pu l'abandonner? Elle m'aimait trop pour me laisser partir, ou pour ne pas mourir de chagrin si j'étais parti.

J'avais rapporté d'Italie beaucoup d'argent; j'avais fait à Paris de nombreux recouvremens; mais ma dépense qui, dès les premiers jours de mon arrivée dans la capitale, avait été très-forte, était devenue encore plus forte depuis l'instant où j'avais commencé à faire la cour à Thérèse. Je m'étais flatté qu'elle diminuerait après mon mariage ..... elle augmenta.

On voyait alors aux premières loges de nos

spectacles, dans nos jardins publics, dans les fêtes champêtres d'Idalie et de Tivoli, des femmes couvertes de pierreries, la tête ornée d'un diadème ou d'un turban, et vêtues à l'antique, suivant la mode du jour. Beaucoup avaient des figures, des tournures, des habitudes qui faisaient un contraste aussi étrange que ridicule avec la richesse de leurs parures; quelques-unes avaient un embonpoint bien conditionné, que faisait encore ressortir leurs tuniques à la grecque ou à la romaine. Ces bras nus, ces épaules découvertes, ces mains garnies de bagues à tous les doigts n'étaient pas toujours de la plus éclatante blancheur; c'était bien pis quand elles s'avisaient de parler; elles avaient la voix dure, rauque ou enrouée. Il leur échappait des mots familiers jusqu'à la trivialité, qu'elles accompagnaient de gros éclats de rire. Que d'épigrammes! que de railleries on faisait sur elles! Ce qu'il y avait de plus bouffon, c'est que plusieurs de ces

belles dames se donnaient de grands airs, et affichaient des prétentions au beau langage : il était aisé de voir que leur éducation avait été fort négligée. C'étaient pour la plupart, les femmes de mes confrères les fournisseurs. Quelques-unes avant leur fortune, avaient, disait-on, exercé d'assez humbles professions. Ma femme, qui, grâce au ciel, ne leur ressemblait pas, voulait bien voir les maris, mais ne voulait pas voir les femmes. « Encore, disait-elle, si elles n'a-» vaient que mauvais ton ! mais quelles » mœurs! On ne peut pas recevoir ces » femmes-là. » J'approuvais beaucoup la délicatesse de Thérèse. Tout en s'égayant sur le compte de quelques femmes de mes confrères, elle en prenait occasion de se récrier contre le faste et la conduite de plusieurs de nos actrices.

Fort difficile sur le choix de ses sociétés, ma femme n'en était pas moins ardente à vouloir imiter, égaler et même surpasser dans leurs parures, ces femmes qui lui

inspiraient tant de répugnance. Voyait-elle un schall, une toque, un bijou d'un nouveau genre : il fallait à l'instant qu'elle eût quelque chose de plus beau, de plus rare et de plus cher. Elle n'avait pas besoin d'employer près de moi ce ton impérieux de quelques femmes envers leurs maris, ni ces adroites et tendres supplications de quelques autres; il lui suffisait d'un mot pour que son désir fût satisfait; mais ces désirs devinrent bientôt si nombreux, que j'en fus effrayé. Ma femme aimait la toilette et les plaisirs, avec une passion presque égale à celle qu'elle avait pour moi. Que faire? L'avertir que ma dépense était exorbitante, c'eût été l'affliger; et j'étais si jaloux de la voir contente! c'eût été peut être l'irriter; et je craignais tant sa colère! faut-il le dire? c'eût été blesser ma vanité; je m'étais fait si riche à ses yeux! Qui sait si cet aveu n'aurait pas affaibli son amour? Au lieu de diminuer ma dépense, je cherchai à grossir ma recette.

Je fis des entreprises, des affaires avec les particuliers, avec le gouvernement. Ce gouvernement faible et incertain du directoire fut merveilleusement favorable aux intrigans de la moyenne classe. Sous d'autres régimes, on a vu des gens de la haute classe intriguer et décorer leurs intrigues du nom d'ambition. Quelle est l'espèce d'intrigans la moins fatale au bonheur public? C'est une question.

Toutes mes affaires ne furent pas également heureuses; plus d'une fois je fus trompé dans mes calculs. Étais-je donc destiné à devenir dupe depuis que j'avais fait fortune? Jadis j'avais été courtier, brocanteur; maintenant j'avais des courtiers, des agens qui travaillaient pour moi. Ils venaient me flatter, me séduire, me proposer des opérations qu'ils disaient excellentes, qu'ils me présentaient sous les couleurs les plus avantageuses. J'étais ébloui, j'acceptais, et bien souvent il n'y eut d'avantage que pour eux-mêmes. Mais un

homme qui a beaucoup de fonds à faire valoir se tire toujours d'embarras; tout se compensait; si je perdais avec les particuliers, je me sauvais sur mes gains avec le gouvernement. Je m'inquiétais peu de mes pertes, et je me réjouissais de mes bénéfices.

Un de mes agens fit faillite et disparut en m'enlevant une somme considérable; il me laissait pour seul dédommagement un joli domaine national dans le département de ***, à vingt lieues de Paris. «Eh bien! » me dis-je, je perds de l'argent, mais me » voilà propriétaire.»

J'allai voir cette propriété qui me coûtait un peu cher, qui était d'un mince rapport, mais qui me parut fort agréable. Je ne pus y rester que deux jours; mais ma femme y retourna plusieurs fois. Elle était heureuse d'aller jouer dans sa terre le rôle d'une dame de château. Elle aimait à réunir chez elle tous les gens comme il faut de la ville voisine et des environs; elle

donna des fêtes charmantes. Il y eut des illuminations, des feux d'artifice et la comédie : comment ne serait-on pas accouru de tous les cantons du département ? On s'y amusait beaucoup, et nos voisins séchaient d'envie ; ce qui flattait singulièrement madame de Quissac.

Malgré tous mes efforts pour gagner ce que ma femme dépensait, j'allais me trouver à bout, lorsque la guerre éclata de nouveau entre la France et l'Autriche.

La reprise des hostilités fut signalée par un des plus odieux attentats que l'histoire puisse consigner, l'assassinat des ministres français après la rupture des conférences du congrès de Radstadt. L'indignation fut universelle. J'eus occasion de voir Lefèvre. Cet homme si doux, si modéré, était dans une violente exaltation : « Ah ! me dit-il, c'est avec raison sans » doute que les étrangers nous reprochent » les crimes commis pour la révolution ; » mais leurs crimes contre la révolution

» sont-ils moins grands et moins exé-
» crables? »

J'étais furieux, révolté comme Lefèvre, comme tous les bons Français. Cependant, au moment où les armées rentraient en campagne, il ne me fut pas difficile de devenir de nouveau un des premiers fournisseurs, et je me félicitai de la guerre.

## CHAPITRE VII.

### NOUVEAU VOYAGE EN ITALIE.

J'ÉTAIS encore dans toute l'ardeur de ma passion pour ma femme; je lui proposai de partir avec moi pour l'Italie. Avec quel transport elle accepta! quelle belle occasion pour elle de briller, de se faire distinguer des autres femmes de fournisseurs qui avaient déjà fait le voyage, par ses grâces, son esprit et son excellent ton!

Nous arrivâmes à Milan. Nous habitions encore l'hôtel où nous étions descendus, lorsqu'une femme très-élégante s'y présente, et dans un jargon moitié français, moitié italien, demande d'un ton impé-

rieux à parler au citoyen de Quissac. J'étais absent; mais on lui dit que, si elle veut, on la fera parler à madame. « A madame? dit-elle fort surprise; il y a une » dame de Quissac? ah! *per Dio!* voilà » donc pourquoi le perfide ne m'a point » écrit! » Son sein palpitait; elle semblait prête à se trouver mal. « Cela ne » se peut pas, ajoute-t-elle avec violen» ce; je veux voir la personne qui ose » prendre ce titre. » On la conduit à ma femme; et là, commence une scène de dépit, de vanité, d'orgueil blessé, d'amour offensé, entre deux femmes également vives, impétueuses, également passionnées. L'inconnue était la signora Florestine qui venait d'apprendre mon retour. Ces dames en étaient aux complimens ironiques, aux petits termes de dédain, et elles allaient passer aux invectives au moment où j'arrivai. Il est très-flatteur d'inspirer de grandes passions aux dames, mais celui qui les inspire est fort embarrassé lorsqu'il se

trouve entre deux rivales. Le rôle d'un galant homme n'est point douteux dans ces sortes d'occasions; il se range du parti de la femme légitime.... quand il y en a une. Après avoir vainement essayé de calmer la colère de la belle Italienne, je pris un ton grave, et la priai, en indiquant Thérèse, de vouloir bien respecter madame qui était ma femme! « Votre femme! elle » est votre femme! vous êtes marié? en si » peu de temps, vous avez pu oublier Flo» restine qui avait la folie, la faiblesse de » vous conserver son amour! Ingrat!...... » parjure!... monstre!.... Il suffit », ajouta-t-elle en se calmant tout à coup, et prenant un ton solennel presque aussi grave que le mien, « je prie madame de » recevoir mes excuses; quant à vous, je » vous regarde comme le dernier des hom» mes. » Elle sortit.

Je me trouvais fort heureux d'en être quitte à si bon marché; mais la vue et les discours de Florestine avaient fait naî-

tre en ma femme un violent accès de jalousie; elle avait bien reconnu que cette Italienne avait eu, et se croyait encore des droits sur moi. Il fallait donc que j'en eusse été bien épris. Vainement lui exposais-je que me trouvant en pays étranger, et souvent désœuvré malgré mes grandes affaires, il était naturel que j'eusse cédé aux vœux d'une femme qui s'était passionnée pour moi. Elle trouvait de la vanité dans mes excuses, de la perfidie dans ma conduite; elle me traitait de fat et de traître, et elle s'obstinait à se montrer jalouse et irritée d'une passion que j'avais inspirée avant de la retrouver à Paris.

Plusieurs régimens de l'armée du Rhin étaient venus renforcer l'armée d'Italie. Quelques officiers d'un de ces corps logeaient dans le même hôtel que nous. Après le départ de Florestine, je cherchais tendrement et avec douceur à faire entendre raison à ma femme, lorsqu'un officier un peu ivre entre en fredonnant dans no-

tre chambre. Je lui demande ce qu'il veut; il me regarde, et reconnaissant son erreur, il me prie de l'excuser. Il s'était trompé d'appartement, il avait cru rentrer chez lui; déjà il se retirait, lorsque, jetant les yeux sur ma femme, il s'arrête, court à elle: « Eh! c'est toi, ma petite Coralie? » Comment! toi à Milan? quel bonheur! » Ma femme avait joué la comédie à Strasbourg, et cet officier appartenait à un régiment de carabiniers qui s'y était trouvé alors en garnison. « Insolent », lui dis-je en fureur, « si vous ne respectez madame, » respectez au moins son mari. » — « Son » mari! c'est un mari! Vous avez raison... » on doit respecter les maris: c'est mon » système, et je vous respecte infiniment. » Pardon, madame; pardon, monsieur... » J'ignorais.... Je peux vous assurer, mon- » sieur, que vous avez une femme char- » mante. »

Après le départ de l'officier, je fis un gros soupir, mais je ne me permis aucune ob-

servation, et Thérèse ne me reprocha plus ma liaison avec Florestine.

Le lendemain, nous étions au spectacle. Un capitaine de cuirassiers se fait ouvrir notre loge, et avec beaucoup de politesses, me demande la permission de saluer mademoiselle Coralie qu'il a connue, dit-il, à Metz dans le temps qu'elle y jouait la comédie: « Allons! encore ce nom de Co» ralie! » me dis-je. Le capitaine ajouta fort respectueusement, qu'il regardait comme un devoir de venir présenter ses hommages à une artiste dont il avait tant de fois applaudi les grâces et le talent. Celui-ci était aussi réservé que celui de la veille avait été insolent; il m'était impossible de me fâcher. Il fallait au contraire répondre à ses civilités; mais j'étais au supplice, d'autant plus au supplice que ma femme, après un premier moment d'embarras, avait pris son parti: d'un air leste, aisé, elle avait annoncé au capitaine de cuirassiers quelle était mariée; elle m'a-

vait présenté à lui comme son mari; puis elle s'informait de quelques autres officiers, de beaucoup d'autres officiers du régiment: elle paraissait prendre intérêt à tous ceux qu'elle nommait, depuis le colonel et le major jusqu'aux sous-lieutenans. Pendant ce beau colloque, je cherchais avec inquiétude s'il n'y avait pas dans la salle quelques officiers d'un autre corps de l'armée du Rhin, et si je n'aurais pas encore à subir quelque nouvelle reconnaissance. Ma femme d'un air gracieux pria le capitaine de venir nous voir, et lui donna notre adresse.

Je rentrai à l'hôtel avec beaucoup d'humeur. Je me taisais; ma femme me fit agréablement la guerre sur mon air sombre et soucieux. Pour toute réponse je lui demandai fort sèchement si elle était encore d'humeur à se montrer jalouse de Florestine. Ce seul mot suffit pour l'irriter. Elle me dit qu'il était bien maladroit à moi de lui rappeler le nom de cette femme qu'elle avait fort bien remarquée au spectacle en-

tourée de militaires, et ne cessant de parler, de chuchoter, de rire en jetant les yeux sur notre loge. « Je n'en puis douter,
» ajouta-t-elle; c'est de moi qu'elle se mo-
» quait, de ma sotte crédulité, de mon
» amour pour un ingrat qu'elle compte
» bientôt ramener sous ses lois. » Oh! ma foi! à cette effronterie de me parler encore de Florestine, j'entrai moi-même dans une grande colère. Je lui fis un compliment ironique sur les belles et nombreuses connaissances qu'elle avait faites dans ses tournées théâtrales; je finis par lui dire que sans doute elle en voulait à cette pauvre Florestine, parce que celle-ci lui enlevait les hommages de tous ces militaires nouvellement arrivés du nord au midi, et dont elle avait remarqué avec dépit que Florestine était entourée dans sa loge. Il s'ensuivit une longue et violente querelle. Tout à coup, au milieu de mes reproches les plus vifs, les plus sérieux, ma femme m'interrompit par un grand éclat de rire.

« Ne sommes-nous pas bien dupes, me dit-
» elle, de nous tourmenter de tout ce qui
» a pu nous arriver avant notre mariage? »
Son éclat de rire m'avait d'abord décontenancé; mais à cette question que je trouvai assez raisonnable, moi-même je ne pus m'empêcher de rire, et la paix fut bientôt faite. Ah! si les puissances de la terre pouvaient se réconcilier aussi promptement que beaucoup de maris et de femmes de ma connaissance!

Nous sentîmes que le passé n'était plus en notre puissance, que nous étions mariés, qu'il fallait nous garder tels que nous nous étions pris. Il fut convenu que sans nous inquiéter davantage, et au risque de tout ce qui pourrait se découvrir sur le compte de l'un ou de l'autre, nous nous accordions une amnistie pleine, entière, sous la condition de ne point recommencer, sinon.... guerre ouverte. Les bases de la paix définitivement arrêtées, nous continuâmes de nous adorer.

Depuis cette amnistie, nous vécûmes assez tranquilles. Je voyais bien que ma chère moitié était entraînée par un penchant irrésistible vers la coquetterie; mais il me suffisait de l'avertir pour qu'elle revînt à moi. J'étais toujours grand amateur des dames : mais aurais-je eu le temps d'être inconstant? J'étais si occupé du soin de gagner de l'argent pour procurer à ma femme le bonheur de le dépenser! Comment aurait-elle pu cesser de m'aimer? Je comblais tous ses désirs, toutes ses fantaisies.... et Dieu sait combien elle en avait!

Il s'en fallait que nos armées fussent triomphantes comme aux premières campagnes. Le grand général n'y était plus, disait-on; il semblait qu'il eût emporté avec lui le secret de la victoire. La France comptait encore cependant bien d'autres guerriers aussi habiles que vaillans; mais le directoire avait toutes les petitesses des cours: c'était l'intrigue qui décidait le choix des généraux. Au lieu de choisir l'homme ca-

pable; on prenait le parent, l'ami, le protégé d'un des directeurs. Nos armées furent battues, repoussées. Des malins disent que plus une armée est dans la détresse, plus les fournisseurs s'enrichissent. Ce qui est certain, c'est que le fournisseur gagne, soit que l'armée triomphe, soit qu'elle batte en retraite. Les affaires de la France périclitaient; je faisais fort bien les miennes.

Les Français furent obligés d'évacuer toute l'Italie; nous nous réfugiâmes à Turin. J'envoyai ma femme à Lyon avec tous mes bagages, que je pouvais appeler mon butin. Bientôt elle se rendit à Paris; je restai à l'armée.

Nos défaites continuèrent : ma femme m'écrivit qu'il fallait que j'arrivasse en hâte, pour mettre à exécution de grands et magnifiques projets qu'elle avait conçus. Il ne me fut pas difficile, comme à mon premier voyage, d'obtenir de la compagnie une mission pour Paris.

## CHAPITRE VIII.

### AMBITION DE Mme. GIFFARD DE QUISSAC.

« Mais quels sont donc ces grands et » magnifiques projets que ma femme a » conçus? » me disais-je, en roulant vers la France. « Mon imagination fermentait ; je faisais les plus beaux châteaux en Espagne. Quand nous sommes heureux, quand nous avons réussi dans quelque entreprise, le présent, l'avenir, s'offrent à nos yeux sous les couleurs les plus riantes. C'est alors que, loin de vouloir attacher sagement un clou à la roue de fortune pour la fixer au point où elle est, nous croyons devoir la laisser tourner encore pour monter plus haut : j'en étais

là. Je pensais qu'il n'était point de degrés où je ne dusse arriver : « Ma femme ne » peut avoir eu que des idées nobles, » élevées, dans mon intérêt, dans ma » gloire; elle a tant d'esprit! il y a tant de » sympathie dans nos caractères! Je crois » en vérité qu'elle est encore plus possé- » dée que moi de la soif de parvenir. »

Il était près de cinq heures lorsque je descendis dans la cour de ma maison. Ma femme donnait ce jour-là un grand dîner. Je fus un peu contrarié de ne pouvoir sur-le-champ m'entretenir avec elle. Après l'avoir embrassée, il fallut promptement quitter mon habit de voyage, pour en prendre un plus convenable à un maître de maison qui reçoit; et ma femme avait tant d'ordres à donner! A peine put-elle me dire deux mots, et m'assurer qu'elle m'adorait toujours.

Lorsque j'entrai au salon, tous les convives étaient déjà réunis. Je jetai sur eux tous un coup d'œil rapide; je n'en connaissais

pas un. Il me parut assez piquant de ne pas trouver une seule figure de connaissance parmi une vingtaine de personnes qui venaient dîner chez moi : il est vrai que c'était chez ma femme qu'ils venaient. Déjà je les saluais, et ils me saluaient moi-même comme un des convives, lorsque ma femme, avec beaucoup de grâce et d'aisance, s'empressa de me présenter à la compagnie. « C'est » mon mari, disait-elle; c'est M. de Quis» sac : c'est l'objet de toutes mes sollici» tudes, l'homme qui fait mon bonheur, » et au bonheur duquel je me flattte d'ê» tre nécessaire. » Pouvait-on rien dire de plus aimable, de plus touchant? J'étais aux anges. J'ignorais encore les projets de Thérèse; mais il était impossible qu'une femme aussi tendre, faisant profession d'une si vive affection pour son mari, eût conçu quelque dessein qui ne fût pas honorable. « Il arrive à l'instant, ajouta» t-elle; oui, d'Italie, où ses grandes opé» rations financières l'ont retenu trop long-

» temps pour mon cœur : il m'est bien doux
» qu'il vienne précisément le jour où j'ai
» chez moi une aussi agréable réunion. J'es-
» père que cette journée suffira pour établir
» entre chacun de vous et mon cher de Quis-
» sac un échange d'estime et d'amitié.» A ces douces paroles, je me sentais tout fier d'avoir une femme qui m'eût procuré d'aussi belles connaissances ; car je ne doutais pas que tous ces personnages ne fussent très-puissans, très-considérés, très-recommandables. Il n'y avait qu'une autre dame dans la société. Cette dame fort jolie, fort élégante, m'accueillit par un sourire plein de bonté. Ma femme trouva bientôt le moment de me dire tout bas que c'était la maîtresse d'un de nos cinq directeurs. Alors je redoublai pour la dame d'égards et de respects. Il y avait un jeune homme déjà un peu gros, d'une taille médiocre, dont les manières étaient doucereuses, officieuses, empressées. Il me comblait de politesses, il avait pour ainsi dire aidé ma femme à me présen-

ter à tous les autres. Je l'avais entendu vanter à chacun la solidité de mes principes, la fermeté de mon caractère et mes grands talens en administration. Je savais beaucoup de gré à ce jeune ami dont j'ignorais le nom, de l'éloge qu'il faisait de mes belles qualités.

On se mit à table. J'observais avec soin tous les gens dont j'étais entouré. Je vis bientôt que presque tous occupaient des places importantes ; l'un était le secrétaire particulier d'un ministre, l'autre était premier commis dans une grande administration ; celui-ci était magistrat, celui-là était de l'institut. Il n'y eut que le doucereux jeune homme qui avait fait mon éloge à tout le monde, dont je ne pus savoir l'état. Pendant tout le dîner, il continua de me prôner de manière à continuer le plaisir qu'il m'avait causé ; mais je remarquai aussi qu'il jetait à la dérobée sur ma femme des regards fort expressifs, et il me sembla que ma femme, tout en dis-

tribuant aux autres convives des politesses où il entrait de la coquetterie qui déjà ne me plaisait guère, avait pour ce jeune homme des attentions particulières qui me plaisaient encore bien moins. Mon dépit était d'autant plus vif qu'il me fallait le contenir, me montrer aimable pour tous nos honorables convives, et aux petits soins pour la belle dame, maîtresse d'un de nos cinq directeurs, auprès de laquelle j'étais placé. Je remarquai que, parmi les convives, il y en avait plusieurs du département où j'avais acquis une propriété; je remarquai que l'officieux jeune homme ne cessait de vanter à ces citoyens tout le bien que ma femme et moi nous faisions dans le pays. J'étais un peu surpris d'apprendre que j'avais fait beaucoup de bien dans le pays. Le jeune homme ajouta que nous nous proposions d'en faire encore bien davantage. Il fit sentir combien il était important pour ce département qu'il fût appuyé près du gouvernement par des

hommes d'un caractère ferme et surtout jouissant d'un grand crédit. A ces mots, la belle dame ma voisine prit la parole, et dit que sans doute le gouvernement n'aurait rien à refuser à des citoyens qui, comme moi, avaient rendu d'éminens services dans l'intérieur et aux armées, et qu'elle se chargeait de faire réussir toutes les demandes présentées par moi. Je me confondis en remerciemens. Tout cela n'était-il pas enchanteur? J'oubliai le petit chagrin que m'avaient causé les signes d'intelligence entre ma femme et le jeune homme dont enfin j'avais appris le nom : il se nommait Darmance.

A peine eut-on quitté la table que je vis arriver à la file une foule nombreuse de personnes que ma femme avait invitées à passer la soirée. Oh! que cette chère femme m'avait fait de nouveaux amis! J'admirais de plus en plus la grâce, l'amabilité de Thérèse : « Mais où donc, me » disais-je, cette petite couturière, qui a

» été ensuite comédienne de province, » a-t-elle appris l'art de faire les honneurs » d'une grande maison? » Il est vrai que je la secondais assez bien, moi qui jusqu'alors avais mené une vie d'aventurier; je m'y entendais presque aussi bien qu'elle. Eh ; mon Dieu ! tout est facile à qui a de l'argent, excepté d'avoir du mérite, et encore un mérite réel ; car pour du mérite supposé, nos bons amis nous en donnent tant que nous en voulons : c'est ce qui m'arrivait.

Vers la fin de la soirée, je sentis de nouveau quelque chagrin ; je n'avais pu causer avec ma femme, tant elle était occupée des autres. Mon dépit de ne point connaître ses projets, la fatigue d'entendre mon éloge sans cesse répété aux arrivans par M. Darmance, l'espèce d'intimité que je croyais voir entre lui et ma femme, avaient excité mon impatience ; et j'étais de très-mauvaise humeur, lorsque la société, s'é-

coulant peu à peu, me laissa enfin seul avec Thérèse.

Cette humeur était si forte, que je ne pus m'empêcher de l'exprimer à madame de Quissac. « Eh quoi! me dit-elle, vous » me grondez au lieu de me remercier d'a- » voir réuni dans votre salon des hommes » en place, des hommes en crédit, l'élite » de la haute société d'aujourd'hui! » — « Mais ce jeune homme si patelin, que » vous nommez, je crois, Darmance, qui » s'enthousiasme pour mon mérite qu'il ne » connaît pas, qui vous aide à faire mon » éloge, et qui m'impatientait par l'audace » et la continuité des regards qu'il lançait » sur vous? quel est son état? quelle place » occupe-t-il? me direz-vous aussi qu'il a » du crédit, de l'importance? » — « Oui, » sans doute, je le dirai, homme injuste, » ingrat; montrez-vous jaloux de ce bon » Darmance, quand c'est l'homme qui » peut nous être le plus utile! Non, il n'a » pas de place, mais son état est d'en faire

» avoir aux autres. Il tient un bureau
» d'agence; il a son entrée dans tous les
» ministères, dans toutes les administra-
» tions; il est accueilli de tous les secré-
» taires, de tous les premiers commis. Sa-
» chez que c'est à lui que je dois déjà
» d'avoir obtenu pour mon fils, pour
» Henri, une demi-bourse au Prytanée
» français, en récompense de vos bons et
» loyaux services. » — « Fort bien! c'est
» votre fils qu'on récompense pour mes
» bons et loyaux services! » — « Sachez que
» c'est Darmance qui a imaginé le dîner
» d'aujourd'hui, qui a réuni chez moi tous
» ces hommes puissans et tous ces hon-
» nêtes citoyens du département où nous
» avons une terre; en un mot, que c'est
» lui qui m'a aidée, guidée dans toutes les
» innocentes intrigues que j'ai entreprises
» pour vous. » Ici, j'appris enfin le grand
projet de ma femme. C'était bien l'idée la
plus extravagante, la plus ridicule..... Eh
bien! j'eus la vanité, j'eus la sottise d'en

être émerveillé. « Sachez, continua ma
» femme, qu'il ne s'agit de rien moins que
» de vous faire nommer, à la prochaine
» assemblée électorale de ce département,
» membre du conseil des cinq cents. » —
« Membre du conseil des cinq cents ! »
m'écriai-je; et je restai muet de surprise
et de joie. « Oui, reprit ma femme;
» Darmance et moi nous avons si bien
» disposé les choses, que nous sommes sûrs
» de la nomination. » J'embrassai ma
femme avec transport; j'oubliai sa coquetterie et tout ce qui m'avait un peu choqué dans sa conduite. Je ne voyais que le rang auguste où j'allais être appelé. Que je savais gré à ma femme d'avoir eu une si noble pensée! Qu'il me semblait glorieux d'être un des élus de la nation ! Je me promis de seconder vivement les démarches de ma femme et du doucereux Darmance.

Je fis plusieurs voyages à ma terre; je visitai les divers cantons, le chef-lieu; partout je me montrais affable et populaire;

je donnais de grands dîners; ma femme distribuait des complimens aux dames, des cajoleries aux citoyens, et des aumônes abondantes aux pauvres. Darmance intriguait en sous-ordre avec une activité admirable. Il faisait entendre que, si j'étais nommé, j'obtiendrais pour le pays toutes les faveurs de l'autorité, un pont sur je ne sais quelle rivière, un chemin d'une commune à une autre, et pour le chef-lieu un hospice et un théâtre. Je n'avais qu'un concurrent redoutable; quel était-il? mon ancienne pratique, le citoyen de Volnis, l'écrivain philosophe, qui, toutes les fois qu'il y avait des élections, oubliait sa mauvaise humeur contre le gouvernement, et se faisait candidat. C'est dans ce pays qu'il avait eu autrefois un petit canonicat; il y avait conservé des relations. Il disait qu'il n'avait aucune prétention, et il faisait sourdement autant de démarches que moi. C'était malgré lui qu'on l'avait rangé parmi les candidats, et il s'informait avec une

grande curiosité du point où en étaient les intrigues.

L'écrivain philosophe était porté par les ennemis secrets de la république qui formaient l'opposition de ce temps-là ; j'avais pour moi tous les bons patriotes et tous les amis du directoire. Sa fortune était médiocre ; j'étais riche : il était garçon ; j'avais une jolie femme : je fus nommé.

Il y avait eu déjà des choix bien bizarres dans nos assemblés : l'étaient-ils plus que celui qu'on venait de faire ? Nous avions eu pour nous l'activité de nos cabales et l'insouciance de beaucoup de citoyens qui laissaient la place libre à l'intrigue et à l'incapacité.

## CHAPITRE IX.

GRANDE PERPLEXITÉ. — IL VA D'UN PARTI A UN AUTRE.

« JE suis donc député! »... Il serait difficile de peindre la joie, l'orgueil dont j'étais enivré. En me réveillant, après un doux sommeil où j'avais fait les rêves les plus glorieux, les plus ambitieux, il me sembla que j'avais de l'éloquence, de l'instruction, de l'esprit, et même un peu de génie. Je me rappelais avec complaisance les beaux discours que j'avais prononcés autrefois à la tribune de mon district. Ce n'était rien en comparaison de ceux dont j'allais faire retentir la tribune nationale. Que je me sentais grandi! Il n'y a rien de si humble,

de si souple et de si modeste, tout en se vantant avec adresse, qu'un candidat qui sollicite; il n'y a pas d'homme qui fasse autant le capable que tel candidat qui vient de réussir. A peine si je regardais aujourd'hui les personnes qui la veille m'avaient donné leurs voix. Il me semblait que je devais tout à mon mérite, et rien à la cabale.

On juge du bonheur de madame de Quissac ! Nous reprîmes la route de Paris. L'ami Darmance voyageait avec nous. Pendant les premières postes, je lui sus bien bon gré de mille petites ruses ingénieuses par lesquelles il trouvait le moyen de faire entendre aux maîtres de poste et aux postillons qu'ils avaient l'honneur de conduire un député. Mais pendant le reste du voyage, je trouvai que ma femme mettait une grande vivacité dans ses remercîmens à ce jeune homme. Tant que nous avions été dans le feu des intrigues électorales, je n'avais pas eu la moindre inquiétude.

Une fois nommé, je devins jaloux.... jaloux de cet homme à qui je devais mon succès. Je lui avais fait un riche cadeau ; n'étais-je pas quitte envers lui ? C'est ce que je me permis d'exprimer à madame de Quissac. Elle eut beau se récrier, s'emporter, me dire que je me conduisais en ingrat ; j'exigeai que sans bruit, sans scandale, elle trouvât un moyen poli d'éconduire le citoyen Darmance.

A peine arrivé, j'allai faire des visites aux membres du Directoire, au président du conseil, et ma femme courut porter la grande nouvelle de ma nomination à sa sœur et à son beau-frère. Oh! pour cette fois elle ne put douter qu'il n'y eût chez ces bonnes gens du dépit et de l'envie. « Giffard !... Giffard député ! » s'écria Lefèvre avec un sourire amer. — « En êtes- » vous fâché ? dit ma femme. » — « Très-fâ- » ché pour lui, et pour la république ; voilà » un nouveau ridicule qu'il se donne, et il » occupe une place où un autre pourrait

» être utile. » — « Allons, mon ami », dit madame Lefèvre qui voyait sa sœur prête à s'emporter, « je conviens que Giffard n'a » pas encore déployé les talens qu'on doit » désirer dans un député; mais je suis bien » sûre qu'il ne fera pas de mal. » — « Non, » répondit Lefèvre, « mais il le laissera faire : » et quel bien fera-t-il? » — « Il en fera » beaucoup, répliqua Thérèse d'un ton » piqué; c'est moi qui vous en réponds. »

La mauvaise humeur que causa ce petit dialogue fraternel à ma femme, ne fut pas de longue durée. Thérèse avait été docile à mes ordres. Je ne vis plus le citoyen Darmance. Parfois il me vint un fâcheux soupçon, c'est que ma femme le voyait en secret : mais j'éloignai bien vite ces tristes pensées; je ne voulais pas m'y livrer; je ne voulais m'occuper que de ma gloire ; j'étais député! Ce n'était pas seulement ma vanité qui était flattée : « Dès qu'un homme est nommé député, » me disais-je, sa fortune est faite. Toute

» sa vie il est sûr d'être quelque chose. Il
» ne peut quitter la toge de législateur,
» sans être appelé à une autre place, une
» plus belle place... et quel patronage on
» exerce! Que de services on peut rendre!
» Comme un mot, une lettre, une apostille
» de vous ont de l'influence sur les entre-
» prises, les fournitures, les grâces, les
» faveurs de toute espèce! et Dieu merci,
» tous les protégés ne sont point des in-
» grats! Mais à quels travaux vais-je me
» livrer spécialement dans le conseil? Je
» suis propre à tout, je suis en état de
» raisonner sur tout; cependant il faut
» choisir un genre particulier d'affaires;
» m'occuperai-je de la guerre, de la ma-
» rine.... des colonies?.. Non, des finances:
» c'est ma partie, c'est là que je peux
» briller. » Plein de suffisance, plein d'importance, j'avais un ton grave, sentencieux; je ne manquais jamais de mêler dans mes discours quelques grands mots que souvent je comprenais à peine, si bien...

que je prêtais à rire à tous ceux qui avaient le sens commun, et que j'éblouissais quelques sots. Mais surtout je vantais mes principes et mon caractère. « On verra bien, » disais-je, que je ne suis pas de ces hommes qui se permettent de capituler avec » leur conscience. » Je me sentais la force et le courage de résister aux abus du pouvoir, de maintenir le gouvernement dans la ligne de ses droits et de ses devoirs, d'empêcher à la fois le retour de l'anarchie et le retour de l'ancien régime.

Ma femme n'avait pas moins de suffisance et d'importance que moi. Elle ne s'exagérait pas mon mérite; mais elle avait une grande idée du sien, et comme elle exerçait beaucoup d'empire sur mes volontés, elle se flattait d'obtenir par moi une influence dans l'état. Déjà elle citait avec complaisance les femmes de lettres, ou autres, qui s'étaient mêlées des affaires publiques, et tout modestement elle se proposait de les imiter et de les surpasser.

Cette petite femme si gaie, si vive, si étourdie prenait, pour parler des intérêts de la république, une gravité encore plus plaisante que la mienne. Dès qu'elle apercevait dans un cercle un homme jouissant de quelque crédit, elle allait à lui, entrait en matière, et pour peu qu'il eût la patience de l'écouter, elle lui débitait tout son petit répertoire politique, elle l'interrogeait, elle m'appelait pour venir recevoir les nouvelles qu'on lui donnait et qu'elle m'engageait à méditer. Son auditeur, un peu étonné d'entendre des paroles prétentieuses sortir de la bouche d'une jolie femme, s'avisait-il de sourire: elle prenait un petit air pincé, fâché; elle se plaignait de l'orgueil des hommes, du dédain qu'ils avaient pour les femmes dont quelquefois il serait bien à désirer qu'ils suivissent les conseils. C'était surtout avec sa sœur qu'elle aimait à faire la femme d'état. Leur petite querelle au sujet de ma nomination n'avait pas eu de suites; elle

allait la voir fréquemment. Madame Lefèvre, tout en poursuivant avec diligence son travail d'aiguille, écoutait sa sœur, quelquefois avait l'air de l'approuver, quelquefois la félicitait en souriant de ce que la nomination de son mari aux fonctions de député avait suffi pour lui donner tant de connaissances en politique.

Il y avait un homme dont l'aspect me déconcertait : c'était mon ancienne pratique Durosay. Quand je faisais parade devant lui de mes sentimens, de mes grandes vues patriotiques, il ne m'interrompait pas ; mais je le surprenais les yeux fixés sur moi et me considérant en silence avec son air de bonhomie railleuse. Il me semblait lire dans ses regards toute l'histoire de ma vie ; aussi je mettais autant de soin à l'éviter que souvent j'en avais mis à le chercher.

La France était dans une situation alarmante. Nos armées continuaient d'éprouver des revers, il y avait un sourd mécon-

tentement dans tous les esprits ; le directoire et les conseils législatifs tantôt se faisaient des chicanes de procureur, tantôt se proscrivaient en factieux.

Mes premières visites avaient été des visites de simple politesse. Mais, quelques jours avant mon entrée au conseil, un de mes collègues vint me voir, et sans préambule me confia qu'il avait à me parler au nom de deux membres du directoire qui avaient pour eux la majorité du conseil. Il me démontra que j'étais un homme perdu si je ne me joignais pas à eux. Je me persuadai qu'eux seuls formaient le vrai parti national, et je promis de toujours voter dans leur sens. Pendant ce temps, un autre agent parlait à ma femme au nom des trois autres directeurs et de la minorité des conseils ; et Thérèse lui avait promis le vote de son mari. Ainsi donc me voilà engagé de deux côtés ! J'avais beaucoup de déférence pour l'opinion de Thérèse ; mais me convient-il de me laisser mener par ma

femme? Cependant voilà des considérations très-graves qu'elle met en avant. J'eus de grandes disputes avec M^me^ de Quissac; tous les partis firent de nouvelles démarches auprès denous; j'étais fort embarrassé. Je me montai la tête, je me décidai à ne suivre que l'impulsion de ma conscience, à me prononcer en vrai patriote, en franc républicain, en digne représentant de la nation, sans être arrêté ni par les suggestions des personnages puissans qui voulaient me gagner, ni par les insinuations de ma femme qui voulait me mener. Ce fut dans ces généreuses dispositions que je pris place au conseil des cinq cents.

« Qui sait, me disais-je, si je ne vais pas » sauver l'état! au moins je vais briller. » A peine fus-je installé, que je reconnus toute la sottise de mes prétentions. La vue de ces cinq cents législateurs en costume, de cette vaste salle, de ces tribunes publiques, de cette tribune des orateurs, amortit mon amour-propre et m'inspira un

prompt retour sur moi-même. Je me sentis mesquin, petit, déplacé. On m'avait dit que beaucoup de mes collègues s'occupaient bien plus de leurs intérêts que de ceux de la nation; au premier aspect je les crus tous des Aristides. Je m'étais proposé de parler dès le premier jour; j'aurais tenu à cette résolution qu'il m'eût été impossible de trouver deux paroles.

Bientôt j'éprouvai d'autres angoisses. Chaque parti continua de chercher à m'attirer. Ils ne manquèrent pas de colorer leurs manœuvres de l'amour du bien public; ils professaient tous pour leur compte une entière abnégation de tout intérêt personnel; mais ils ne manquaient pas de chercher à exciter mon propre interêt: on me prodiguait les promesses et les menaces. A quoi me résoudre?..... Quelle épreuve pour un homme comme moi, qui n'avais jamais eu de principes fixes, jamais d'opinions invariables! J'étais entré au conseil avec la volonté de me montrer ferme,

énergique; je compris bientôt qu'il fallait être prudent et circonspect. Mais j'avais une femme, une femme qui, encore coquette, commençait à être ambitieuse! Je m'étais décidé à rester neutre; ma femme voulut que je me prononçasse. Mais pour qui? Déjà elle avait abandonné le parti qu'elle avait d'abord embrassé. Elle était si inconstante, si capricieuse! elle me reprochait aujourd'hui d'avoir suivi l'avis qu'elle m'avait donné la veille. Et cependant, les incertitudes de ma femme et les miennes n'étaient guères plus fortes que les incertitudes du gouvernement et des conseils. On faisait et on défaisait; on avançait, on reculait. Je cherchais quelle opinion je devais avoir, comment je devais voter tantôt selon mon intérêt, tantot selon l'intérêt de l'autorité, bien rarement selon l'intérêt de la patrie.

Une seule fois je m'avisai de monter à la tribune. J'étais plein d'ardeur contre une proposition qui venait d'être faite; je

commençai d'une voix forte: « Citoyens.... » Tout à coup je m'intimidai; je continuai d'une voix moins assurée : « Citoyens mes » collègues... » Je balbutiai, je brédouillai, je m'embarrassai; je crus me relever par une sortie véhémente contre le royalisme qui suivant moi conspirait sourdement; et je fus hué par tous nos modérés. Pour me remettre dans leur esprit, je parlai avec énergie contre les jacobins qui voulaient ramener l'odieux régime de la terreur, et je fus hué par tout ce qui nous restait de montagnards. Je perdis la tête, et me hâtai de terminer en disant : « J'appuie la mo- » tion du préopinant. »

A dater de ce moment, je restai tranquille et silencieux. Je me contentais de solliciter et d'apostiller pour les gens qui se présentaient à moi, ou qui m'étaient présentés par ma femme. Je ne contrariai personne; j'étais de l'avis de chacun en tête à tête; en séance, toujours de l'avis de la majorité. Mais il m'arriva des erreurs :

comment la connaître cette majorité? Quelquefois je la croyais où elle n'était pas; je me levais avec la minorité, ou je restais assis quand la majorité se levait; ce qui ne manquait pas d'exciter les murmures de quelques-uns de mes collègues, et le rire malicieux des autres. J'avais compté sur mon titre de député pour augmenter ma considération; et mon silence, mes complaisances, mes apostilles ne me valaient que du ridicule; et je n'en tremblais pas moins d'être compris dans un nouveau trente-un mai, dans un nouveau dix-huit fructidor!

Non, il n'y a rien qui rende un homme plus sot, plus imbécile, que d'accepter des fonctions au-dessus de ses facultés! Quelques bienheureux imperturbables sont faibles et se croient forts, sont petits et se croient grands. Mais, moi! il me restait encore trop de bonne foi, trop de bon sens.... je n'avais pas encore une assez

grande dose de vanité pour ne pas sentir mon insuffisance.

Au milieu de tous ces partis qui s'observaient, se ménageaient, se combattaient, transigeaient, signaient la paix, rompaient le traité, recommençaient la guerre, quelques patriotes sincères parlaient et votaient en conscience

La victoire revint de nouveau se fixer sous nos drapeaux : nous obtînmes des succès mémorables en Suisse, en Hollande.... Mais voici une nouvelle bien autrement importante; Bonaparte est débarqué à Fréjus : l'espoir renaît dans toutes les âmes.

Je partageai la joie universelle. Tous les partis, les républicains, les patriotes modérés, les jacobins, même les royalistes, se flattaient que le vainqueur de l'Italie allait les faire triompher. Il me semblait que le grand général revenait tout exprès pour me tirer de la position difficile où je m'étais placé.

Je vis plusieurs de mes collègues s'agi-

ter, s'intriguer, se parler avec mystère; je les interrogeais; je cherchais à m'initier dans leurs projets; on ne se méfiait pas de moi, mais on me regardait comme nul, on ne me confiait rien: à peine me répondait-on; à peine m'avait-on écouté.

Je ne fus d'aucune conférence, d'aucun conciliabule; mais je fus du grand dîner qu'on donna au général dans l'église de Saint-Sulpice; les pique-niques, les repas, les fêtes, j'en étais toujours.

Le dix-neuf brumaire, je balançai beaucoup pour savoir si je me rendrais à Saint-Cloud. Je craignais d'être obligé de prononcer quelque vote contre ma conscience, ou de me compromettre en votant selon ma conscience. Deux de mes collègues vinrent me prendre : il fallut bien partir avec eux.

Le matin, après mon serment de fidélité à la constitution de l'an III, je m'élevai courageusement avec les autres contre le général, et je fus un de ceux

qui, lorsque les grenadiers entrèrent dans la salle, sautèrent par la fenêtre. Le soir, je fus un de ceux qui se rassemblèrent de nouveau, et je votai précisément le contraire de ce que j'avais voté le matin. Je me souviens qu'après notre expulsion du matin, je rencontrai dans le parc un de mes collègues en costume, qui me dit d'un grand sang froid : « La farce est jouée ! où se déshabille-t-on ? » Je revins à Paris, tout bouleversé de ce qui s'était passé, fort inquiet de ce qui allait suivre.

Je n'avais certes pas à me féliciter de m'être lancé dans les fonctions publiques. Eh bien ! jamais je n'avais été si jaloux de m'y maintenir. Une nouvelle constitution est proposée à l'acceptation du peuple, et mise en activité avant d'être acceptée. Il va y avoir des tribuns, des législateurs, des sénateurs, un conseil d'état. « C'est à » merveille ! me dis-je, il est impossible que » je ne sois pas quelque chose. » Ma femme ne cesse de me répéter qu'il ne faut pas

m'endormir, et je ne m'endors pas; je sollicite, je fais des visites, des démarches; on nomme les sénateurs... je n'en fais pas partie; on nomme les conseillers d'état, les tribuns, les législateurs.... je ne suis rien. Quelle humiliation! quel dépit! Cette nouvelle constitution me semblait très-mal faite.

Je me trouvai près du pont Neuf sur le passage du premier consul, lorsqu'il partit du Luxembourg pour aller prendre possession des Tuileries, dans une belle voiture à six chevaux. Plusieurs de mes collègues étaient dans les voitures de la suite; ils étaient tribuns, sénateurs, législateurs ou conseillers d'état. Ils m'aperçurent : ils me saluèrent d'un air d'amitié où il y avait de l'ironie et de la compassion; ils semblaient jouir de se montrer en voiture devant un ci-devant collègue à pied.

Jamais je ne m'étais senti si républicain qu'à l'aspect de ce luxe vraiment royal. Le cœur gros de déplaisir : « Quoi qu'il arrive, » me disais-je, je demeurerai ferme dans mes

» principes : nous sommes encore, grâce » au ciel, un assez grand nombre d'hom- » mes courageux... indépendans.... » Il me semblait que tous les citoyens ressentaient la même indignation que moi.

Je vis au coin de la rue Dauphine, qu'on appelait alors la rue de Thionville, une grande foule amassée : « Eh quoi ! me dis-je, » est-ce encore un consul qui passe ? » J'approchai ; je reconnus Jérôme Grindat qui, toujours avec son violon, toujours avec sa poche en velours d'Utrecht, charmait le peuple en chantant des couplets en l'honneur du premier consul... Dieu sait comme on l'applaudissait !

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

1er. PARTIE. — IVe. LIVRE.

## CHAPITRE PREMIER.

### HUMEUR DE GIFFARD CONTRE LE PREMIER CONSUL.

Ma femme se désolait; quelquefois elle se plaignait de l'injustice de mes concitoyens qui ne savaient pas apprécier mon mérite; quelquefois elle m'accusait d'être un homme sans énergie, sans caractère, un pauvre homme. J'allai voir un de ces anciens collègues qui m'avaient si gracieusement salué le jour de l'installation du premier consul aux Tuileries. Celui-là m'avait témoigné moins d'indifférence

que les autres; j'avais pris quelque confiance en lui, quoiqu'il eût l'habitude de me dire assez nettement sa façon de penser. Complimenteur avec ceux qui avaient de l'influence, il était brusque et franc avec moi qui n'en avais pas: il était déjà nommé sénateur.

« Mais comment se fait-il, lui dis-je, » que je sois oublié, quand on s'est si » bien souvenu de presque tous les au- » tres? Suis-je un conspirateur?» — « Qui! » vous, bon et honnête de Quissac, un » conspirateur! » — « Suis-je un jaco- » bin? » — « Fi donc! » — « Un contre- » révolutionnaire? » — « Encore moins. » » — « Il faut donc que l'on m'ait desservi » près du premier consul; car à coup sûr » il me hait. » — « Non; mais il ne pense » pas à vous. » — « Il a tort: je suis de » ces gens à qui, avec un peu d'adresse, » on fait faire tout ce qu'on veut. » — « Croyez-vous qu'il en manque? » — « En » peut-il trop avoir? » — « Enfin, mon

» cher, » répondit mon collègue qui se piquait de franchise..... « Voulez-vous me » promettre de ne pas vous fâcher? » — » Je vous le promets. » — « Eh bien! » ajouta-t-il, en se penchant à mon oreille, « vous avez été perruquier. » A ces mots je frémis; je m'etais flatté qu'on ne soupçonnait que vaguement mon premier état. « Eh bien! Oui, » repris-je, après quelques momens, « j'ai été perruquier; » mais ne sommes-nous pas tous égaux? » » — « Oui; mais on commence à penser » que pour répandre et consolider les idées » libérales, il ne nous faut plus que des » hommes bien nés, bien élevés. » — « Mais parmi tous ces hommes que l'on » vient de combler, n'y en-a-t-il pas plus » d'un, parti de plus bas que moi? » — « C'est possible; mais, d'abord, les uns » sont plus heureux que les autres; puis, » vous ne pouvez vous dissimuler que » beaucoup ont montré des talens, rendu » des services, bravé des dangers. » —

» « Eh bien ! moi.... » — « Oh ! vous ! bon et » honnête homme, que pourriez-vous » citer en votre faveur, sinon d'avoir ga- » gné de l'argent dans les fournitures ? » — » A merveille ! voilà la récompense..... Si » c'est ainsi que le premier consul croit de- » voir gouverner la France ?..... Moi qui en » brumaire, me suis si bien conduit... Mor- » bleu ! s'il y avait encore quelques bons ré- » publicains comme moi !... » — « Allons, al- » lons, grand républicain ! ne vous fâchez » pas ; ne menacez pas ; cela ne pourrait vous » amener que des désagrémens. Croyez- » moi, jouissez tranquillement de votre » fortune ; sachez-vous mesurer. » — » Non, morbleu ! repris-je, j'entends qu'on » m'emploie, qu'on m'emploie honorable- » ment ; je veux avoir une place, une » belle place, une place majeure, et je » l'aurai. » Je quittai fort en couroux mon ancien collègue.

« Me faire un crime d'avoir été perru- » quier ! Eh mais ! dans quelle république

» vivons-nous? c'en est fait; voilà la con-
» tre-révolution : le premier consul tend
» évidemment au despotisme; il veut ré-
» tablir l'aristocratie. » Encore tout irrité, je racontai à ma femme la conversation que je venais d'avoir avec mon ci-devant collègue. J'esperais trouver des consolations auprès d'elle; j'y trouvai de nouveaux sujets de chagrin. Le croirait-on? elle concevait très-bien qu'on me fît un titre d'exclusion de mon ancien état. Elle s'en voulait d'avoir épousé un homme de ma sorte... elle! d'abord couturière et ensuite comédienne! elle qui....! N'y avait-il pas de quoi mettre en fureur l'homme le plus modéré? aussi s'ensuivit-il la scène la plus violente. Cependant, après nous être bien querellés, après d'amers et mutuels reproches sur nos torts, notre ancienne conduite, nos premières professions...... Oh! c'était déjà un joli ménage que le nôtre!.... Après avoir parlé tous les deux de séparation, même de divorce, avoir

fait de la philosophie et de la misanthropie, il fallut bien nous apaiser. Nous résolûmes de tenter de nouveaux efforts. « Quand vous ne seriez que préfet? » disait ma femme. — « Oui, sans doute, il » faudrait bien s'en contenter. »

Ma femme intrigua; j'intriguai. Ce maudit état de perruquier qu'on s'était si mal avisé de rappeler, me repoussait de tous les côtés. Quelques hommes puissans qui se souvenaient d'avoir vu jouer la comédie à ma femme, lui faisaient entendre qu'ils seraient favorables à son mari, si elle voulait se souvenir d'avoir été comédienne. Elle venait fastueusement me vanter la hauteur de vertu avec laquelle elle avait accueilli ces indignes propositions. Quelques-uns se souvinrent que moi aussi j'avais été comédien ; puis l'un m'accusait d'avoir été trop patriote; l'autre me reprochait de m'être prononcé en aristocrate. Oh! qu'une vie d'aventurier, quand elle vient à se dérouler, est fâcheuse pour

l'homme qui veut obtenir de la considération! Tantôt j'étais humble, souple, caressant dans mes sollicitations, et alors on me faisait de ces promesses vagues, évasives, évidemment trompeuses ; tantôt je voulais élever la voix et faire valoir ce que j'appelais mes droits; et alors on me répondait avec dureté, ou l'on me demandait avec malice, si c'était les Crispins ou les Jocrisses que je jouais, quand j'étais au théâtre. Je me désespérais. Que m'importait ma fortune? que m'importaient les flatteries des parasites qui mangeaient mon dîner? Et trop souvent à travers ces flatteries, ne les voyais-je pas rire et se moquer de moi! ils me louaient et m'honoraient en face, ils me raillaient et me dédaignaient en arrière: c'est un triste sort que celui d'un riche méprisé.

Cet ancien collègue qui prenait encore quelque intérêt à moi vint me conseiller de me mettre sur les rangs pour obtenir... non pas une préfecture, mais une place de

messager d'état. « Ah! fi donc! lui dis-je, » c'est une place d'huissier. » — « Ne faites » pas le dédaigneux; elle est fort courue » par d'anciens députés. » — « Qu'ils la pren» nent; je n'en veux pas. » Ce dernier trait, cette offre d'une place que je regardais comme indigne de moi, acheva de porter au comble mon exaspération. Ils m'avaient fait entendre qu'ils ne craignaient point que je fusse homme à conspirer; je crois en vérité que si, dans ce moment, quelqu'un était venu me proposer.... Allons, allons, même dans ma colère, j'y aurais regardé à deux fois.

Je voyais peu Lefèvre et sa femme. J'avais été si fier en leur annonçant que j'étais député! Je me trouvais si honteux de n'être plus rien! J'avais beau, devant mon beau-frère et ma belle-sœur, essayer de jouer l'homme important; il fallait bien que j'en vinsse à confesser que je ne réussissais dans aucune de mes démarches. Thérèse voulait faire la dame avec sa sœur;

mais madame Lefèvre était si bonne ! il n'y avait pas de plaisir avec elle : il était impossible de la rendre envieuse. Ma femme, au contraire, séchait de dépit dans toutes les sociétés qu'elle continuait de fréquenter : c'est cruel d'éprouver l'envie sans pouvoir l'inspirer !

Cependant j'entendais de tout côté les louanges du premier consul. Il fallait bien que je les chantasse avec les autres ; j'enrageais d'être obligé d'admirer ce maudit homme que toute la France proclamait son sauveur, et qui ne m'appelait pas aux hautes fonctions de l'administration ; mais je mettais des restrictions à mon enthousiasme. « Les grands génies, disais-je » gravement, sont quelquefois bien dange- » reux pour les républiques. » Je m'étais lié avec un mécontent, un républicain prononcé, le citoyen Le Bel qui avait rempli une mission diplomatique sous le comité de salut public, et n'y avait pas fait fortune. Nous déclamions, nous soupirions

ensemble. Ma femme nous secondait dans nos doléances, et elle portait encore plus loin que nous la haine contre le gouvernement. . . . . . . . . . .

L'époque approchait où l'on allait fermer les registres ouverts dans les municipalités et dans les ministères pour l'acceptation de la nouvelle constitution. « Avez-vous signé? » me dit un jour mon ami le républicain. — « Pas en-» core. » — « Signerez-vous? » — « Ma » foi,.... je ne sais.... Je suis bien tenté.... » Qu'en pensez-vous ?... » — « Je pense » moi qu'il faut du caractère. » — « Oui, » ayons du caractère. » — « Je ne signerai » pas. » — « Ni moi non plus. » Nous nous échauffâmes, nous nous excitâmes tous les deux à nous prouver que nous ne devions pas sanctionner par notre vote cette constitution anti-républicaine. Je ne sais pas même si nous ne fîmes point un serment de ne pas signer.

Ma femme avait été présente à l'entretien;

en venant de reconduire mon ami : « Eh
» bien ! dis-je à Thérèse, j'espère que tu es
» contente de nous ! » — « Est-ce que vous
» comptez faire la sottise de ne pas si-
» gner ?.... » — « Mais, ma femme.... »
— « Laissez, continua-t-elle, laissez ce
» petit sot de Lebel qui n'a rien, se perdre
» à sa fantaisie. Que dis-je ? il ne se perdra
» pas; on ne fera pas attention à lui. Mais
» vous qui êtes riche, qui avez exercé
» des fonctions plus importantes que les
» siennes, et sur qui l'on doit avoir les
» yeux, pourquoi par exaltation de beaux
» principes vous exposer ?... J'entends que
» dès demain vous alliez signer. » Elle
ajouta beaucoup de choses; mon propre
bon sens m'en disait encore bien davantage.
J'allai signer. Quelques jours après, j'appris
que mon ami le républicain avait signé
comme moi.

Il y eut des élections ; mais elles se firent
par le sénat conservateur. « Toutes ces
» formes compliquées de la nouvelle con-

» stitution, disais-je, ne sont bonnes qu'à » favoriser les intrigans. » Je cherchai à rentrer dans les fournitures des armées d'Allemagne, d'Italie. Tout fut donné à de nouveaux protégés.

Je venais d'assister à une des brillantes revues que le premier consul faisait toutes les décades dans le Carrousel; je rencontrai Durosay : je ne l'avais pas revu depuis les grands événemens de brumaire. A mon aspect, ne voilà-t-il pas qu'il me lance un de ces regards ironiques dont il s'était habitué à me poursuivre quand j'étais député! Oh! pour le coup je me fâchai : « Morbleu, lui dis-je, c'était déjà » fort mal de votre part lorsque j'étais en » place, mais à présent.... » — « Pardon, » dit-il, mon cher ami, je voudrais bien » ne pas vous affliger; mais comment ne » pas rire toutes les fois que je pense que » vous avez été législateur? c'est plus fort » que moi. » — « Oui, riez, moquez- » vous; savez-vous une des grandes ob-

» jections que l'on me fait pour se dispen-
» ser de me placer? On me reproche d'a-
» voir été comédien. » — « Je le crois
» parbleu bien ; cela ne m'étonne pas. Moi
» qui vous parle, n'ai-je pas aussi mes
» petites tribulations? Sous les gouverne-
» mens qui ont précédé, j'étais recherché
» de tous les hommes puissans ; je jouais
» mes rôles, mes proverbes ; rien de plus
» simple ; c'est mon métier, comme celui
» du général est de donner des batailles,
» comme celui du député est de faire des
» phrases ; mais tous me traitaient en égal ;
» j'étais admis à leurs tables, dans leurs
» sociétés, dans leur intimité. Maintenant
» on m'appelle encore ; on me fait des po-
» litesses, on ne me fait plus d'amitiés.
» On me récompense par des cadeaux ma-
» gnifiques ; par exemple, pour une fête
» où j'ai figuré chez un ministre, on m'a
» donné un beau Voltaire complet ; une
» danseuse de l'Opéra a eu l'Esprit des
» Lois et Condillac : c'est à merveille.

» mais cela ne vaut pas l'égalité, la fami-
» liarité de ce bon directoire. Je suis un
» salarié, je ne suis plus l'ami de la maison.
» Cela me fait quelquefois de la peine.
» Voilà les distinctions et les étiquettes
» qui recommencent; gare tous les autres
» préjugés. Heureusement je me console
» bien vite. Que voulez-vous? Nous n'y
» pouvons rien. Vous et moi nous avons
» monté; il faut descendre. Descendons
» gaiement, et rions des fous qui se tour-
» mentent pour arrêter leur chute, ou des
» sots qui se désolent de dégringoler. »

Le discours de Durosay fit une grande impression sur moi. « Ne suis-je pas bien
» dupe, me disais-je, de courir après des
» places? celles que j'ai eues ne m'ont ap-
» porté que de l'ennui. Je suis riche, très-
» riche; pourquoi m'occuper d'autre soin
» que de celui de dépenser gaiement mon
» argent? »

## CHAPITRE II.

### GRANDE ENTREPRISE DE GIFFARD.

Je me livrai à tous les plaisirs : c'était pour tuer le temps ; c'était pour narguer les puissans du jour ; mais c'était surtout pour échaper aux ennuis de mon ménage. Ma femme continuait d'être coquette ; son ambition trompée la rendait tant soit peu acariâtre ; j'étais jaloux. Voulant me distraire de ma jalousie et me consoler des humeurs de ma femme, j'eus des maîtresses. Ce moyen ne contribua pas à me donner de la tranquillité. Je fus à la fois jaloux de ma femme et de mes maîtresses.

Parmi les femmes que j'aimai, il se trouva une danseuse attachée à l'un des

nombreux théâtres qui existaient alors; je rencontrai chez elle ce Brutus Niquet de Saint-Estève que j'avais connu d'abord à l'armée du nord, ensuite à l'armée d'Italie. Il était devenu fort expansif. Avec quelle touchante tendresse il m'embrassa! Niquet menait à Paris une vie d'usurier et de débauché. Il n'avait pas de maison; il aimait mieux donner à dîner à ses amis chez les traiteurs que de les recevoir chez lui. Toujours sale et couvert de bijoux, il avait un cabriolet mal tenu et un jockei en guenilles. Il faisait la banque à la petite semaine; il prenait en nantissement tout ce qu'on lui offrait; les chemises du pauvre, les bijoux du riche. Nous renouâmes notre ancienne amitié. Je fis avec lui quelques affaires et de nombreuses parties de plaisir.

Tout récemment, par suite d'un prêt usuraire, Niquet s'était fait adjuger la place de caissier d'un spectacle. J'avais dit, en me donnant des airs de philosophe et

d'homme détaché des grandeurs, que je ne voulais plus des places dépendantes du gouvernement; mais que je n'en désirais pas moins faire de ma fortune un emploi généreux, utile à l'état et à mes concitoyens. Niquet m'apprit que les affaires de son théâtre étaient fort embarrassées; que les entrepreneurs ne demandaient pas mieux que de céder leurs actions à bon compte; qu'en y mettant quelques fonds, il y aurait un grand parti à en tirer, et il me proposa d'en faire l'acquisition. Je fus ébloui.

Quelle place charmante que celle de directeur d'un théâtre, d'un théâtre où il y a un ballet! Commander en maître à tous les employés d'une vaste entreprise, passer sa vie avec des hommes à talens, de jeunes et jolies femmes qui toutes se disputent vos bonnes grâces, gagner de l'argent, doubler sa fortune peut-être, en ayant la gloire de donner à ses concitoyens un spectacle pompeux où brillent tous les

arts! car je ne visais à rien moins qu'à éclipser l'Opéra: oh, ma foi! j'allais être trop heureux. Le point difficile était de faire agréer la chose à ma femme: je craignais que mon projet n'éveillât sa jalousie, qu'elle ne redoutât cette occasion si facile et toujours renaissante d'infidélités; mais ma femme était devenue très-raisonnable: nous nous aimions encore beaucoup sans doute, mais nous ne nous adorions plus. Elle fut très-flattée elle-même de l'idée que m'avait suggérée Niquet; elle avait été comédienne, il lui sembla délicieux de devenir madame la directrice; elle aurait sa cour, ses courtisans, ses flatteurs; tous ces hommes à talens, avec qui j'allais passer ma vie, formeraient autour d'elle un cercle aimable, spirituel, où elle règnerait en souveraine. Plus d'obstacles; je n'hésitai pas, je ne lésinai pas sur le prix; je troquai la propriété qui m'avait valu mon élection de député contre le bail et le mobilier du théâtre.

Combien il me fut doux de recevoir les

complimens aussi humbles qu'empressés des acteurs, employés, gagistes, et de toute cette foule si nombreuse qui concourt à l'exploitation d'un spectacle! Que je fus sensible surtout aux hommages des actrices!

Je mis beaucoup d'amour-propre à faire réussir mon entreprise. Je choisis les artistes les plus célèbres pour peindre mes décorations; je fis faire des recherches dans les livres, les manuscrits, les tableaux et les gravures, pour avoir les costumes les plus frais et les plus élégans de tous les temps et de tous les pays. J'avais des premiers danseurs éblouissans en tours de force, des premières danseuses très-correctes sur la pirouette et l'entrechat, un corps de ballet nombreux et composé de jeunes et jolies figurantes, un niais plein de naturel, une actrice jouant les ingénuités avec beaucoup d'esprit, un orchestre bruyant, fort en trombonnes et autres instrumens de cuivre, des mélodrames

ultra-pathétiques, et des pantomimes effrayantes. On y voyait des attaques de voleurs, des combats à l'arme blanche, à coups de fusil et même à coups de canon, des enfers et des apothéoses d'un nouveau genre; on y retraçait en miniature tous les phénomènes, toutes les catastrophes de la nature. J'avais des auteurs qui composaient des pièces pour mes décorations: j'obtins un succès prodigieux. Tous les soirs on se battait à la porte pour voir mes mélodrames: je dis mes mélodrames, car je me croyais plus auteur que l'auteur lui-même; je m'attribuais tout le succès; on eût dit que c'était moi qui avais peint les décorations, imaginé les machines, les combats, les pirouettes des danseurs, les rébus de mon niais et les pointes sans malice qui terminaient chaque couplet de mes vaudevilles. Quand on criait bravo, j'étais tenté de me lever du fond de ma loge et de saluer le public, comme si c'eût été moi qu'on applaudît.

A la fin du mois, il se trouva que le théâtre avait fait une recette énorme, mais que la dépense avait été encore plus énorme. J'avais trois régisseurs, un pour les mélodrames, un pour les ballets, un pour les comédies et les vaudevilles : tous trois s'étaient disputés à qui mettrait le plus de richesse et de splendeur dans sa partie. Il y avait de la dorure jusque dans les costumes des sauvages et des brigands.

A la fin du second mois, le succès, le grand succès s'était soutenu; la foule s'était pressée autour des portes. La dépense avait augmenté; la recette avait diminué. J'avais une loge pour moi; ma femme en avait une autre; j'en avais gracieusement offert aux autorités de la ville et du quartier; je donnais des billets, ma femme en donnait, mes régisseurs en donnaient. Il y avait des cabales des autres théâtres contre le mien, et pour les déjouer, il fallait renforcer ma troupe d'applaudisseurs. Il y avait des cabales intérieures entre tel ac-

teur et telle actrice, telle actrice et telle danseuse, et pour maintenir les bonnes volontés, pour engager chacun à faire son devoir, il fallait prodiguer les entrées de faveur et les gratifications. Il me fallait remplir la salle aux premières représentations pour conquérir un succès d'enthousiasme ; il fallait beaucoup de billets aux représentations suivantes pour nourrir l'enthousiasme. Les journalistes étaient déjà forts chers, et ils renchérissaient de jour en jour. Je ne parle pas des gratifications, des cadeaux, des jolies parures qu'obtenaient de moi telle danseuse pour se réconcilier après une querelle, telle autre pour me pardonner un moment d'oubli, ou telle autre pour se consoler de mon abandon. J'avais table ouverte : les acteurs, les auteurs, les journalistes venaient présenter leurs hommages à madame, et restaient à dîner.

Pour peu que j'eusse bien calculé, j'aurais vu qu'un pareil train devait me ruiner

en peu de mois ; mais je ne calculais pas, ou plutôt je calculais mal. Je comptais sur des succès encore plus grands; je comptais faire de grandes réformes au commencement de l'hiver; mais l'été, il fallait me soutenir en redoublant de faste et de billets gratuits. Dès la fin du troisième mois, je me trouvai embarrassé pour mes paiemens.

Aussitôt, je me vis entouré, assiégé, enveloppé d'une nuée d'hommes d'affaires, d'hommes de loi, de courtiers, d'agens, de prêteurs et d'usuriers qui me firent payer horriblement cher leurs conseils, leur argent et leurs démarches pour m'en procurer. J'avais donc déjà des créanciers. Parmi ces créanciers, le plus fort, le plus juif, le plus arabe, c'était mon ami Niquet qui m'avait engagé dans cette belle entreprise, qui me disait avoir hasardé beaucoup de fonds dans le théâtre, qui me prêtait fort cher une partie de l'argent de ma caisse, qui faisait valoir l'autre partie par des avances aux acteurs dont il reti-

rait un gros intérêt, qui sans aucune mauvaise intention, mais par précaution, pour la forme, pour être en règle, avait pris contre moi un titre exécutoire, qui n'en passait pas moins la journée avec moi en parties fines, en pique-niques, dans la société des actrices, des danseuses et de leurs amans

Je me fiais à Niquet; je me fiais à mes hommes d'affaires qui me présentaient sans cesse ma situation sous les couleurs les plus riantes, qui m'encourageaient, me félicitaient, me proclamaient le régénérateur du théâtre, le protecteur des arts. J'attendais, non sans impatience, les premiers jours de l'hiver où j'espérais que la recette passerait la dépense; mais ne voilà-t-il pas que l'opéra s'effraie de mes succès, qu'on m'interdit les grands ballets, les pièces à grand spectacle; et ceci arrive justement au commencement de l'automne, au moment où j'allais opérer mes réformes sur les dépenses et les billets gratuits. Je

m'indigne, je réclame, je sollicite, je prodigue les pots-de-vin aux commis des bureaux, les épingles à leurs femmes; j'espère faire lever l'interdiction ; mais il faut du temps, beaucoup de temps; en attendant, je suis obligé d'obéir. Hélas! je fis malgré moi les réformes projetées dans les dépenses; je me gardai d'en faire dans les billets gratuits; si je ne les avais jetés aux amateurs avec autant de profusion que la convention jetait les assignats au peuple, tous les soirs ma salle aurait été déserte.

Dès l'instant de cette prohibition, l'alarme se répand parmi les intrigans et les gens d'affaires qui m'entourent. L'un me demande des sûretés pour l'argent qu'il s'est engagé à me faire trouver tous les mois; un autre, pour ses honoraires, exige un intérêt dans l'entreprise; le voilà mon associé, et je ne suis plus le maître de ma chose. Toute ma fortune consistait en un gros portefeuille bien garni et en un riche

mobilier. Il me faut peu à peu dégarnir le portefeuille, et mettre en gage ma bibliothéque et mes tableaux. Je n'ose toucher ni aux diamans ni aux riches parures de ma femme. J'ai le déplaisir de voir qu'elle continue ses dépenses, qu'elle me querelle, qu'elle attribue à mon impéritie le malheur qui m'arrive. Mon ami Niquet, tantôt en m'accablant de grossières épigrammes, tantôt en ayant l'air de s'apitoyer sur mon sort, me fait sentir qu'il doit songer à sa femme, à lui-même et à sa famille. Il me menace de son titre; il ne consent à en suspendre l'exécution et à me fournir de nouveaux fonds qu'au moyen de nouveaux sacrifices; il devient d'autant plus difficile avec moi, que, la recette du théâtre étant considérablement affaiblie, ma caisse ne lui offre plus de fonds à me prêter ou à faire valoir ailleurs. Cependant, les cabales et les exigeances continuaient parmi les acteurs et les actrices; ma femme continuait à tenir table

ouverte ; le seul changement, c'est que les actrices et les danseuses ne se disputaient plus le directeur. Je crois qu'il n'y a rien de si rapide pour amener la ruine d'un homme qu'une entreprise de théâtre qui va mal.

La fâcheuse situation où je me trouvais ne me rendait pas l'ami du gouvernement. Que l'Europe tremble devant le premier consul ! que la France l'admire et le chérisse ! moi, puis-je l'aimer ? C'est son dix-huit brumaire qui a interrompu ma carrière politique ; c'est pour la plus grande gloire de son opéra que mon entreprise est renversée.

J'étais toujours l'ami du citoyen Lebel, ce républicain qui, malgré ses promesses, avait été comme moi donner sa signature à la municipalité. Il n'en était pas moins l'ennemi déclaré du premier consul. Dieu sait comme dans nos conférences notre fiel s'exhalait ! quelles sorties nous faisions contre le despotisme ! comme nous nous attendrissions sur la chute de la liberté ! Ce fut à cette époque que le premier con-

sul fit son concordat avec le saint siége. « Superbe opération, me disait ironique- » ment Lebel! le culte est plus facile à ré- » tablir que la foi. Le concordat fera des » dévots; fera-t-il des chrétiens? » — « Au » lieu de protéger les théâtres, » lui ré- pondais-je....

Tout à coup je devins un des enthousiastes les plus passionnés du consul et de son gouvernement, et je rompis brusquement avec mon ami le républicain.

## CHAPITRE III.

### GRANDE ET BELLE CONNAISSANCE.

Ma femme avait rencontré dans une société une dame très-élégante, de très-bon ton, avec qui elle avait beaucoup causé ; elles avaient médit ensemble de plusieurs personnes du cercle, et elles s'étaient prises d'une amitié réciproque. Ma femme avait remarqué que cette aimable dame était pour tout le monde un objet d'égards, de politesse et d'empressemens. Elle avait cru remarquer que l'espèce de préférence de cette dame pour elle excitait la jalousie des autres dames. Le mari de cette nouvelle amie était arrivé dans la société plus tard que sa femme. M. Philippe, c'était son

nom, était un homme grave qui avait plutôt un air d'opulence qu'un air d'élégance. Au moment où il avait paru dans le salon, tout le monde s'était levé. Bientôt plusieurs personnes avaient cherché à obtenir de M. Philippe un petit moment d'entretien particulier. Ma femme les observait; elle voyait l'homme qui avait sollicité l'entretien parler avec respect, avec vivacité, avec désir de convaincre ou d'intéresser; elle voyait M. Philippe, tantôt attentif, tantôt distrait, laisser échapper quelques mots que l'interlocuteur saisissait, recueillait, non sans de grandes marques de reconnaissance; puis M. Philippe interrompait l'entretien, et toujours grave, silencieux, venait reprendre sa place au milieu du cercle, jusqu'à ce qu'une autre personne eût obtenu de lui la même faveur. « Eh,
» bon Dieu! se disait Thérèse, quel est
» donc cet homme pour la femme duquel
» on a tant de déférence, qui paraît si en
» mesure de protéger tout le monde, et qui

» à son air de gravité semble porter dans
» sa tête le poids de toutes les affaires de
» l'Europe? Quel est ce premier commis,
» ce chef de division, ce ministre, ce di-
» plomate ou ce général? » Elle s'informa
tout bas à la maîtresse de la maison qui,
d'un air enchanté d'elle-même, lui apprit
que ce M. Philippe qu'elle avait l'honneur
de posséder, était maître d'hôtel du pre-
mier consul, et que sa femme, madame Phi-
lippe, était une des femmes de chambre de
la femme du premier consul. Thérèse com-
prit sur-le-champ toute l'importance des
deux personnages, et sur-le-champ son
imagination rapide lui persuada qu'elle
pouvait tirer un grand parti de la circon-
stance; que dans mon embarras, M. Phi-
lippe serait pour moi un puissant protec-
teur; que sa femme, dans une affaire qui
était toute de grâce et de faveur, pouvait
encore nous être plus utile. Elle redoubla
de prévénances, d'amitiés pour madame
Philippe; elle fit agréablement la cour au

mari. Je ne saurais dire comment elle s'y prit ; mais, avant la fin de la soirée, elle avait offert sa loge à monsieur et madame Philippe pour je ne sais quel mélodrame qui faisait fureur. La loge avait été acceptée, et il avait été convenu que monsienr et madame Philippe nous feraient l'honneur de venir dîner chez moi, le jour où ils iraient au spectacle.

On juge de l'empressement que ma femme mit à les bien recevoir. Elle avait eu soin de m'instruire de la qualité de mes deux convives. Quel bonheur pour moi ! avec de telles protections, tous mes revers allaient être réparés. Aussi, que de prévenances ; que de complaisances pour monsieur le maître d'hôtel et madame la femme de chambre ! Ils parurent si sensibles à notre bonne réception, que dès ce premier jour je crus pouvoir hasarder, vers la fin du dîner, quelques plaintes sur l'injustice qui m'était faite. Le maître d'hôtel Philippe entendit fort bien mon affaire. « Il est affreux, me dit-il, que des su-

» balternes abusent ainsi de la puissance
» qui leur est déléguée; car je parierais
» que le premier consul, dans tout ceci,
» n'a jamais pensé à vous faire de la peine.»
Alors il entama un grand éloge de son maître; j'y répondis par un éloge encore plus complet. Je partageais déjà sincèrement l'enthousiasme que le consul inspirait à la France, à l'Europe, et à son honnête maître d'hôtel.

Je repris courage. Sans négliger les affaires de mon théâtre, je cultivai soigneusement ma liaison avec monsieur et madame Philippe. Tous les jours ma femme allait aux Tuileries: M. Philippe y avait un appartement sous les combles, mais fort joli, fort élégamment décoré. Le service du mari et celui de la femme étaient loin de prendre tout leur temps. Ils donnaient à dîner; ils avaient des soirées charmantes; on y jouait, on y faisait de la musique, on y dansait. Ma femme et moi nous y étions fort assidus. M. Philippe avait d'autant

plus de crédit, qu'il s'en servait sans avoir jamais l'air d'en abuser. Les plus grands hommes, les hommes de l'esprit le plus dominateur, sont quelquefois les plus faciles à mener, surtout dans les petites choses, surtout par leurs valets de chambre. Madame Philippe avait aussi une certaine puissance et presque de l'ascendant sur sa maîtresse. Tous deux étaient fort obligeans; ils tenaient à honneur de rendre service, et ils aimaient à se donner des airs de protecteurs. Pour prix de mes petites servilités et de la tendre amitié que ma femme témoignait à madame Philippe, j'obtins, non pas qu'on révoquât la mesure qui avait été prise contre mon théâtre, mais qu'on fermât les yeux sur sa stricte exécution. Les autorités surveillantes eurent des ordres secrets de ne pas me chagriner. De plus, j'obtins, je serais bien embarrassé de dire à quel titre, des indemnités, des gratifications; je crois que ce fut comme un dédommagement pour

quelque arriéré dans la liquidation de mes fournitures. Oh! comme mon opinion politique était changée! quel grand homme que le premier consul! comme dans mes entretiens avec son maître d'hôtel qui conservait toujours sa gravité d'homme d'état, je me plaisais à le proclamer le sauveur de la France! Ce bon maître d'hôtel semblait savourer mes éloges comme si c'eût été de lui qu'on eût parlé : il ne quittait son air sérieux que lorsque je vantais comme une des plus belles qualités du consul le tact avec lequel il choisissait les hommes dans lesquels il plaçait sa confiance. Alors M. Philippe ne manquait jamais de sourire avec une complaisance où l'on voyait percer une grande opinion de lui-même. Avec quel zèle, quel transport, j'allai donner mon vote en faveur du consulat à vie! J'exigeai que tous mes acteurs, chanteurs, danseurs, régisseurs, musiciens, employés et gagistes, courussent voter à leurs municipalités. J'aurais cassé l'engagement de

celui qui aurait refusé de contribuer par son suffrage, à perpétuer la puissance du grand homme.

Mes affaires étaient encore loin d'être rétablies; les dépenses de ma femme étaient toujours exorbitantes, et même elles avaient augmenté depuis que notre liaison avec monsieur et madame Philippe nous avaient un peu fait respirer; mais j'avais bonne espérance, et d'ailleurs notre sort ne va-t-il pas encore s'améliorer?

Déjà, l'on se parle à l'oreille d'un titre bien plus imposant, bien plus auguste que celui de consul. J'interroge mon ami Philippe, il est discret; mais le peu de mots qu'il laisse échapper suffit pour me faire penser bien des choses. De son côté madame Philippe a dit à ma femme qu'elle ne savait rien; mais elle a mystérieusement ajouté qu'il y avait de grandes affaires sur le tapis. Plus de doute; par le glorieux accroissement du maître que servent nos amis, ils vont eux-mêmes grandir et s'ac-

croître, et nous qu'ils chérissent avec une si vive tendresse, nous nous élèverons, soutenus par leur protection. Qui sait si je ne vais pas de nouveau jouer un rôle dans les affaires publiques? mais au moins mon théâtre sera protégé, sauvé, et ma fortune garantie.

Dès qu'il fut certain que le premier consul allait devenir emperenr de la république française, ma femme et moi nous nous empressâmes d'aller faire nos complimens à monsieur et à madame Philippe. Nous trouvâmes ces dignes et obligeans amis dans le ravissement : « Et nous » donc! » m'écriai-je. Ma femme pressait les mains de madame Philippe, levait les yeux au ciel, l'embrassait. « Voyez, » disais-je au bon maître d'hôtel, « j'en pleure de » plaisir. »

Mais, ô disgrâce! Déjà les chambellans, les écuyers, préfets du palais, maîtres des cérémonies et autres personnages sont arrivés, sont installés, occupent tous les

postes, et ces nouveaux domestiques font reculer les anciens. Madame Philippe était excellente pour être femme de chambre de confiance de la femme d'un premier consul;..... mais d'une impératrice!... Philippe, en sa qualité de maître d'hôtel du premier consul, avait dans la maison une espèce de surveillance, d'inspection. Cette inspection passe à de grands-officiers de la couronne. Madame Philippe, qui jusque-là n'avait eu d'ordres à recevoir que de sa maîtresse, est maintenant sous les ordres d'une dame d'honneur et d'une dame d'atours. Quel chagrin pour eux! L'empereur et l'impératrice ont bien encore avec Philippe et sa femme la même affabilité, la même bonté; mais Philippe et sa femme ne sont plus que des subalternes sous d'autres subalternes. Je ne sais si, se fiant trop à ces idées d'égalité nées de la révolution, ils s'étaient flattés d'obtenir dans la maison de l'empereur et dans celle de l'impératrice des postes d'honneur; mais

je sais que ce fut un coup fatal pour eux de voir d'orgueilleux intermédiaires se placer entre eux et leurs maîtres. Eux-mêmes cependant, dans leurs temps de gloire, ils s'étaient crus au-dessus des autres. On veut avoir des avantages sur les petits; on ne voudrait pas que les grands en prissent sur nous. C'en est fait, plus de crédit. C'est beaucoup si Philippe voit l'empereur une fois en huit jours, si madame Philippe peut glisser un mot à l'impératrice : comment pourraient-ils être utiles à leurs amis? Ils sont mécontens, inquiets pour leur propre compte; ils ne savent plus vous entretenir que de leurs propres peines. Quand je me prépare à parler à Philippe de quelques démarches que je voudrais qu'il fît pour moi, il me raconte douloureusement les humiliations qu'il éprouve de la part d'un chambellan. Ma femme va-t-elle faire une visite d'amitié à madame Philippe pour obtenir en ma faveur une nouvelle petite indemnité?

elle trouve la pauvre femme tout en larmes : une dame du palais l'a grondée comme une servante, et il faut que ma femme passe à la consoler les momens qu'elle comptait employer à nos intérêts.

Cette situation ne pouvait durer. La nouvelle domesticité de l'empereur était insupportable à Philippe et à sa femme ; l'ancien maître d'hôtel et l'ancienne femme de chambre étaient importuns aux nouveaux venus par le reste de leur ancien crédit. On les dédaignait, on les enviait ; on les humiliait, et ils semblaient des obstacles. Un matin Philippe m'invite à passer chez lui, et là, d'un air radieux, il m'apprend qu'il a sa retraite, qu'il est nommé concierge d'un château impérial. Il ne sait pas encore si c'est Compiègne ou Fontainebleau ; mais peu lui importe, pourvu qu'il quitte Paris et la cour. Sa femme qui survient, est également enchantée : ils allaient être servis au lieu de servir, et ils ne seraient plus molestés par les grands et

petits officiers du palais. Il me sembla qu'ils mettaient un peu d'exagération, d'affectation dans l'expression de leur allégresse, qu'ils se forçaient pour se réjouir; mais ils se disaient contens: il fallut bien que je les félicitasse. Quant à ma femme, tout en les complimentant, elle se désolait de l'idée qu'elle allait être séparée de son amie; elle en pleurait. Nous leur promîmes de leur écrire, d'aller les voir. Les événemens qui m'arrivèrent ne nous permirent pas de tenir nos promesses. Nous oubliâmes bientôt ces chers amis. Ce n'est pas que nos sentimens pour eux fussent éteints; mais, dans le tourbillon du monde et des affaires, a-t-on le temps de songer à des amis qui ne peuvent plus nous être bons à rien ?

---

## CHAPITRE IV.

NOBLE CONDUITE D'UN AMI DE GIFFARD.

La chute du crédit de Philippe avait été un coup de foudre pour moi. Tous mes embarras étaient revenus, et plus extrêmes que jamais. Les premiers pas d'une *dégringolade* sont lents ; on résiste encore ; mais quand une fois ils sont faits, on ne peut plus se retenir ; le mouvement s'accélère d'une manière effrayante, et l'on précipite avec soi les points d'appui auxquels on s'accroche, et qu'on déracine en passant.

Mon premier associé me força d'en prendre de nouveaux. Il fallut bien que par nécessité, ma femme diminuât ses dépen-

ses; mais que de querelles cela me valut! avec quelle hauteur, avec quelle aigreur elle me traitait! Le théâtre allait de mal en pis : c'était à moi que ma femme s'en prenait; et c'était toujours à moi, à moi seul qu'on s'adressait pour des appels de fonds. J'avais là un mobilier considérable en décorations, en habits, qui m'avait coûté des sommes immenses, et qu'on voulait me forcer à vendre pour rien. Il fallut renoncer à la direction du théâtre, et me borner à être un des actionnaires. J'avais mis tout ce qui me restait sous le nom de ma femme; mais mon ami Niquet avait une prise de corps contre moi. On vint me dire qu'il songeait à la faire mettre à exécution; je fus obligé de me cacher.

Je ne crus devoir me retirer chez aucun de mes amis connus, car je ne doutais pas que ce ne fût chez eux où l'on me cherchât d'abord. J'allai demander asile à une figurante du théâtre, bonne personne, déjà d'un âge respectable, et qui était

toute fière de cacher son directeur. Ma femme seule connaissait ma retraite. Mais bientôt mon ami Niquet eut quelques soupçons. En payant à cette figurante ses appointemens du mois, il lui témoigna le désir de se réconcilier avec moi. Toutes nos querelles, disait-il, venaient d'un malentendu; il m'aimait, il m'estimait toujours; et tout en mêlant, suivant son habitude, de grossiers quolibets à l'expression de sa sensibilité, il parlait de moi avec la plus tendre amitié. Il était sûr qu'un quart d'heure d'entretien suffirait pour que nous nous entendissions. « Si je » n'étais pas inquiété par d'autres que par » lui, ajouta-t-il, je pourrais me trouver » chez tel ou tel restaurateur. Là nous » nous expliquerions, et les affaires ne » pouvaient manquer de s'arranger à notre » satisfaction.» Cette bonne fille n'eut rien de plus pressé que de me communiquer les discours touchans de Niquet. Ce fut un grand soulagement pour moi d'apprendre

la disposition favorable où il se trouvait. Je lui fis dire par cette même figurante que je me rendrais tel jour, à telle heure, chez un des traiteurs qu'il m'indiquait, et chez lequel, dans le temps de ma prospérité, nous avions fait ensemble des parties de plaisir fort agréables.

Au jour fixé, je fus exact au rendez-vous. Après une semaine passée dans une retraite assez incommode, il m'était bien doux de respirer, et surtout de penser qu'après ma conférence avec mon ami Niquet qui se conduisait si généreusement envers moi, j'allais jouir tout-à-fait de ma liberté, pouvoir mettre ordre à mes affaires, revoir ma femme et mes amis.

Niquet avait commandé le dîner dans un cabinet bien clos, bien chauffé. Il arriva quelques minutes après moi. Il commença par m'embrasser avec tendresse. Combien je fus touché de son amitié! Au milieu de mes malheurs, je n'aurais donc

pas le chagrin d'être tourmenté, poursuivi par un ancien camarade! Nous causâmes de nos affaires; je lui démontrai que dans ma détresse, il me restait encore des moyens de le satisfaire, s'il voulait m'accorder du temps et des facilités : il eut l'air de comprendre très-bien la chose. Il fit servir le dîner, qui était fin et recherché. Tout en dînant, nous parlâmes du théâtre : il me raconta la chronique scandaleuse, les liaisons qui s'étaient formées depuis que j'avais disparu; il me fit beaucoup rire en m'apprenant les infidélités que s'était permises envers moi, certaine petite danseuse avec laquelle j'étais fort bien au moment où j'avais craint pour ma liberté. « Que » veux-tu, mon ami? me disait Niquet; » elle te croyait loin de Paris, perdu pour » toujours; il faut bien que tu lui pardonnes d'avoir cherché des consolations. » Pour achever de te consoler toi-même, » buvons. » Il demanda du vin de Champagne; le vin de Champagne nous porta

tous les deux à la sensibilité. L'amitié de Niquet se montrait à moi de la manière la plus tendre. Nous nous rappelions notre première connaissance à l'armée du Nord. « Tu m'accusais alors d'être fripon, dit Ni-» quet, et, sur mon honneur, je ne l'étais » pas plus que les autres. »—« Oh! parbleu, » lui répondis-je, est-ce que depuis, je n'ai » pas eu des preuves de ta probité? C'est » comme moi; tu me croyais aristocrate, et » je veux que le diable m'emporte, si je » n'étais pas un des plus francs républi-» cains que l'on pût rencontrer. »

Vers la fin du dîner, Niquet sortit. Je pensai qu'il allait payer la carte et je voulais le retenir. A sa place, je vis entrer un inconnu qui, avec beaucoup de politesse, m'annonça qu'il était un garde du commerce; et qu'il venait m'arrêter en vertu d'une sentence obtenue par Nicolas Niquet. « Eh quoi! dis-je, Niquet! Niquet, » avec qui je viens de dîner!... » La sur-

prise, la douleur me coupèrent la parole.

On envoya chercher un fiacre qui me conduisit à Sainte-Pélagie.

## CHAPITRE V.

### GRANDE DÉTRESSE DE GIFFARD.

J'ÉTAIS si étourdi de ce qui m'arrivait, qu'il s'écoula un long intervalle avant que je pusse sentir ma situation. Lorsqu'il me fut possible de rassembler mes idées, je crois que j'éprouvai encore plus de colère contre l'infâme procédé de Niquet que de chagrin de me voir en prison. Bientôt, tenant de la nature cette philosophie que tant d'autres qui valent mieux que moi, ne doivent qu'à de grands efforts sur eux-mêmes, et qui consiste à envisager toujours le beau côté des choses, je pensai que pendant la terreur, j'avais été plusieurs fois en danger d'être arrêté, qu'a-

lors il y allait de la vie, et qu'il valait mieux que Niquet m'eût fait mettre en prison pour dettes sous l'empire, que de m'y avoir fait mettre sous la république, pour mes opinions.

On a tant écrit sur le régime des prisons, que je me garderai d'en parler à mes lecteurs; seulement, je leur dirai que, dès ce temps-là, les prisonniers pour dettes prenaient leur mal en patience, faisaient bonne chère, et menaient une vie aussi joyeuse qu'il est possible de la mener sous les verrous. Bien des gens sont tentés de trouver scandaleuses les dépenses que fait plus d'un prisonnier pour dettes. Il y a dans le monde tant d'autres scandales bien plus grands! Pourquoi ne passerions-nous pas un petit scandale qui réjouit un pauvre détenu?

La première visite que je reçus fut celle de Lefèvre et de sa femme. Ces braves gens que je voyais très-peu, que je ne cherchais pas, s'empressèrent, dès qu'ils

surent ma fatale aventure, de m'apporter leurs douces consolations et l'expression de leur amitié si sincère et si constante malgré tous mes torts. Combien je fus sensible à ce témoignage de leur affection! Je crois qu'en prison, le cœur est plus disposé à l'attendrissement, et que l'on est réellement meilleur que dans le monde : du moins c'est ce qui m'arriva. En voyant la sœur de ma femme et son mari, le plus ancien ami que j'eusse à Paris, je revins rapidement sur toute ma vie et je la trouvai misérable. Je la comparais à celle de Lefèvre, et je rougissais de penser que cet honnête et obscur ouvrier avait été constamment utile, constamment heureux, tandis qu'au milieu de mes agitations et de mes vanités, j'avais constamment tourmenté les autres et moi-même. « Ah! que » n'ai-je suivi ses conseils et son exemple! » me disais-je. Pourquoi ma femme que » son tuteur me destinait dès son enfance » n'a-t-elle pas imité sa sœur, cette bonne

» Agathe, notre amie, qui autrefois a
» éprouvé pour moi un sentiment plus
» tendre ? »

Ainsi, au lieu de conserver ma colère contre Niquet, je ne pensais qu'à m'accuser, qu'à me reprocher mes fautes. Ce n'est pas tout ; mon Dieu ! comme on est sage et bon en prison, ou du moins que j'ai été sage et bon, pendant le peu de temps que j'y suis resté ! j'y fis de grands projets de réforme. Je me proposais de me conduire, quand j'en serais sorti, aussi bien que je m'étais mal conduit avant d'y entrer. Je voulais, après avoir payé toutes mes dettes, vivre modestement, tranquillement avec ce qui me resterait et le produit de quelque facile et obscure profession ou de quelque petite place. Je fis part de mes projets à Lefèvre et à sa femme. Ces bonnes gens m'y encourageaient ; ils en pleuraient de joie. Non content de me consoler, Lefèvre voulait m'être utile. D'abord il offrit de me prêter toutes ses économies. Il n'y avait

pas de quoi payer le quart de mes dettes! mais il m'offrit de plus ses conseils, ses services, ses démarches. Il voulait aller de ce pas chez tous mes créanciers. Il se faisait fort de les attendrir en leur exposant mes bonnes résolutions. Madame Lefèvre voulait accompagner son mari, disant qu'une femme était bien plus propre qu'un homme à fléchir les cœurs impitoyables.

Tandis que ces excellens amis de qui je n'ai jamais eu qu'à me louer, et qui ont eu toujours à se plaindre de moi, m'exprimaient ainsi leurs généreux sentimens, nous vîmes paraître ma femme. Je rends trop de justice à Thérèse pour ne pas reconnaître qu'elle avait une véritable sensibilité; son étourderie et ses passions l'avaient altérée, mais ne l'avaient pas détruite. Malgré toutes nos querelles, elle m'aimait. Son état de comédienne et le rôle que depuis, elle avait voulu jouer dans le monde, avait donné à son langage une teinte ha-

bituelle d'exagération : il y avait donc un mélange de sincérité et d'affectation dans les exclamations qu'elle poussa, dans les larmes qu'elle versa en venant me visiter; mais sa sœur et son beau-frère exerçaient sur elle un ascendant dont elle ne pouvait se défendre. Toutes les fois qu'elle était en leur présence, elle reprenait les sentimens de son enfance. Elle aimait sa sœur, elle aimait et craignait son tuteur; elle redevenait en les voyant plus naturelle et plus franche. Son affectation ne dura donc qu'un instant. Qu'elle savait bon gré à sa sœur et à Lefèvre d'avoir été si prompts à venir me voir! Elle se serait plutôt accusée de n'être pas arrivée la première, qu'elle ne se fût piquée de ce qu'ils l'avaient précédée. Ainsi nous nous trouvions tous les quatre dans une douce et heureuse situation, quoique moi je fusse en prison, et que les trois autres fussent très-fâchés de m'y voir. « Un long temps s'est » écoulé, nous dit Lefèvre, bien des aven-

» tures vous sont arrivées, nous avons vu » bien des événemens depuis que nous » nous connaissons, et nous voilà mainte» nant visitant le pauvre Giffard dans une » prison. Eh bien! cette entrevue n'est » pas sans charmes; j'espère qu'elle ne » sera pas sans fruit. » Je jurai de nouveau à nos amis que désormais ils n'auraient plus à se plaindre de ma conduite.

« Or çà, continua Lefèvre, quoique nous » nous trouvions bien ici, il faut tâcher d'en » faire sortir notre ami. Voyons, concer» tons nos démarches. » — « Eh mon Dieu! » reprit Thérèse, il paraît qu'il n'y a rien » de si facile! » Elle nous apprit que le matin même elle avait vu M. Globineau; c'était un de ces hommes de loi qui m'entouraient depuis que le feu était dans mes affaires. Il lui avait donné les meilleures espérances. « Il se charge de tout arranger, poursui» vit-elle; je n'ai pas bien compris tout ce » qu'il m'a débité; je n'entends rien à la » chicane; mais il va vous l'expliquer lui-

» même. Il est venu avec moi ; il m'a quit-
» tée pour aller voir un instant un autre
» prisonnier qui est aussi son client, et...
» tenez, le voilà ! »

Ce M. Globineau était un petit homme si gros qu'il avait l'air d'une boule ; il se frottait les mains en parlant, et paraissait toujours sûr de son fait. Nous le priâmes de vouloir bien nous dire comment il nous conseillait d'agir : « Rien de plus simple,
» nous dit-il ; monsieur n'est arrêté qu'à la
» requête de Nicolas Niquet ; il faut payer
» ledit Niquet avant que les autres créan-
» ciers se soient mis en règle, et vous
» voilà en liberté. Alors, vous déclarez vo-
» tre faillite ; vous vous tenez caché pen-
» dant que nous transigeons, ce qui ne
» sera pas long, attendu que les créanciers
» reconnaîtront bien vite qu'ils n'ont rien
» à espérer, tout étant sous le nom de
» madame, rien sous le nom de monsieur,
» madame étant séparée de biens, et n'ayant
» souscrit aucun engagement. Alors, mon-

» sieur reparaît; personne n'a rien à lui
» demander. Vous tenez ce qui vous reste,
» et vous pouvez faire de nouvelles affai-
» res, former de nouvelles entreprises qui
» réussiront mieux que la première, ou
» qui au pis aller finiront de même.» — «Ce
» serait une infâme banqueroute!» s'écria
Lefèvre dans un accès de colère tel que je
ne lui en avais jamais vu. «Comment? in-
» fâme!» reprit Globineau un peu étourdi de
l'épithète, «on voit bien que monsieur n'est
» pas dans les affaires: cela se fait tous les
» jours: c'est le moyen de fortune le plus
» à la mode dans ce moment-ci. Je suis
» chargé de cinq à six arrangemens de
» cette nature; et, sans aller plus loin,
» ce gros marchand de vins qui est là en
» retraite au no. 8 de votre corridor, et de
» chez qui je sors..... Je viens de concer-
» ter avec lui toutes les mesures qu'il faut
» prendre, et je vous réponds qu'il sortira
» d'ici plus riche qu'il n'y est entré.» —
« O mes amis, » nous dit Lefèvre sans

écouter M. Globineau, ou sans daigner lui répondre, « mon cher Giffard, et toi Thé-
» rèse, ma chère sœur, vous avez déjà
» commis bien des fautes dans votre vie;
» n'en ajoutez pas une qui serait plus grave
» que toutes les autres. Tu sais bien, Thé-
» rèse, que tu n'as rien apporté à ton mari;
» que tous ces biens qu'il a mis sous ton
» nom sont à lui ou plutôt à ses créan-
» ciers; que ce serait les tromper, les vo-
» ler... oui, les voler que de les leur
» soustraire. Laissez ces grands fai-
» seurs d'affaires, qui toute leur vie ont
» été sans scrupule, se gorger de biens
» qui ne sont pas à eux; mais vous! nés
» dans la classe obscure des artisans, con-
» servez, reprenez la probité qui demeure
» votre dernière richesse. Si l'ambition, la
» cupidité, d'autres passions vous ont con-
» duits à des extravagances, au moins son-
» gez à votre honneur, à votre véritable
» honneur. Payez, dût-il ne vous rien
» rester, dussiez-vous vivre dans la mi-

» sère; mais, non, vous ne serez pas mal-
» heureux. Dieu ne vous abandonnera pas;
» le travail vous soutiendra; votre sœur
» et moi nous sommes bien pauvres, nous
» ne vivons que de ce que nous fait gagner
» notre ouvrage; mais nous en trouverons
» encore assez pour vous aider. » Thérèse,
toute en larmes, se jeta dans les bras de
son frère, lui dit qu'elle voulait n'écouter
que ses conseils, et qu'elle renonçait à tous
les biens mis sous son nom. Que j'étais
honteux qu'elle m'eût prévenu! Aussi tou-
ché qu'elle, je dis à Lefèvre que je parta-
geais les sentimens de ma femme, et que
j'étais décidé à tout payer. Lefèvre et sa
femme nous embrassèrent en pleurant.
Agathe se félicitait d'avoir retrouvé sa
sœur; Lefèvre me serrait la main en témoi-
gnage de l'estime qu'il me rendait. « C'est
» fort touchant, » dit M. Globineau en s'es-
suyant les yeux, « voilà un trait... un trait...
» Ah! qu'il serait à désirer que tout le
» monde vous ressemblât! Au surplus, je

» vois que vous n'avez plus besoin de mon
» ministère ; je retourne chez mon mar-
» chand de vins du n°. 8. »

Lefèvre ne voulut pas perdre un instant pour profiter de l'enthousiasme de probité qui nous avait saisis. Il proposa d'aller sur-le-champ avec Thérèse chez un célèbre avocat qui venait de faire imprimer un mémoire dans la maison où il était prote, et qui ne refuserait pas à sa prière de nous servir de guide. Ma femme accepta. Madame Lefèvre resta encore long-temps avec moi. Sa douce conversation, la pureté de son âme, la tendre amitié qu'elle me témoignait, contribuèrent à me consoler et à m'encourager dans mes bonnes résolutions.

Lefèvre revint dans la soirée avec ma femme et son honnête avocat. Ils avaient déjà vu Niquet et presque tous mes créanciers. Ils me firent signer des pouvoirs, des actes, des autorisations. Ma femme vendit tout, bijoux, argenterie, cache-

mires, meubles, ce qui était chez moi, ce qui était en gage; j'abandonnai les actions qui me restaient dans le théâtre, et elle loua un modeste appartement à un troisième au-dessus de l'entresol, où quelques jours après, j'allai m'installer. Je n'avais plus aucun créancier. Mais qu'il me restait peu de chose!

FIN DU SECOND VOLUME.

# TABLE

DES

# CHAPITRES DU SECOND VOLUME.

## PREMIÈRE PARTIE.

## SUITE DU LIVRE SECOND.



## LIVRE TROISIÈME.

## LIVRE QUATRIÈME.



FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

